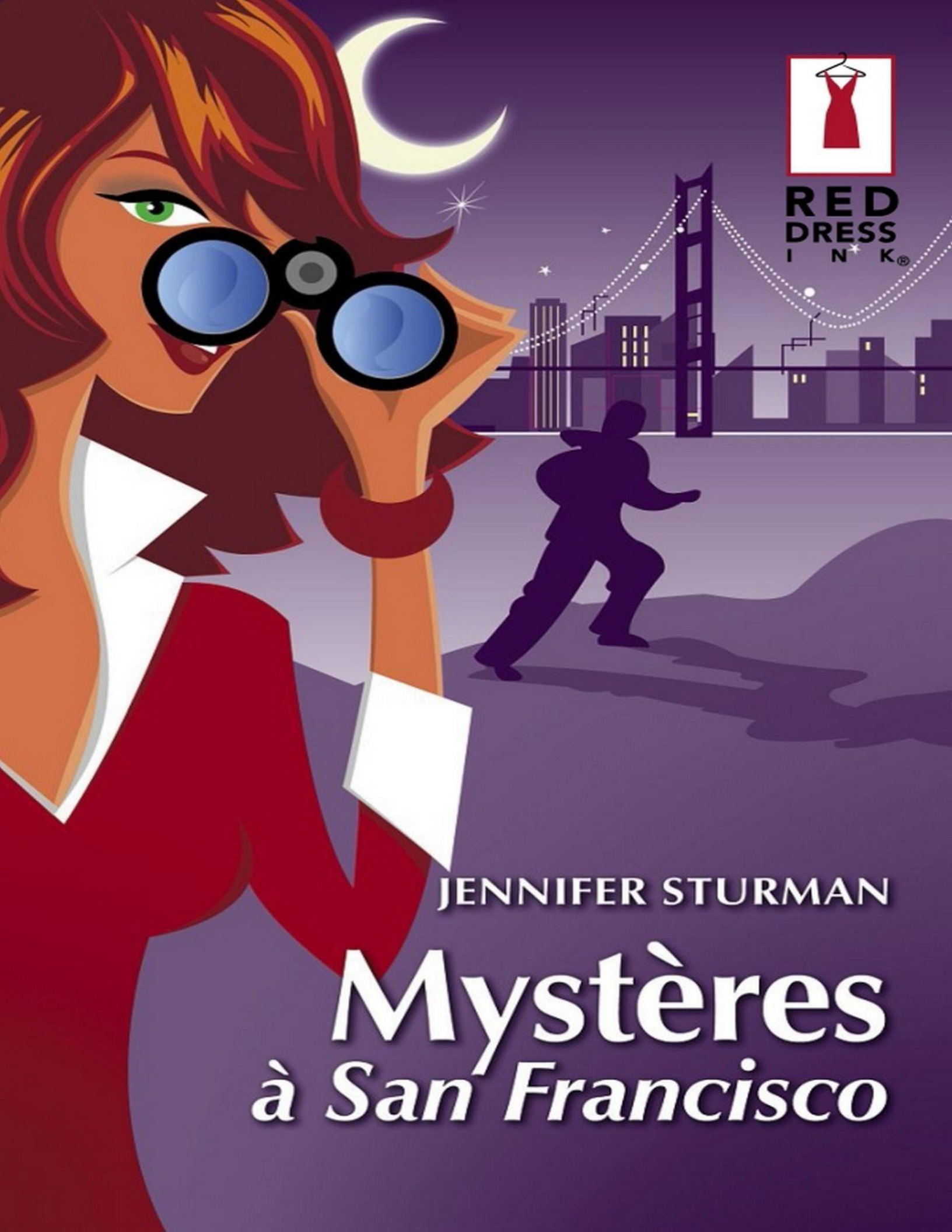




**RED
DRESS
I N K®**



JENNIFER STURMAN

Mystères à *San Francisco*



RED
DRESS
I N K®

JENNIFER STURMAN

Mystères à *San Francisco*

JENNIFER STURMAN

Mystère à San Francisco



1

— Ils sont tellement *normaux*.

Luisa allume sa cigarette et ferme son briquet.

— Et en quoi est-ce un problème ?

— Je n'ai pas dit que c'était un problème. Seulement, leur chien s'appelle Médor.

— C'est un nom de chien, Rachel.

C'est vrai. C'est un nom de chien. Et, comme chien, Médor est parfait – il aboie peu et ne bave pas trop. En fait c'est un chien absolument normal, adapté à la perfection à ses maîtres, Charles et Susan Forrest, mes futurs beaux-parents, coupables à mes yeux de cette normalité excessive.

Ces mots mes « futurs beaux-parents » continuent de me paraître irréels, alors que Peter et moi sommes fiancés depuis plusieurs mois. Nous participons d'ailleurs en ce moment même à notre fête de fiançailles, donnée chez les Forrest, à San Francisco. Ou, pour être plus précis, Luisa et moi tentons de nous éclipser momentanément de cette fête de fiançailles. Elle a envie d'une cigarette. Quant à moi, observer ma famille sympathiser avec celle de Peter – en particulier nos grand-mères respectives débattre presque joue contre joue du nombre de nos futurs enfants – suffit à me faire aspirer à la condition de fumeuse passive.

Nous nous glissons par la porte latérale pour parcourir la courte distance jusqu'aux marches de Lyon Street, qui descendent de Pacific Heights au palais des Beaux-Arts puis à la Baie. Le samedi soir, ces marches constituent le repaire local des jeunes de moins de vingt et un ans non encore autorisés à boire de l'alcool. Des groupes de jeunes s'y réunissent et sirotent en catimini des canettes de bière ou d'autre alcool, sans se soucier de l'air humide et glacé qui règne en ce mois de juin.

Un cliquetis familial annonce l'approche de hauts talons. L'un des jeunes regarde dans notre direction en émettant un long sifflement. Comme Luisa et moi sommes là depuis un moment, je me doute que ce n'est pas à notre intention. En me retournant, je découvre sans surprise Hilary qui se dirige vers nous. Les femmes d'un mètre quatre-vingt-trois dotée d'une chevelure platine et de vêtements minimalistes ont tendance à générer un taux de sifflets inversement proportionnel à leur tenue, surtout dans une ville où la garde-robe des autochtones se cantonne souvent aux fourrures polaires.

Par chance, à l'occasion, le statut de femme-objet ne déplaît pas à Hilary. Elle adresse un bref sourire à son admirateur et se hisse sur la balustrade de pierre.

— Je me doutais que je vous trouverais ici.

— Luisa avait envie d'une cigarette, dis-je.

— Et toi tu flippes, dit Hilary.

— Pas du tout.

C'est pourtant vrai. Être la reine d'une fête de fiançailles vous rappelle forcément vos difficultés à vous engager, sans parler de vos diverses névroses relatives aux relations amoureuses. Pourtant, je suis fière de mes progrès en matière de maturité émotionnelle. Entre nos fiançailles et les moments d'intimité que Peter et moi comptons partager avec ses parents ce week-end, je vais devoir tester mes nouvelles aptitudes, mais j'ai confiance en moi. Les Forrest ne devineront jamais combien toute cette normalité est récente chez moi.

— Je ne sais pas comment vous faites ! s'exclame Hilary.

— Qui ça *nous* ? s'étonne Luisa.

Elle hausse un sourcil sombre, arqué à la perfection.

— Comment nous faisons quoi ?

J'aimerais posséder le talent de Luisa pour les hausses de sourcil.

— Comment vous parvenez à maintenir des relations à long terme. Toi et Peter. Jane et Sean. Emma et Matthew. Toi aussi Luisa. Enfin jusqu'à ce qu'Isabel te plaque.

Luisa, Hilary et moi étions colocataires à la fac, ce qui commence à dater d'un bon bout de temps, je l'avoue. Jane et Emma complètent notre petit groupe, mais elles se trouvent toutes deux sur la côte Est ce week-end. Jane chez elle à Boston avec son fils nouveau-né, et Emma au mariage de la sœur de son copain à Southampton.

— Isabel ne m'a pas plaquée, dit Luisa d'un ton neutre.

Elle écrase sa cigarette et en allume une autre.

— ... Après avoir étudié la situation avec soin, nous avons décidé d'un commun accord que notre relation touchait à sa fin.

— Et avant Peter, je fais remarquer, ma relation la plus longue n'avait duré que trois mois.

Plutôt deux mois et demi en fait, mais pour le propos de cette discussion, il me semblait préférable d'arrondir.

— Ben et moi sommes loin de sortir ensemble depuis trois mois, mais comme l'idée de sortir avec un mec qui porte une arme a cessé de m'exciter, ça sent le roussi. Et cette idée a cessé de m'exciter dès la deuxième semaine, ajoute Hilary.

Son copain du moment, Ben Latimer, est un agent du FBI, du service des fraudes financières, et porte une arme en permanence. Mais cela ne semble pas suffire à Hilary. Sa brusquerie masque une grande générosité et une loyauté à toute épreuve envers ses amis, mais côté cœur, sa capacité de concentration est plutôt réduite. Il semblerait que Ben soit sur le chemin de la sortie, qu'il le sache ou non.

— As-tu envisagé de donner une chance à un mec pour une fois ? dis-je.

— Je lui ai donné sa chance, et au début tout allait très bien. Mais maintenant, il donne dans la mièvrerie. Vous savez comment je réagis dans ces moments-là.

Nous le savons. Car, au fil des années, elle nous a dit et répété que l'amour, tout comme le Père Noël, les cloches de Pâques et tout traitement non chirurgical contre la cellulite, étaient de beaux concepts mais qui relevaient de la pure fiction.

— Tu en es sûre ? Ben semble mentalement équilibré, il est sympa et vraiment mignon.

— Et plus grand que toi, enchérit Luisa. Cela t'arrive souvent ?

— Et est-ce que tu trouves souvent toutes ces qualités réunies chez un seul homme ? dis-je.

— Justement, contre-attaque Hilary en balançant l'une de ses longues jambes avec impatience, comment le saurai-je si je me case avec lui pour le restant de mes jours ?

— Veux-tu que je parle à Ben ? dis-je.

Voilà une parfaite opportunité d'exercer ma maturité émotionnelle.

— ... Je peux vous aider à y voir clair.

Hilary laisse échapper un son qui tient à la fois de l'éternuement, du rire et du soupir.

— Je suppose que ça veut dire non, dis-je, déçue.

— A propos de gens vraiment mignons, intervient Luisa, que sais-tu de la collègue de Peter, Abigaïl ?

Abigaïl vit à San Francisco, où elle dirige le département développement de l'entreprise de Peter pour toute la côte Ouest. Elle travaille pour lui depuis l'automne dernier. Au début, je trouvais un peu agaçant qu'il passe la majorité de son temps avec une fille brillante qui ressemble à Christie Turlington en mieux, mais par chance les goûts d'Abigaïl la portent plutôt vers les femmes que vers les hommes.

— Je crois qu'elle est seule. Peter dit qu'en ce qui concerne sa vie amoureuse elle se montre circonspecte. Plus par prudence que par timidité.

— Je me demande pourquoi, dit Luisa. Une fille aussi belle ne devrait rien avoir à craindre.

Je m'éclaire. Hilary ne veut pas que je me mêle de ses histoires de cœur, mais peut-être que Luisa si.

— Tu sais, Peter et moi pourrions t'arranger un...

— Merci, mais je suis capable de m'occuper de ma vie sentimentale toute seule.

— Parce que nous serions heureux de...

Elle m'interrompt de nouveau.

— Rachel, c'est très gentil mais pas nécessaire.

— Depuis quand tiens-tu tellement à t'immiscer dans la vie des autres, Rachel ? demande Hilary. D'abord tu te proposes comme conseillère conjugale pour Ben et moi, et maintenant tu essaies de jouer les entremetteuses entre Luisa et Abigaïl ?

— J'ai besoin de faire quelque chose. Ma vie amoureuse est devenue tellement normale. Il vaut mieux que je m'intéresse aux histoires d'amour des autres plutôt que chercher des raisons de bousiller la mienne, non ?

— A-tu pensé à te contenter de jouir de la normalité de ton existence sans te mêler de celle des autres ? demande Luisa.

— Je sais que c'est ce que je devrais faire, mais l'énergie que je dépensais auparavant pour entretenir mes névroses émotionnelles est toujours là, et maintenant je ne sais plus quoi en faire.

— Rachel, ne le prends pas mal, mais ta normalité n'a pas encore exactement atteint la perfection.

Hilary n'est pas vraiment la mieux placée pour déterminer qui est normal ou non. Je rétorque en tâchant de ne pas me montrer agressive.

— Ça m'a pris du temps, mais maintenant je me comporte tout à fait normalement dans mes relations amoureuses.

— Bien sûr, intervient Luisa.

Mais un soupçon de scepticisme flotte dans sa voix.

— A propos de personne normale, dit Hilary, je ne décrirais pas encore notre vieux copain Iggy ainsi, mais il a vraiment meilleure allure que lorsqu'il habitait en face de nous à la fac. Il est presque séduisant, dans le genre génie boutonneux qui prend sa revanche.

— Gagner des tonnes de fric produit cet effet chez les mecs, dis-je, ravie qu'on passe de l'évaluation de ma normalité à celle de quelqu'un d'autre.

— Il va vraiment devenir si riche que ça, Rachel ? demande Luisa.

— Les choses semblent en bonne voie.

Winslow & Brown, la banque d'investissement pour laquelle je travaille, est en compétition avec plusieurs autres firmes afin de décrocher la gestion du capital d'Igobe, l'entreprise Internet fondée par notre ex-camarade de classe, Igor Behrenz, dit Iggie. A la fac, Iggie, avec son look atroce, personnifiait le petit génie de l'informatique, sauf qu'au lieu d'avoir l'air d'un surdoué timide il se comportait de façon arrogante, persuadé de son succès futur au point d'en être souvent imbuvable. Il n'a pas beaucoup changé depuis, mais je n'ai pas fini de colmater les dégâts engendrés par un malentendu mineur, suite auquel je me suis retrouvée principale suspecte dans le meurtre de mon patron. Bien qu'Iggie soit insupportable, remporter ce contrat avec Igobe m'offrirait une chance de consolider ma position au bureau. Nous avons rendez-vous mardi matin dans ses locaux de la Silicon Valley, centre nerveux des nouvelles technologies, et je l'ai invité à la réception de fiançailles de ce soir, espérant augmenter mes chances.

— Quand Igobe sera cotée en bourse, dis-je à mes amies, les parts d'Iggie approcheront le milliard de dollars.

Hilary laisse échapper un sifflement. Plus bas, son admirateur se retourne et lève la tête, au cas où elle répondrait un peu tard à ses démonstrations enthousiastes, mais les pensées d'Hilary sont totalement ailleurs.

— Un milliard ? Un suivi de neuf zéros ?

— C'est obscène, dit Luisa.

Sa famille possède pratiquement un petit pays d'Amérique du Sud, mais leur fortune paraît modeste en comparaison de la sienne.

Je travaille dans un secteur où il n'est pas rare que ceux qui réussissent se retrouvent à la tête d'un capital de cent millions. Mais je suis d'accord, un milliard semble vraiment excessif.

— Tout le monde cherche à créer le nouveau MySpace ou le nouveau YouTube, et beaucoup pensent qu'Iggie a réussi. Cette entrée en bourse sera sans doute l'affaire de l'année.

— Je vous ai parlé de l'article que j'écris sur la nouvelle génération des start-up Internet ? intervient Hilary.

Nous hochons la tête comme si nous étions au courant. En fait, j'ai le vague souvenir de l'avoir entendue parler d'une pige l'obligeant à se rendre à San Francisco – ce qui tombait à pic pour mes fiançailles –, mais j'ai tendance à perdre le fil de ses projets professionnels. Journaliste free lance, elle change de sujet presque aussi vite que de mec.

— J'ai décidé de le consacrer en grande partie à l'entreprise d'Iggie. Ce ne devrait pas être difficile de décrocher une interview exclusive avec lui. Et j'ai dégoté des trucs intéressants sur Igobe.

— Que fait sa boîte ? demande Luisa.

— Elle développe une technologie qui masque l'identité des utilisateurs Internet, j'explique. Une fois que tu as téléchargé son logiciel, tes coordonnées sont protégées et tu peux surfer anonymement sur la toile.

— En clair, tu peux te connecter à autant de sites porno que tu le désires, personne n'en saura jamais rien, traduit Hilary.

— Quel soulagement, dit sèchement Luisa.

— Beaucoup de gens semblent le penser, dis-je, et vont faire d'Iggie un homme très riche.

— Dans mon souvenir, ce n'était que l'accro de l'informatique qu'il était intéressant d'avoir sous la main chaque fois que cette maudite icône en forme de bombe surgissait sur mon Mac, dit

Luisa.

— Eh bien, il est toujours accro, mais un milliard de fois plus intéressant, dit Hilary avec un petit sourire malicieux. Et je pourrais bien m'intéresser à lui ce soir.

— Pourquoi n'ai-je aucune envie d'entendre les détails de ce que tu complotes ? dis-je.

— Comploter ? s'offusque-t-elle en feignant l'innocence. *Moi ?* ajoute-elle en français.

— Tu es incorrigible, dit Luisa.

Combien de fois Luisa lui a-t-elle fait ce reproche ? Aucune d'entre nous ne s'en souvient !

— Et c'est pour ça que tu m'aimes, rétorque gaiement Hilary.

— Oh vraiment ? lance Luisa sans pouvoir se retenir de rire.

L'hilarité me gagne moi aussi.

— Je savais bien qu'il y avait une raison.

Un souffle d'air glacé se lève de la baie et nous frissonnons toutes les trois dans nos robes d'été légères.

— Nous devrions rentrer. On gèle ici et Peter doit se demander où je suis passée.

— Ben aussi se demande probablement où tu es passée, Hilary, souligne Luisa.

— Probablement...

Elle affiche toujours son petit sourire malicieux.

— ... Et plus important encore, j'ai promis une danse à Iggie.

2

Les Forrest habitent une charmante maison victorienne de trois étages, à la façade d'un blanc éclatant égayé de discrètes ornements jaunes pâles. Elle ressemble beaucoup à la maison de la série *Party of Five*, qui serait située dans les environs, d'après mes informations. J'ai posé la question à Peter et à ses parents, mais ils n'avaient pas la moindre idée de ce dont je parlais. Malgré tout, depuis que nous sommes arrivés la veille, je m'attends toujours plus ou moins à tomber sur Bailey ou Charlie Salinger, deux des protagonistes principaux de la série. En regagnant la fête, Hilary et moi débattons des mérites des hommes de la famille Salinger.

— N'oublie pas Griffin, dit-elle. Ce n'est pas un Salinger, mais il est quand même sexy.

— Comme si je pouvais oublier Griffin !

— Qui pourrait oublier Griffin ? lance Luisa.

Elle se moque de nous. Elle n'a jamais vu un seul épisode de *Party of Five*. En dehors de ses années de fac et de spécialisation en droit, Luisa a vécu la majorité de son existence sur un autre continent, où elle n'avait accès qu'à une sélection de programmes télé américains se limitant tristement à ceux de haute qualité. Elle n'en a pas souffert – je suppose qu'on ne peut pas se sentir privé de ce qu'on ne connaît pas. D'ailleurs, parfois je me dis qu'être télévisuellement ignare doit avoir ses avantages. Je m'inquiète de l'espace qu'occupent dans mon cerveau les personnages de série télé et leurs aventures, sans parler des paroles des chansons pop des années 1980, alors que je suis totalement incapable de me souvenir de choses très basiques, comme à peu près tout ce que j'ai appris au lycée.

Quand nous nous glissons de nouveau par la porte latérale, la fête bat son plein. Les invités bavardent et se mêlent les uns aux autres, tout en jonglant avec leurs verres et assiettes remplis grâce au buffet dressé dans la salle à manger. Peter et moi n'avons pas encore fixé la date du mariage, mais ses parents ont insisté pour nous offrir des fiançailles dans sa ville natale, d'autant que nous nous marierons probablement dans l'Ohio, lieu de mon enfance, ou à New York, notre lieu de résidence actuel.

Leur conception d'une « petite » fête donne une idée de ce qui nous attend avec un « grand » mariage – les parents de Peter possèdent un vaste cercle d'amis et plus d'une centaine d'entre eux sont présents ce soir. Ce chiffre n'inclut ni les amis invités par Peter et moi ni les membres de ma famille que les Forrest ont pressés de faire le voyage sur la côte Ouest.

Par chance, personne ne semble avoir remarqué notre brève absence. La grand-mère de Peter et ma grand-mère se trouvent exactement au même endroit que tout à l'heure – assises dans le coin télé, elles sont plongées dans de vieux albums de photos, chacune se demandant probablement laquelle des

deux familles compte le plus de gènes dominants. Les parents de Peter sont quant à eux très occupés à présenter mes parents à leurs amis. Mon intervention ne semble pas requise, mais mon enfance comporte trop d'anecdotes embarrassantes pour que je puisse assister sans me sentir mal à l'aise à une discussion poussée entre nos deux familles.

Nous nous frayons un chemin vers l'arrière de la maison. Les portes-fenêtres s'ouvrent sur la terrasse et le jardin où se dresse une tente abritant une piste de danse. L'orchestre alterne chansons de la génération de nos parents et tubes actuels, et la plupart de la « jeunesse », comme dit Susan Forrest, gravite autour de la musique. Peut-être aussi parce que c'est là que la queue pour le bar est la moins longue.

Je m'arrête en haut des escaliers menant à la terrasse et scrute la foule jusqu'à ce que je distingue la tête blonde de Peter, de l'autre côté de la piste de danse. Après presque une année passée avec lui, mon cœur continue de s'emballer chaque fois que je l'aperçois dans une pièce. Comme Luisa et Hilary proposent d'aller me chercher un verre, je rejoins Peter, en grande conversation avec un homme et une femme que je ne connais pas.

— Hé, dit-il en se penchant pour m'embrasser, je te cherchais. Je voulais te présenter deux vieux amis de la fac. Rachel, voici Caroline Vail.

La femme, une blonde athlétique au visage parfait, prend mes mains dans les siennes.

— Appelle-moi Caro, comme tout le monde. J'ai tellement entendu parler de toi que j'ai l'impression de te connaître.

Je suis surprise qu'elle ait entendu parler de moi alors que je n'ai jamais entendu parler d'elle, mais je la salue en souriant.

— Et voici Alex Cutler.

Avec son pantalon de toile beige, son blazer bleu marine et sa chemise à col ouvert, Alex a le look type des étudiants des grandes écoles de la côte Ouest. Ses cheveux bruns sont coupés court et, derrière ses lunettes rondes cerclées de métal, ses yeux bleus m'observent avec sympathie.

— Ainsi, vous êtes la femme qui a convaincu Peter de passer en territoire ennemi, me dit-il.

— Il parle de New York, intervient Peter. Les Californiens ont du mal à comprendre qu'on puisse vivre ailleurs qu'en Californie.

Hilary surgit à mes côtés, un verre de vin dans une main, un Martini dans l'autre. Elle me tend le vin et Peter la présente à Caro et Alex.

— Tu sais, Hil, Alex et Caro peuvent peut-être t'aider au sujet de l'article dont tu me parlais. Caro dirige une agence de relations publiques qui travaille avec les start-up de la région, et Alex s'occupe de capital-risque à Palo Alto.

— J'écris un article pour un magazine, explique Hilary, au sujet de la nouvelle génération d'entreprises liées à Internet, afin de déterminer s'il s'agit de véritables entreprises ou si elles ne font que brasser de l'air. Certaines de ces start-up donnent l'impression qu'elles n'ont rien à proposer en dehors d'un battage publicitaire.

Caro éclate de rire.

— Mon métier consiste à créer du battage publicitaire, dit-elle, mais j'aime à penser que certaines de ces start-up ne sont pas que du vent.

— Ça vaudrait mieux, parce que mon job consiste à les financer, dit Alex.

— Ces deux-là connaissent tout le monde, assure Peter à Hilary. Nous avons étudié ensemble à Stanford. Or la plupart des créateurs de ces entreprises et de ceux qui les financent sont d'anciens élèves de Stanford.

— Peter et moi appartenions même à la même confrérie étudiante, dit Alex.

C'est la première fois que j'entends dire que Peter a appartenu à une confrérie – et c'est une idée difficile à avaler. Je ne l'avais jamais imaginé en outre à bière.

— Vous aviez des mascottes en peluche et vous deviez faire les pitres en guise de bizutage ? dis-je. Ou bien vous vous contentiez de boire jusqu'à en avoir la nausée ?

— Rien de tout ça, sourit Peter. Il s'agissait principalement d'un groupe d'étudiants qui traînaient ensemble.

L'orchestre entame la version des Isley Brothers de *Shout*. La piste de danse presque déserte se remplit aussitôt. C'est le moment que choisit Iggie pour intervenir.

— Salut les potes ! lance sa voix aiguë derrière moi.

C'est moi qui l'ai accueilli à son arrivée, mais il était arrivé de nombreux autres invités, aussi n'ai-je eu que le temps de lui dire bonjour et de le présenter en deux mots à Peter. Maintenant que j'ai l'opportunité de mieux détailler sa tenue, le moins que je puisse dire, c'est qu'elle est intéressante. Les types de Google, malgré leurs milliards, ont adopté un élégant uniforme dans les tons noirs. Iggie, lui, s'est créé un look plus tendance, davantage inspiré de Versace que de Gap et nécessitant quantité de velours violet. J'ai toujours cru que le velours était à éviter au mois de juin, mais peut-être Iggie sait-il des choses que j'ignore. S'il n'avait pas été un vieux copain, Iggie serait resté un client potentiel, raison suffisante pour me pousser à l'indulgence en ce qui concerne son étrange vision de la mode.

— Hello Iggie, dis-je. Tu t'amuses bien ?

— SuperIggie s'amuse toujours.

Je me félicite de ne pas être en train de boire, parce que je n'aurais pas voulu que les amis de Peter gardent de moi l'image d'une fille qui glousse en crachant du vin. Peter fait mine de s'étrangler, sa façon habituelle de s'empêcher de rire.

— Iggie, dis-je, connais-tu Caroline Vail et Alex Cutler ?

— Bien sûr. Eux et moi, on est comme ça.

Il lève deux doigts collés ensemble pour illustrer ses paroles. Caro et Alex acquiescent, mais Iggie n'a de toute évidence aucune envie de leur parler, à eux, à Peter ou à moi – il a des projets bien différents.

— Prête pour cette danse, Hilarita ?

A la fac, Iggie draguait Hilary avec une persévérance assez surprenante si l'on considère que la plupart du temps celle-ci ne se rendait même pas compte qu'il la draguait. Mais, même sans la certitude de posséder bientôt un compte en banque à neuf zéros, Iggie éprouve assez confiance en lui pour persévérer. Ce soir, il reprend là où il s'était arrêté, et Hilary semble elle aussi avoir des projets en tête.

Elle finit son Martini d'un trait et me tend son verre vide.

— Allons-y, dit-elle en laissant Iggie la guider vers la piste.

— SuperIggie s'amuse toujours ? ironise Peter dès qu'ils se sont éloignés.

Cette fois, je suis en train de boire, mais je parviens à avaler ma gorgée sans incident.

— ... Pour qui se prend-il ? Un héros de dessin animé ?

— C'est nouveau, dis-je. A la fac, il ne parlait jamais de lui à la troisième personne. Ni ne se surnommait SuperIggie.

— Ici, il est célèbre pour ça, intervient Alex, d'un ton à la fois indulgent et déconcerté. Ou plutôt, *tristement* célèbre serait plus juste.

— C'est moi qui m'occupe des relations publiques d'Igobe, explique Caro, tout aussi déconcertée. J'ai tenté de conseiller Iggie sur sa façon de s'habiller par exemple, ou sa manie

d'affubler tout le monde de surnoms, mais il tient à faire les choses à sa façon.

— Et style vestimentaire et surnoms exceptés, sa façon de faire est généralement la bonne, renchérit Alex. C'est pourquoi j'ai investi dans son entreprise. Ma boîte constitue le plus gros actionnaire extérieur d'Igobe. A ses tous débuts, je l'ai même aidé à établir son plan d'exploitation.

— C'est comme ça que vous l'avez connu tous les deux ? Toi, Alex, tu as investi dans sa boîte et toi, Caro, tu t'occupes de ses relations publiques ?

Ils acquiescent en chœur. Je me demande s'ils forment un couple. Difficile à dire d'après leur langage corporel. Rien non plus dans les présentations effectuées par Peter ne permet de le deviner, mais tous deux ont un look de randonneurs, le look de gens qui se consacrent à des loisirs sains, comme ingurgiter des barres énergétiques ou s'entraîner pour le triathlon.

Caro tourne le regard vers la piste de danse.

— Oh, grimace-t-elle, je l'ai aussi conseillé sur sa façon de danser, mais cela ne semble pas non plus l'avoir aidé.

Nous suivons son regard. L'orchestre attaque la partie lente de *Shout*, où l'on est censé se déhancher sur place, mais seul Iggie considère nécessaire de se contorsionner vraiment. Hilary s'est arrêtée pour l'observer, la tête penchée de côté avec une expression indéchiffrable – fait rarissime chez elle.

— On dirait qu'Iggie éprouve des sentiments envers Hilary, dit Peter. C'est réciproque ?

— J'espère que non, surtout qu'elle est censée sortir avec quelqu'un d'autre. Je crois qu'elle cherche seulement à lui extorquer une interview pour son article. Elle dit vouloir élaborer cet article autour d'Iggie et Igobe. Remarque, avoir une amie mariée à un milliardaire pourrait se révéler utile.

— Je me demande ce que devient l'ex-femme d'Iggie, s'interroge Alex. Elle soit se mordre les doigts de l'avoir lâché avant de toucher le pactole.

— Iggie a été marié ? dis-je, incrédule.

Caro sourit de ma réaction, exhibant des dents blanches et parfaites.

— A chaque pot son couvercle.

— Qui était son couvercle ? Ou son pot ?

Depuis la fac, mes relations avec Iggie étaient sporadiques et n'ont repris que récemment, avec les tractations de mon entreprise pour gérer la cotation en bourse de sa boîte. Mais je suis tout de même surprise d'avoir tout ignoré de son mariage. Sans compter qu'il est difficile d'imaginer que quelqu'un puisse supporter Iggie assez longtemps pour l'épouser.

— Croyez-le ou pas, elle s'appelait Biggie, dit Alex.

— Et elle se surnommait SuperBergie ? demande Peter.

Alex pouffe, mais Caro secoue la tête.

— C'était un surnom qui datait probablement de son enfance, quand elle était trop petite pour prononcer correctement Elizabeth ou un autre nom... Un truc comme ça.

— Ou bien c'est Iggie qui l'a surnommée ainsi. De toute façon, ça lui allait bien...

Caro se penche et baisse la voix comme pour nous livrer des informations hautement confidentielles.

— ... Biggie était malheureusement plutôt ronde.

Elle lisse le fourreau de soie rose qui moule ses hanches minces.

— Plutôt ronde ? s'exclame Alex. Plutôt obèse oui.

Il écarte les bras et gonfle les joues afin de suggérer la silhouette de Biggie.

J'éprouve toujours quelques difficultés à admettre l'idée que Peter ait appartenu à une confrérie étudiante, mais j'imagine Alex beaucoup plus facilement donnant dans les rituels de copinages

masculins.

— Sa masse de cheveux dissimulait la beauté de son visage, dit Caro. Et il paraît qu'elle était douée d'une intelligence redoutable. Mais leur mariage n'a pas duré. Je crois qu'ils se sont rencontrés en troisième cycle à Berkeley et qu'ensuite ils ont travaillé ensemble pour la première start-up d'Iggie, avant Igobe.

— Celle qui n'a jamais vraiment décollé, dit Alex.

— Qu'est devenue Biggie ? s'interroge Caro, songeuse. Je ne l'ai pas revue depuis le divorce, qui date de plus d'un an. Elle semble avoir disparu de la planète, s'être tout simplement évaporée.

— Une telle masse ne peut pas simplement s'évaporer, dit Alex en s'esclaffant de nouveau.

Caro change alors de sujet et nous interroge sur nos projets pendant notre séjour à San Francisco. Je suis ravie que la discussion sur l'ex-femme d'Iggie s'achève avant qu'Alex n'émette de nouvelles plaisanteries sur le poids de cette pauvre fille. Moi, je considère qu'une femme qui a eu la malchance d'être mariée à Iggie mérite notre entière sympathie. Nous bavardons encore un peu, mais les hôtes d'honneur se devant de frayer avec tout le monde Peter et moi prenons congé et circulons, méthodiquement, parmi la foule des invités à l'extérieur. Quand nous reprenons le chemin de la maison, Peter m'entraîne brusquement dans un couloir qui mène à la petite pièce servant de lingerie.

— Hello, dit-il en m'enlaçant par la taille.

— Hello, dis-je en posant mes mains sur ses épaules.

— Tu es vraiment mignonne.

— Merci. Tu es mignon toi aussi.

— Mignon n'est pas le mot que j'espérais, mais je m'en contenterai. Tu as envie ?

— Ici ?

Il fait oui de la tête.

— Maintenant ?

Il fait encore oui.

— D'accord.

Quelques minutes plus tard, nous émergeons de la lingerie, après que j'ai fait jurer à Peter que je n'avais pas l'air d'une fille venant de faire l'amour avec lui dans la lingerie.

— Je veux faire bonne impression, dis-je,

— De quoi parles-tu ? Tout le monde t'aime déjà.

— Même ton père ?

La réserve qu'affiche Charles Forrest me rend nerveuse. Difficile de savoir ce qu'il pense.

— Surtout mon père. Cet après-midi encore, il chantait tes louanges.

— Vraiment ? Que disait-il ?

Malgré mon degré avancé de maturité émotionnelle, mon ego a toujours apprécié les caresses dans le sens du poil.

— Il a dit... Qu'a-t-il dit déjà ?

Peter se passe la main dans les cheveux, tâchant de se rappeler les paroles précises. Je tends la main et lisse les mèches qui se sont dressées sur sa tête dans le sillage de ses doigts.

— Je sais. Il a dit que tu étais *particulière*.

Ma main retombe.

— Particulière ?

— Oui.

J'insiste encore.

— Particulière ?

— Hin-hin. On y va ?

Particulière ne signifie pas *normale*. *Particulière* serait même plutôt l'opposé de normale. *Particulière* appartient à la même famille qu'*originale*, qui constitue pratiquement un euphémisme pour *dingue*.

On dirait qu'il me reste un certain chemin à parcourir pour que les Forrest soient convaincus que je peux me fondre harmonieusement dans leur famille normale.

En regagnant la fête, nous tombons droit sur Ben Latimer, qui se tient au bar du salon. En notre honneur, il a troqué son éternel Levi's contre un costume, mais bien qu'il soit plus beau que jamais, il paraît complètement à plat.

— Vous avez vu Hilary ? nous demande-t-il.

— Euh, elle doit se trouver derrière, dis-je.

Je me demande pourquoi c'est moi qui me sens coupable alors que c'est Hilary qui passe les trois quarts de la soirée avec un autre homme que son petit ami.

— Merci, je vais tâcher de la retrouver,

Peter et moi le suivons du regard. Même ses larges épaules font mine de s'affaisser.

— Je sais que je ne devrais pas parler ainsi de l'une de mes meilleures amies, mais Hilary peut se révéler un vrai danger public. Avec les hommes, elle démarre très fort, puis elle les laisse brusquement en plan. Or Ben est un type bien.

— Ben est un type bien et c'est aussi un adulte. Si ça ne marche pas entre Hil et lui, il s'en remettra. Je sais que je ne devrais pas dire ça d'Hilary – que moi aussi j'aime beaucoup – mais, vu son lourd passif, Ben se porterait probablement mieux sans elle.

Peter a raison. Ben est un adulte et si Hilary et lui sont sur le point de rompre, Ben s'en remettra et s'en portera même mieux. Elle ne semble pas taillée pour les relations à long terme. Plus longtemps Ben restera avec elle, plus le choc sera rude. Mais je ne peux m'empêcher de garder un œil sur lui le reste de la soirée. Armé ou pas, il se trouve de toute évidence dans un état vulnérable.

Une heure plus tard, nous le retrouvons qui fixe la piste de danse dressée sous la tente depuis la terrasse. Hilary et Iggie virevoltent toujours – du moins Hilary danse et Iggie s'agite avec une telle frénésie qu'il parvient même parfois à se mouvoir en mesure. Ben les observe en sirotant ce qui, d'après l'aspect et l'odeur, semble être du whisky pur.

— Nous allons chercher quelque chose à manger, lui dit Peter. Tu as faim ?

— Viens avec nous, dis-je.

— Merci, mais je ne suis vraiment pas d'humeur, dit Ben sans quitter la piste des yeux.

L'orchestre achève une interprétation inspirée de *Love Shack*, puis annonce une courte pause. Hilary et Iggie quittent la piste pour nous rejoindre. Iggie enlace les épaules d'Hilary, ce qui ne doit pas être confortable, étant donné leur différence de taille, mais il maintient tout de même son bras en place.

— Excusez-moi, dit Ben.

Je me dit qu'il va intercepter Hilary, mais au lieu de ça il rentre dans la maison.

— Ce n'est pas bon signe, remarque Peter.

— Je me demande si je ne devrais pas parler à Hil, dis-je en la regardant se frayer un chemin dans la foule au côté d'Iggie.

— Tes paroles ont-elles jamais influencé son comportement ?

— Non, mes conseils ont toujours résonné dans le vide. Mais peut-être que si Luisa et moi formions une coalition ?

— Les coalitions se sont-elles déjà montrées efficaces ?

— Avec Hilary, rien n’a jamais marché. Où est passée Luisa d’ailleurs ? Je ne l’ai pas vue depuis un moment.

Hilary et Iggie nous rejoignent en haut des marches.

— Hello Raquel ! Hello Pedrolino ! lance Iggie imitant un accent mexicain. Nous allons tester le buffet. Danser comme un fou m’a ouvert l’appétit.

Il tapote sa chemise de velours à l’endroit où elle recouvre un début de bedaine.

— Vous avez déjà dîné, vous ? demande Hilary.

— Pas encore. Nous cherchons Luisa.

— Elle est là-bas, dit Hilary en désignant l’angle le plus éloigné de la tente.

Dès qu’il s’agit de repérer les gens dans la foule, sa taille l’avantage.

— ... et on dirait qu’elle avait raison quand elle assurait pouvoir se passer de ton aide, Rachel, ajoute-elle.

De l’autre côté de la piste, Luisa est plongée dans une conversation animée avec Abigaïl. Abigaïl présente peut-être une ressemblance marquée avec un top model à la silhouette de gazelle, mais si on tournait un film sur la vie de Luisa le rôle principal reviendrait à Salma Hayek. Côte à côte, Abigaïl et Luisa forment un tableau extraordinaire. Je note mentalement de ne pas me tenir près d’elles sur les photos.

— Ouah ! lance Iggie en laissant glisser son bras des épaules d’Hilary. Qui est avec Lulu ?

Lulu convient encore moins à Luisa que Raquel à moi ou Pedrolino à Peter, mais je préfère ne pas relever.

— L’une de mes collègues, dit Peter. Collègue et amie. Elle s’appelle Abigaïl.

— Abigaïl, répète Iggie d’un air pénétré. Super cette gonzesse, non ?

Heureusement, il fixe toujours Abigaïl et Luisa. Il ne remarque donc pas Hilary qui me lance un coup d’œil en articulant silencieusement « gonzesse », ni Peter qui fait de nouveau mine de s’étrangler pour étouffer son rire.

Je me remémore silencieusement l’importance des sommes que touchera Winslow & Brown si Iggie choisit de confier l’entrée en bourse d’Igobe à notre firme, ainsi que l’impulsion bienvenue que ces sommes allaient imprimer à mon ascension chez Winslow & Brown.

— Tout à fait, dis-je.

3

Le lendemain matin, Peter m’emmène faire du jogging.

— C’est l’activité dominicale habituelle à San Francisco, m’explique-t-il. Un long jogging sur la plage suivi d’un brunch copieux.

— Ça a l’air super...

Je mens, sauf en ce qui concerne le brunch.

— ... J’adorerais t’accompagner. Si seulement je n’avais pas oublié mes affaires de sport. Zut !

Quelle barbe !

— J’ai pris tes affaires dans ma valise.

— C’est vrai ?

Il arbore un sourire qui paraîtrait suffisant chez n’importe qui d’autre.

— J’avais l’intuition que tu oublierais.

Peter fait du sport parce qu’il aime ça. Moi, je fais du sport pour être capable d’entrer dans mes vêtements.

— Même mes baskets ?

— Même tes baskets.

— Oh.

— Allez viens, ce sera amusant.

— Comment définis-tu *amusant* ?

Dix minutes plus tard, nous descendons les escaliers en short, T-shirt et baskets, pour aller retrouver les parents de Peter qui boivent leur café en lisant le journal dans la cuisine. A en juger par leur tenue et leur forme éblouissante, ils ont déjà effectué leur propre jogging. Je les remercie une fois encore pour la réception, qui s’est prolongée au-delà de minuit.

— Ce fut un réel plaisir de rencontrer enfin ta famille, Rachel, me dit Susan. Je regrette qu’ils n’aient pas pu rester plus longtemps.

La veille, les divers membres de la famille Benjamin sont partis tard. A l’heure qu’il est, ils doivent maintenant être sur le chemin de l’aéroport, ce que je considère comme un timing excellent. Je les adore, mais, entre le dîner de vendredi soir qui a réuni nos deux familles, une visite conjointe au musée d’Art asiatique, puis la réception de fiançailles, les risques de voir divulguer un épisode mortifiant de mon passé étaient trop grands. Mon passé n’étant qu’une longue suite d’épisodes mortifiants, je suis surprise d’avoir survécu à toutes ces réjouissances – prolonger l’interaction entre nos deux univers reviendrait à flirter avec le désastre. Mais je garde tout ça pour moi.

— Eux aussi ont été enchantés de faire votre connaissance.

— Vous allez courir ? demande Susan.

— Oui, répond Peter.

Il ouvre le réfrigérateur, en sort deux bouteilles d'eau et m'en tend une. Comme je secoue la tête, il la repose et l'échange contre un Coca Light. Goûtant mon plaisir à l'avance, j'ouvre la canette. Rien de tel que la première gorgée de la journée.

— Vous ne voudriez pas plutôt du café, mon petit ? demande Susan. Ou du jus d'orange ?

— Oh, euh, merci, mais le matin je préfère le soda.

En fait, je préfère aussi le soda l'après-midi et le soir.

— Peter, mon chéri, ne crois-tu pas que Rachel aimerait boire dans un verre ? Rachel, mon petit, vous ne voulez pas un verre ?

— Rachel préfère boire directement à la canette, maman, explique Peter.

C'est vrai. La rencontre des bulles et de l'aluminium est pour moi un pur délice.

— Vous êtes sûre, mon petit ?

L'expression perplexe de Susan me rappelle que mes habitudes peuvent paraître un peu étranges aux non-initiés.

— Vous savez quoi, dis-je, je vais prendre un verre. Merci.

Peter me regarde avec une expression perplexe, exacte réplique de celle de sa mère, avant de prendre un verre dans le placard et de me le tendre.

— Nous serons de retour dans une heure environ, dit Peter à ses parents.

— Une heure ? je répète tout bas.

— Amusez-vous bien ! lance Susan. Le brunch sera prêt à votre retour.

Charles lève sa tasse de café pour nous saluer sans lever les yeux de son journal.

Peter m'ouvre la porte.

— Prête ? demande-t-il.

— Je ne pense pas.

Il s'empare quand même de ma main et entreprend de me traîner le long des rues.

— Ce rythme te convient ? lance-t-il par-dessus son épaule.

— Hum-hum.

Au début, c'est la vérité, car la rue descend. Peter me lâche même la main, me faisant confiance pour continuer seule. Nous arrivons en terrain plat, au bord de l'eau où se reflète le majestueux Golden Gate. Durant quelques minutes, j'éprouve la sensation d'une grisante complicité avec les joggers que nous croisons. Mais elle se dissipe vite.

— Regarde, dit Peter en ralentissant l'allure pour s'accorder à mon pas de plus en plus traînant.

Il me désigne des animaux luisants étalés dans l'eau sur les rochers. Des phoques ou des otaries, peut-être même des morses – je suis trop vannée pour poser la question, encore moins m'intéresser à la réponse –, mais Peter continue d'attirer mon attention sur d'autres détails pittoresques sans sembler remarquer que je ne lui donne pas la réplique. Quand nous rebroussons enfin chemin, cela fait déjà dix bonnes minutes que j'étudie diverses vengeances possibles. Parvenue au pied des marches de Lyon Street, je n'ai d'autre choix que de dire stop. En fait, il ne s'agit pas d'une décision consciente. Simplement, mes pieds refusent de faire un pas de plus.

— Non, dis-je avec un souffle d'asthmatique.

— Non quoi ? s'enquiert Peter qui continue de courir sur place tandis que, les mains sur les genoux, je lutte pour approvisionner en air mes poumons en feu.

— Non, je ne monte pas ces collines en courant.

— Nous sommes presque arrivés. Tu te sentiras superbien après.

Son ton fringant m'agace.

Deux femmes aux jambes épaisses comme des troncs d'arbres nous dépassent allègrement et s'élancent au pas de charge dans les escaliers.

— Les marathons ne me suffisent pas, dit l'une à sa compagne, j'ai commencé à m'entraîner pour le triathlon.

— Je n'ai pas vu passer mon premier triathlon, répond l'autre.

— Je te retrouve en haut, dis-je à Peter.

Il monte et descend les marches en courant plusieurs fois tandis que je peine à me traîner au sommet.

— C'est odieux, dis-je tandis qu'il se pavane devant moi une fois de plus.

Mais il fait mine de ne pas entendre. Quand j'atteins enfin les dernières marches, je le trouve en train de faire des étirements.

— Est-ce une façon détournée de me pousser à rompre avec toi ? dis-je tandis que nous rentrons chez ses parents en marchant.

Enfin, pour être précis, Peter marche, moi je boite.

— Tu as aimé chaque seconde de ce jogging.

— Si c'est ça « aimer », tu devrais te méfier sérieusement quand je te dis « je t'aime ».

— Tu sais, tu te sentiras probablement mieux si tu t'hydratais avant de courir.

— Je me suis hydratée.

— Rachel. Avaler un Coca Light n'est pas s'hydrater.

— C'est toi qui le dis.

— Tu devrais admettre que tu as un problème.

— Je n'ai pas de problème. C'est quoi mon problème ?

— Tu es accro au Coca Light.

— Oui, mais ce n'est pas un problème.

Nous arrivons à la maison. Je fixe les marches qui mènent à la porte d'entrée. Elles me paraissent plus raides que la veille. Un homme chauve passe, promenant un chien danois en laisse. Médor apparaît à la baie vitrée et se met à aboyer, mais le danois l'ignore et passe son chemin en trotinant.

— Tu ne tiendrais pas deux jours sans Coca Light, dit Peter.

— Pourquoi voudrais-je tenir deux jours sans Coca Light ?

— Pour tenir un pari par exemple ?

Je lève les yeux sur lui et suis effarée de découvrir qu'il ne plaisante pas.

— Ce n'est pas loyal.

Peter sait ce que je pense des paris – en gros, qu'à moins d'aimer l'idée de passer pour une mauviette, il faut les tenir.

— Ça signifie que tu refuses de relever le défi ?

J'examine les choix qui s'offrent à moi. Il y en a peu puisque je refuse d'être prise pour une mauviette, du moins pour ce genre de choses.

— Non, dis-je de mauvaise grâce.

— Quarante-huit heures. Sans Coca Light. En fait, si on disait carrément sans caféine ?

Je ravale un hoquet.

— Sans caféine ?

— Sans caféine. Tu ne voudrais pas faire les choses à moitié non ?

— Si, je le veux. C'est exactement ce que je veux.

— Sans caféine, répète-il avec fermeté.

— Pourquoi me fais-tu ça ? dis-je d'une voix désespérée.

— Parce que je veux que tu vives longtemps et en bonne santé.

Il consulte sa montre.

— Il est 10 heures. Il te suffit de tenir jusqu'à 10 heures mardi matin. Ça va être amusant.

C'est la deuxième fois aujourd'hui que Peter déclare *amusant* un truc horrible, et il n'est même pas midi.

J'étais loin de me douter que le reste de la journée serait encore moins amusant.

Au moins Peter n'a-t-il pas menti au sujet du brunch. J'adore les repas copieux mais, à côté des Forrest, je fais figure d'ascète. Œufs brouillés et bacon croustillant sont présentés sur des plats de porcelaine, des scones et des croissants tout chauds dans des paniers, des tranches de melon et des fruits rouges dans un saladier de verre, le tout accompagné d'un pichet de jus d'orange frais.

Bien sûr, rien de meilleur avec du bacon frit qu'un Coca Light, mais je m'efforce de ne pas y penser. J'ai lu quelque part qu'il fallait trois jours aux fumeurs pour se libérer de leur dépendance physique à la nicotine. La caféine ne doit pas engendrer une dépendance aussi forte que celle de la cigarette. Un léger tremblement commence à m'agiter et je sens pointer un début de migraine, mais je m'exhorte à penser que mes crises de manque vont passer en quelques heures, au grand maximum.

Quand Susan m'offre un soda, je refuse poliment et demande une tisane à la place. J'éprouve la sensation d'être incroyablement normale. Mais, même agrémenté d'une généreuse dose de miel, le thé ne déclenche pas chez moi le même coup de fouet qu'un Coca Light. Je lève les yeux vers la pendule. Plus que quarante-sept heures.

Nous prenons le brunch dans la pièce douillette réservée au petit déjeuner, tout en commentant la réception de la veille et en nous passant les différentes sections du journal. Nous sommes en train de discuter des sorties possibles quand j'entends mon téléphone portable sonner dans la chambre de Peter. Comme je reçois depuis des années des appels de mes supérieurs de chez Winslow & Brown à des heures indues, ce son déclenche chez moi une réponse pavlovienne. Je bondis automatiquement. Or, comme me l'a souvent répété ma mère, il n'est pas poli de répondre au téléphone pendant les repas. Ce qui, quand je me trouvais dans ma famille, ne m'a jamais empêchée de le faire. Me montrer impolie envers ma mère est une chose, mais envers ma belle-famille, c'en est une autre. Je me rassieds.

— Tu ne veux pas répondre ? demande Peter.

— Ça peut attendre.

— Et si c'est ton boulot ?

— Ça peut attendre aussi.

Officiellement, je suis en vacances, puisque j'ai pris mon vendredi et mon lundi et que j'ai produit des efforts surhumains avant de partir pour être au top sur mes dossiers en cours. Personne de chez Winslow & Brown n'a de raison de m'appeler, mais ce n'est pas une garantie suffisante. Dans mon métier, les gens sont des partisans acharnés de la maxime « Le temps, c'est de l'argent », et mes supérieurs ont tendance à considérer que *mon* temps est *leur* argent. Depuis que j'ai débuté dans cette firme, pas un seul de mes congés ne s'est déroulé sans interruption.

— Vous êtes sûre, mon enfant ?

— Certaine, dis-je d'une voix résolue.

La sonnerie finit par s'arrêter. Mais, un moment plus tard, c'est le portable de Peter qui résonne depuis l'étage. Peter se raidit.

— Tu vas répondre, mon chéri ? demande sa mère.

— Si Rachel peut attendre, je peux attendre aussi, dit-il stoïque.

Son portable a à peine cessé que le mien reprend. Puis le sien reprend lui aussi.

— Il semble que quelqu'un veuille vraiment de vos nouvelles, mes enfants, remarque Charles.

Silencieux, nous écoutons ensemble les sonneries alterner deux étages plus haut. J'agrippe mon siège à deux mains pour ne pas me lever.

Nos portables ont à peine cessé que le téléphone des Forrest se met à sonner.

— Je vais répondre, dit Susan, au moment même où le portable de Peter et le mien sonnent ensemble.

D'une main, elle décroche le combiné fixé au mur et de l'autre, elle commence à débarrasser la table. Charles se lève pour l'aider.

J'y vois un signe que le repas est terminé et me précipite dans les escaliers pour prendre mon appel, tout en criant par-dessus mon épaule qu'on me laisse la vaisselle. Les futures belles-filles normales doivent probablement se délecter des tâches ménagères.

Je m'empare de mon BlackBerry une seconde après qu'il a cessé de sonner. Peter a davantage de succès et atteint son téléphone juste à temps. Je parie qu'il va attribuer son succès à son taux d'hydratation, alors que je l'ai battu dans les escaliers.

— Allô ? Oh bonjour Abigaïl...

Il se tourne vers moi.

— ... C'est Abigaïl, articule-t-il silencieusement.

Au cas où je n'aurais pas compris. Peut-être craint-il que le sevrage de caféine n'entrave mes facultés mentales. Vu mes premiers symptômes, l'hypothèse n'est pas à écarter entièrement.

Je parcours la liste de mes appels. Quelques appels manqués – certains ont dû avoir lieu au cours des petites activités sadiques de Peter en extérieur. Le plus récent est de Luisa.

— Vraiment ? lance Peter dans son téléphone.

Sa voix, à la fois curieuse, étonnée et amusée me fait lever les yeux au ciel. C'est le ton des ragots, du débriefing du lendemain matin.

— ... Je peux vérifier auprès de Rachel, mais je suis presque certain que Luisa ne sort avec personne...

Je hoche la tête en signe d'assentiment.

— Pas depuis qu'elle et Isabel ont rompu l'automne dernier, dis-je, tout excitée, mais tâchant de contenir ma voix afin qu'Abigaïl ne puisse m'entendre. Il s'est passé quelque chose ? Entre Abigaïl et Luisa ?

Peter couvre le téléphone de sa main.

— Elle n'a rien dit de précis, mais elle veut tout savoir sur le sujet.

Il ôte sa main du téléphone.

— Luisa sort d'une longue liaison, mais elles ont rompu cet automne.

J'adore quand Peter joue ainsi les commères – c'est un aspect de lui que je connais peu – de même qu'il est réconfortant de découvrir qu'une femme comme Abigaïl a elle aussi besoin d'assurances avant de s'embarquer dans une nouvelle liaison. Et, maintenant, je sais aussi pourquoi Luisa a essayé de me joindre. Elle doit vouloir me poser des questions sur Abigaïl.

Mon téléphone sonne de nouveau. Je consulte l'écran. Luisa, évidemment. Je prends l'appel.

— Alors ma petite, tu as quelque chose à me dire ? dis-je avec une sévérité feinte.

— Il était temps ! lance Luisa d'une voix anxieuse. J'essaie de te joindre depuis une éternité. C'est très important.

— Vraiment ? dis-je, toujours moqueuse.

Il est rare de surprendre Luisa autrement que parfaitement maîtresse d'elle-même et je savoure ce renversement inhabituel des rôles.

Mais je ne m'attends pas à ce qui suit.

— C'est à propos d'Hilary. Elle a disparu.

4

Les paroles de Luisa mettent un moment à faire sens dans mon esprit, mais dès que mon cerveau a décodé l'information, ma réponse fuse :

— Ce n'est pas la première fois.

Ce qui est l'exacte vérité.

Au début, lors de notre première année de fac, nous nous alarmions les matins où le lit superposé d'Hilary était vide, mais nous nous sommes vite habituées à la voir resurgir un jour ou deux plus tard, une expression extatique sur le visage. Puis, quelques jours après, il y avait de nouveau un mec à qui elle refusait de répondre au téléphone.

— C'est sérieux, Rachel.

— Nous parlons bien d'Hilary, non ?

— J'ai parlé à Ben. Il m'a dit qu'elle avait quitté la fête sans lui, mais elle n'est toujours pas rentrée. Il n'a aucune nouvelle d'elle. Je suis inquiète.

— Nous savons qu'elle s'apprêtait à rompre avec Ben. Peut-être est-ce sa façon de procéder. Le tact n'a jamais été son fort. Et puis, aussi bizarre que cela puisse paraître, Iggie et elle ont eu l'air de bien sympathiser hier soir.

D'habitude, Hilary est assez disciplinée pour s'assurer qu'elle en a fini pour de bon avec un mec avant de passer au suivant. Mais peut-être devient-elle moins scrupuleuse maintenant que nous avons passé la trentaine. J'ai cru qu'elle se consacrait à Iggie pour le seul bénéfice de son article, mais peut-être a-t-il fini par la séduire ? Des choses plus étranges arrivent. Hilary n'a jamais attaché beaucoup d'importance à l'argent, mais un milliard de dollars peut aider à imaginer l'inimaginable.

— Je sais... Difficile de les rater sur la piste de danse hier soir. Mais j'ai aussi essayé son portable et mon appel a atterri directement dans sa messagerie. Alors que tu sais que, où qu'elle se trouve, rien ne l'empêche de prendre un appel. Et il y a autre chose. Elle a essayé de te joindre ?

— Je n'ai remarqué aucun appel ou message provenant d'elle. Pourquoi ?

— C'est un SMS étrange qui a éveillé mon inquiétude. Il a été envoyé un peu après minuit, depuis un numéro dont je n'ai reconnu que l'indicatif, celui de la région de San Francisco. J'ai tenté de rappeler ce numéro, mais il se contente de sonner, encore et encore, avant de me connecter à une messagerie automatique.

— Et alors ?

Je ne comprends toujours pas le pourquoi de tant d'histoires.

— ... Il doit s'agir d'une erreur.

— Je ne crois pas, Rachel. Le SMS dit « SOS ».

— Oh.

Mon sourire s'évanouit aussitôt.

Certains couples ont des codes pour communiquer discrètement en public. Par exemple, tripoter sa boucle d'oreille peut signifier « Je suis prête à partir » et rajuster son col de chemise pour conseiller de ne pas s'approcher des bouchées au saumon. A la fac, mes amies et moi avons mis au point une série de codes du même genre. SOS est celui que nous utilisons le plus fréquemment. Les lettres sont faciles à former en langage des signes – on ferme le poing pour le premier S, on le rouvre pour le O, puis on le referme pour le second S. Cela peut se faire en toute discrétion, le bras le long du corps ou même, avec un peu d'entraînement, un verre à la main.

Je trouvais ce signal particulièrement utile en société, quand je me retrouvais acculée par un ex-petit ami ou tout autre indésirable, ex ou pas. Je formais le signal et, comme par enchantement, l'une de mes amies surgissait à mon côté, prétendant avoir un besoin urgent de me parler en privé. Ce n'était peut-être pas un comportement très adulte, mais c'était efficace. Evidemment, Hilary était plutôt celle qui opérait le sauvetage que celle qui appelait au secours. Comme elle respecte peu les conventions sociales, elle n'éprouve aucune difficulté à se tirer toute seule de situations inconfortables. Qu'elle ait utilisé ce signal est surprenant. Et additionné à une absence inexplicquée, cela devient carrément inquiétant.

— Tu as appelé Jane et Emma ? Est-il possible que l'une d'elles l'ait envoyé ?

— Il aurait été envoyé à 3 heures du matin, heure de la côte Est. Mais j'ai tout de même vérifié. Elles ne savent rien. Donc ce ne peut être qu'Hilary. Tu n'as rien reçu du même genre ?

— Laisse-moi consulter mes messages d'un peu plus près...

Je mets son appel en attente et fais de nouveau défiler mes messages.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Peter.

Sa propre conversation avec Abigaïl est terminée et il a noté mon changement de ton.

— Je ne sais pas encore, dis-je, en scrutant l'écran de mon BlackBerry.

J'ai manqué plusieurs appels de Luisa, à partir de 9 h 30. Avant, à 0 h 19, j'ai reçu un SMS en provenance d'un numéro qui ne m'est pas familier, avec un indicatif de San Francisco. Je l'ouvre pour le lire.

Ildit : « SO ».

C'est tout. Juste le S et le O. Comme si la personne qui l'envoyait avait été interrompue avant d'avoir une chance d'achever ce qu'elle avait à dire.

Or quand Hilary avait quelque chose à dire, elle allait jusqu'au bout, sans s'interrompre. A moins qu'elle n'en soit empêchée.

Je reprends l'appel de Luisa.

— Nous arrivons immédiatement.

D'un côté, comme j'ai entendu qu'il était question d'une randonnée à vélo, je suis ravie d'avoir une raison valable de couper à une nouvelle distraction impliquant un exercice physique. De l'autre, les gens normaux n'ont pas d'amies soudain portées disparues, peut-être en compagnie de magnats de l'informatique vêtus de velours violet. En revanche, c'est exactement le genre d'amie dont une personne originale s'entoure.

— Aucun problème, m'assure Peter. Nous pourrions toujours faire du vélo plus tard. Nous allons expliquer à mes parents que nous devons d'abord retrouver Hilary.

— Peut-être devrions-nous éviter de parler d'Hilary.

— Pourquoi ça ?

— Je ne voudrais pas qu'ils s'inquiètent inutilement.

Il semble me croire. J'hésite à lui avouer mes craintes de détonner parmi les membres de sa famille. Parce que les gens normaux ne craignent pas de ne pas être normaux.

Comme j'insiste pour tenir ma promesse de faire la vaisselle, nous remplissons le lave-vaisselle à la hâte avant de rejoindre Susan, qui fait des mots croisés sur la terrasse, et Charles, qui lit, tous deux baignés dans le pâle soleil d'été de San Francisco. Médor, couché aux pieds de Susan, agite la queue. Peter invente une excuse pour la randonnée à vélo. Il prétend que nous souffrons de courbatures dues au jogging – ce qui dans mon cas est l'exacte vérité – et préférons sortir avec des amis.

— Nous pouvons emprunter la voiture ? demande-t-il.

J'ai l'impression d'être une ado en train de comploter une activité interdite, mais ses parents donnent leur accord sans problème, sans nous rappeler de veiller à notre consommation d'alcool ni nous rappeler l'heure du couvre-feu. Une brève discussion s'ensuit pour savoir quelle voiture hybride nous pouvons emprunter, mais la question est vite résolue.

Susan se tourne vers moi.

— Rachel, je crois que la boutique Tiffany's d'Union Square est ouverte cet après-midi. Ce pourrait être amusant d'y passer tout à l'heure pour commencer à choisir votre liste de mariage. Qu'en pensez-vous ?

J'en pense que les gens normaux en général et la famille de Peter en particulier ont une notion étrange de ce qui est amusant. Je sais que les futures mariées sont censées glousser d'excitation en rêvant de services en porcelaine et d'argenterie, mais moi ça ne me fait aucun effet. Et je ne suis pas portée sur les gloussements. Mais je ne crois pas cette réponse appropriée.

— Ce sera très amusant d'aller chez Tiffany's.

Peter me lance de nouveau un regard perplexe, mais je l'ignore.

— A 15 heures alors ? Cela vous laisse assez de temps avec vos amis ? demande Susan.

J'espère bien que oui. Si quelqu'un est capable de se fourrer dans un pétrin d'enfer, c'est bien Hilary – elle est extrêmement douée pour cette spécialité. Si nous ne sommes pas capable de la trouver en quelques heures, je ne veux même pas imaginer quel genre de problème elle a pu rencontrer.

— Cela nous laisse largement le temps, dis-je à Susan, avec plus d'assurance que je n'en éprouve. A tout à l'heure.

— Tu es sûre de toi ? demande Peter en me suivant dehors.

— A propos de quoi ? Aller chez Tiffany's ou retrouver Hilary avant 15 heures ?

— Les deux.

— Sûre et certaine.

Si seulement c'était la vérité !

Pendant que la Prius, conduite par Peter, monte et descend les collines de San Francisco, je teste le numéro d'où a été envoyé le SMS. Cela sonne plusieurs fois avant de basculer vers une messagerie. Une voix électronique finit par se faire entendre, m'invitant à laisser un message. J'explique que je cherche Hilary et laisse mon propre numéro. Pour faire bonne mesure, je réponds au SMS en donnant la même information.

Le trafic est fluide et nous parvenons à nous garer dans Market Street, juste en face de l'hôtel Four Seasons. Un ascenseur nous mène dans le hall principal, puis un autre jusqu'à la suite de Luisa. Luisa aime voyager dans le luxe et a les moyens de le faire, ce qui lui va à la perfection. Ben et Hilary ont retenu une chambre plus modeste dans le même hôtel, ce qui n'est pas dans le budget d'un fonctionnaire et d'une journaliste, mais les frais de déplacements d'Hilary sont entièrement pris en charge par le magazine qui a commandé l'article.

Luisa nous accueille à la porte, et je me rappelle un peu tard qu'elle n'est plus censée se trouver à San Francisco. La veille, elle a mentionné que son avion décollait à une heure « indue ». Elle devrait donc être partie depuis longtemps.

— Tu ne devais pas prendre l'avion de bonne heure ce matin ?

Les mots ont à peine franchi mes lèvres que j'assiste à un événement extraordinaire : Luisa rougit.

La première fois que je l'ai rencontrée, nous avions dix-sept ans. Depuis, je l'ai parfois vue sourire, souvent rester impassible, fréquemment hausser un sourcil et, une fois, je l'ai vue pleurer. Mais je ne l'ai jamais vue rougir.

— Tu rougis ?

La rougeur qui colore son teint olive s'accentue.

— Ne sois pas ridicule, rétorque-t-elle.

— Je ne suis pas ridicule. Tu es rouge vif. Et tu n'as pas répondu à ma question. Qu'est-ce que tu fais là ?

Hilary absente, il semble que j'aie pris le rôle de l'enquiquineuse qui ne tourne pas autour du pot. A moins que ma brusquerie ne soit due aux symptômes de plus en plus évidents du manque de caféine.

— J'ai oublié de me réveiller et j'ai manqué l'avion, répond-elle.

Non seulement Luisa ne rougit jamais, mais elle n'oublie jamais de se réveiller. Mieux, comme elle déteste arriver à l'aéroport dans la précipitation, et insiste toujours pour s'y rendre au moins deux heures avant l'heure du décollage. Mais elle ignore mon expression incrédule et nous conduit

dans le salon où Ben attend déjà.

Luisa a peut-être trop dormi, mais Ben semble ne pas avoir dormi du tout. Et si on se fie à la descente qu'il a infligée à la bouteille de scotch durant la fête, il a probablement, en plus, la gueule de bois. Il accepte avec gratitude une bière de gingembre prise dans le minibar et Peter prend volontiers le jus de fruit offert par Luisa. Sans rien me demander, elle me donne un Coca Light. Avec une volonté étonnante, je le lui rends.

— Non merci, dis-je, malgré les picotements qui démangent ma main là où la bouteille glacée l'a effleurée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle.

— Rien. Je n'en ai pas envie.

— Tu as toujours envie de Coca Light.

— Et toi tu te réveilles toujours à l'heure.

Le manque commence vraiment à faire effet. Non seulement il me rend brusque, mais aussi d'une humeur de chien.

— J'ai défié Rachel de tenir quarante-huit heures sans caféine, explique Peter.

— Et depuis combien d'heures tient-elle ? demande-t-elle.

— La troisième heure est entamée, dit Peter. Plus que quarante-cinq heures à tenir.

— Ces quarante-cinq heures vont être très longues, dit-elle.

— Je commence juste à goûter la situation, dit-il.

Et ils pouffent de bon cœur ensemble.

— On pourrait cesser de parler de moi comme si je n'étais pas là et s'intéresser au sujet qui nous amènent ici ? A savoir : pourquoi Hilary n'y est-elle pas ?

Je ne comprends pas pourquoi ils trouvent mon calvaire si drôle.

— Quarante-cinq heures très, très, longues, répète Luisa à Peter.

Elle s'assied sur le canapé à côté de Ben tandis que Peter et moi prenons place en face. Puis nous nous tournons tous vers Ben. Après tout, non seulement il est le petit ami d'Hilary – même s'il s'agit d'une liaison récente et vouée à l'échec –, mais il est aussi un agent du FBI. Vu les circonstances, nous avons de la chance de compter parmi nous un professionnel chevronné – il doit savoir exactement comment procéder. Il nous suffit de nous caler dans nos fauteuils et de suivre les instructions de l'expert.

Mais Ben, le regard perdu dans le vide, décortique machinalement l'étiquette de sa bière de gingembre, apparemment inconscient de nos regards tendus vers lui, encore moins de ce que nous attendons de sa part. Si nous espérions un avis d'expert, je crains que nous n'en soyons pour nos frais.

— Bon, dis-je, puisque Ben reste silencieux, quand avez-vous vu Hilary pour la dernière fois ?

Je ne suis pas agent du FBI, mais j'ai regardé beaucoup de séries policières à la télé, et cela me semble une façon sensée de commencer.

— Toi et moi l'avons vue au buffet en compagnie d'Iggie aux environs de 22 heures, dit Peter. Puis ils se sont installés à une table avec Caro et Alex. Je ne me souviens pas l'avoir revue ensuite.

— Je l'ai vue pour la dernière fois un peu après 23 heures, dit Luisa. Elle était dehors en train de danser avec Iggie.

— Donc à 23 heures, elle était sur la piste avec Iggie. Et toi Ben ? Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

— Hein ?

Je répète ma question et il s'arrache à la contemplation de son étiquette de soda.

— Oh. A peu près au même moment, je crois, quand elle dansait avec Iggie. Je suis revenu à l'intérieur, puis aux alentours de minuit, au moment où la foule a commencé à se dissiper, je l'ai cherchée, mais je ne l'ai trouvée nulle part et son portable ne répondait pas. J'ai laissé tomber et j'ai supposé qu'elle était partie sans moi.

Faire un commentaire aurait manqué de tact.

— Donc, elle a probablement quitté la fête entre 23 heures, quand nous l'avons vue pour la dernière fois, et minuit, quand tu ne l'as trouvée nulle part.

Ben hoche la tête.

— Quand as-tu commencé à soupçonner que quelque chose n'était pas normal ? demande doucement Peter.

Ben doit se sentir gêné. Personne n'aime être abandonné par sa compagne ou son compagnon au milieu d'une fête.

— Ce matin quand Luisa a appelé, répond-il en arrachant une large bande de l'étiquette.

— Tu veux dire que tu ne l'as pas trouvée avant de quitter la fête, qu'elle n'a pas réapparu de la nuit, et que tu ne t'es pas inquiété avant ?

J'essaie de parler gentiment, moi aussi, mais les symptômes du manque combinés avec mes aptitudes limitées pour les rapports humains produisent un résultat détonnant.

Ben gigote sur sa chaise, mal à l'aise.

— Nous avons rompu. A la fête. Aux environs de 22 h 30.

Tout le monde tente de feindre la surprise, mais seul Peter y parvient. Luisa et moi connaissons trop bien l'historique des relations d'Hilary avec le sexe opposé. Nous savions qu'elle ne tarderait pas à remédier à l'agacement dont elle nous avait fait part au début de la soirée. Rupture rapide, certes, même pour Hilary, mais pas surprenante, et qui explique la passivité de Ben ce matin.

— Voilà pourquoi tu ne t'es pas inquiété quand tu ne l'as pas trouvée à la fête ! s'exclame Peter.

— Ni quand je ne l'ai pas trouvée ici. Après la fête, j'ai fini dans un bar.

Ben a un sourire penaud.

— ... pour noyer mon chagrin, je suppose. Pour être franc, j'étais plutôt bourré quand je suis rentré à l'hôtel. J'ai dû tomber ivre mort plutôt qu'endormi. Quand je me suis réveillé et que j'ai compris qu'elle n'était pas rentrée et ne m'avait laissé aucun message, j'étais sacrément en colère.

— Mais c'est là que j'ai appelé, intervient Luisa.

— J'allais partir pour l'aéroport, mais tu semblais tellement inquiète que j'ai décidé de prendre un autre vol pour essayer de vous aider. Je sais qu'Hilary avait réservé la chambre quelques jours supplémentaires.

Sympa de la part de Ben, me dis-je. A sa place, j'aurais sauté dans le premier avion pour la côte Est.

— Sais-tu si elle est repassée par votre chambre ? dis-je. Avant que tu ne rentres ou pendant que tu dormais ? Ses affaires sont toujours là ?

— J'ai jeté un œil après le coup de fil de Luisa. Ses vêtements et ses affaires de toilette n'ont pas bougé depuis la veille de la fête. Mais j'ai remarqué que son ordinateur portable avait disparu. Son carnet aussi.

— Son ordinateur et son carnet ont disparu tous les deux ? s'écrie Luisa.

— Hin-hin.

Luisa et moi échangeons un regard. Nous pensons la même chose. Ces détails n'expliquent pas tout, mais je regrette que Ben ne l'ait pas mentionné plus tôt. Cela nous aurait évité pas mal d'inquiétude.

— Iggy doit avoir promis une interview à Hilary, dis-je.

Je rapporte à Ben et Peter les commentaires d'Hilary la nuit précédente.

— Elle espérait une interview en exclusivité pour son article. Elle a dû le convaincre pendant la fête, puis ils sont partis ensemble et sont passés ici pour prendre son matériel.

Cette explication me rassure pour plus d'une raison : si Hilary se trouve avec Iggy, il est peu probable qu'elle courre un réel danger. Et si elle a emporté son ordinateur portable et son carnet, c'est bien que son intérêt envers lui demeure professionnel plutôt que personnel. L'éventualité d'un couple Hilary-Iggy est dure à avaler, malgré le milliard de dollars.

— Elle a certainement accompagné Iggy de son plein gré, mais peut-être qu'ensuite il l'a empêchée de partir, déclare Luisa. C'est alors qu'elle nous aura envoyé un SMS. Elle est coincée chez lui ou là où il l'a emmenée. Elle ne se laisserait pas facilement maîtriser physiquement, mais il est peut-être parvenu à l'enfermer quelque part.

— Pourquoi Iggy l'empêcherait-il de rentrer ? demande Peter. Vous le croyez capable d'un truc pareil ?

Luisa hausse les épaules. Encore une chose que je l'ai vu faire plus souvent que rougir.

— Quand Iggy se concentre sur un objectif, il a tendance à ignorer de légers détails, comme s'assurer que ses actes relèvent d'un comportement acceptable. Souviens-toi, il en pince pour Hilary depuis plus de dix ans. Peut-être est-ce sa façon de tenter sa chance ?

— A moins qu'il ne s'agisse de l'article, dis-je. Peut-être n'a-t-il pas apprécié l'angle sous lequel elle traite d'Igobe, et il a décidé de la retenir jusqu'à ce qu'il la persuade de le modifier. Cela semble une solution extrême, mais Iggy a toujours eu une relation compliquée avec la réalité.

— Au moins, si elle est avec Iggy, nous n'avons pas à nous inquiéter outre mesure, dit Luisa. Je sais qu'Hilary n'aurait pas envoyé de SOS à moins d'avoir besoin de notre aide, mais je m'imagine mal Iggy s'adonnant à des actes dangereux ou criminels. Vous le pouvez, vous ?

Non. Mais si éprouver une confiance raisonnable en Iggy tempère notre angoisse initiale, ni Luisa ni moi ne pourrions totalement nous détendre tant que nous n'aurons pas localisé Hilary et acquis la certitude qu'elle va bien.

— Pourquoi ne pas tout simplement appeler Iggy ? s'enquiert Peter. Ou passer chez lui ?

— J'aimerais que ce soit aussi simple, dis-je. Mais Iggy est obsédé par la protection de sa vie privée. Quand je lui ai demandé son adresse afin de lui faire parvenir l'invitation pour les fiançailles, il m'a fait tout un discours pour m'expliquer qu'il ne divulguait pas ses coordonnées personnelles. Il ne m'a même pas laissé un numéro de téléphone ou une adresse e-mail. Selon lui, un homme possédant autant d'argent que lui – même si la majeure partie n'existe pour l'instant que sur le papier – doit se protéger des kidnappeurs, sans parler de ceux qui espèrent lui arracher un don. La seule façon de le contacter que je connaisse, c'est d'appeler son bureau, mais il est fermé le week-end.

— Et la police ? reprend Peter. Elle ne peut pas nous aider ?

Nous nous tournons de nouveau vers Ben qui cette fois le remarque. Il secoue la tête.

— Nous pouvons déclarer la disparition d'Hilary, dit-il, mais je crains que, sans preuve qu'elle n'a pas disparu de son plein gré, cela ne serve pas à grand-chose. Il s'agit d'une adulte et les codes secrets entre vieilles copines ont peu de chances d'être considérés comme des raisons d'inquiétude valables par n'importe qui d'autre que nous.

— Et Hilary a effectivement tendance à disparaître à l'occasion, toute seule, sans avertir personne. Il sera difficile de convaincre quiconque que, cette fois, c'est différent, renchérit Luisa.

— Alors il ne nous reste qu'à les retrouver nous-mêmes, dis-je. Essayons de retracer leurs faits

et gestes à la sortie de la fête.

— Je peux contacter le service de parking des voitures que mes parents ont engagé hier soir, intervient Peter. Si Iggie et Hilary sont partis ensemble, l'un des voituriers chargés de garer les véhicules les aura remarqués – la robe d'Hilary ne passait pas inaperçue.

— Ou plutôt sa quasi-absence de robe, dit Luisa.

Elle désigne son propre ordinateur portable posé sur un guéridon.

— Pendant ce temps, je vais me connecter à l'annuaire électronique des anciens élèves de la fac. Iggie n'était pas la personne la plus populaire du campus, mais il doit bien lui rester au moins un ami de l'époque qui saura comment le joindre.

Luisa est coprésidente des bonnes œuvres de l'association des anciens élèves et se révèle très douée pour arracher des dons à nos ex-camarades de promo. J'attribue son succès, en particulier auprès des éléments masculins, à l'impact durable de son portrait dans l'album de première année combiné avec sa voix au téléphone, à la fois rauque et un brin exotique.

— Pendant ce temps, dis-je, je vais fouiller dans les affaires d'Hil.

Je me tourne vers Ben.

— Nous savons qu'elle effectuait des recherches sur Iggie et Igobe. Elle a peut-être laissé des indices qui nous en apprendront davantage.

Le fait d'assister à notre entrée en action semble enfin réveiller Ben.

— Je vais passer quelques coups de fil à des collègues. Quelqu'un peut peut-être fouiller dans une base de données et découvrir où vit Iggie – cette information doit bien être enregistrée quelque part. Nous pourrions aussi vérifier les caméras de sécurité de l'hôtel. Elles ont dû filmer Hilary à son entrée et sa sortie hier soir, ce qui nous confirmerait qui l'accompagnait.

— Donc nous avons un plan, dis-je avec satisfaction.

J'aime les plans. Et j'espère que cela va me distraire de mes accès de manque, qui deviennent de plus en plus intenses.

— A quelle heure nous retrouvons-nous ?

— Il est presque 13 heures, dit Luisa. A 15 heures ? Mais je t'appelle avant si je trouve quelqu'un qui sait comment joindre Iggie.

— 15 heures, ça me va.

Puis je me rappelle mon autre rendez-vous.

— En fait, que dirais-tu plutôt de 16 h 30 ? Dans Union Square ?

— Nous pouvons appeler ma mère et repousser le rendez-vous, propose Peter.

Je réfléchis, tentée d'accepter sa proposition. Mais je décide que non. L'idée de cette sortie semble avoir assez excité Susan et je refuse de la décevoir. D'ailleurs je doute que quatre-vingt-dix minutes de plus ou de moins fassent une grosse différence pour Hilary. Elle ne court pas un vrai danger, mais est plutôt victime d'un contretemps – du moins c'est ce que nous pensons alors.

— Quel rendez-vous ? demande Luisa.

— Nous devons retrouver ma mère chez Tiffany's afin de choisir les articles de la liste de mariage, explique Peter.

Luisa se tourne vers moi, amusée. Encore une expression que j'ai vu apparaître plus souvent sur son visage qu'un rouge flamboyant, et souvent quand je me trouvais au centre de la conversation.

— Tu vas déposer une liste de mariage ? Toi ? La femme qu'un agent immobilier a dû décourager d'acheter un appartement dépourvu de cuisine ? La femme qui utilise son four comme placard à chaussures ? La femme qui peut se contenter de dire « comme d'habitude » chez n'importe quel traiteur de Manhattan ? La femme qui...

Je l'interromps, un peu vexée.

— Oui. Moi.

— Bien, dit-elle. Alors nous ne voudrions pas te freiner dans ton élan.

6

Quand nous quittons la suite pour emprunter l'ascenseur et gagner la chambre de Ben et Hilary, Luisa est déjà connectée à l'annuaire des anciens élèves. Tandis que l'ascenseur descend, Ben inspecte les panneaux du plafond, ainsi que le miroir de la paroi du fond.

— Une caméra est certainement dissimulée quelque part. Peut-être derrière le miroir. La cassette d'hier soir a sûrement filmé toutes les personnes qui sont descendues à notre étage.

Je n'aurais jamais pensé à ça toute seule. Je sais que nombre d'endroits publics recèlent des caméras de sécurité, mais c'est effrayant de constater à quel point elles ont envahi notre quotidien. Je reconnais qu'elles ont leur utilité pour combattre la criminalité et lutter contre le terrorisme, et je suis tout à fait d'accord pour combattre ce genre d'activités néfastes. Mais je ne peux m'empêcher de me demander combien de fois je me suis comportée de façon embarrassante devant l'objectif d'une caméra, sans savoir que quelqu'un m'observait peut-être. Je comprends pourquoi la boîte d'Iggie remporte un tel succès : même quand on ne fait rien de mal, il est rassurant de se dire que personne ne nous surveille.

Ben avait laissé le panneau « Ne pas déranger » suspendu à la poignée. Il insère sa clé magnétique dans la fente, puis marque une pause avant de pousser la porte.

— Je dois vous prévenir. C'est plutôt chaotique à l'intérieur.

— Je sais à quoi m'attendre. Et je sais que tu n'y es pour rien.

Hilary ne fait rien à moitié et mettre le foutoir est l'une de ses spécialités. A la fac, c'était une technique efficace pour se voir attribuer la première chambre individuelle disponible dans nos quartiers, et apparemment, elle n'a trouvé aucune raison de changer ses habitudes depuis. Sa valise donne l'impression d'avoir explosé dans une chambre ordinairement bien tenue. Le sac à roulettes, bien net, posé dans un coin, appartient à Ben, mais le reste de la surface est jonchée des possessions d'Hilary.

Peter pénètre dans la chambre avec une expression d'horreur mêlée de stupéfaction.

— Personne n'a saccagé cette pièce, vous êtes sûrs ?

— Non. Etat standard, dis-je. Je dirais même encore sous contrôle. On voit qu'elle n'est pas restée assez longtemps pour s'installer.

— Je ne saurais pas par où commencer, dit-il. Je vais peut-être vous laisser faire.

— Trouillard.

— Exact, avoue-t-il sans se faire prier en se frayant un chemin sur le sol encombré.

Il s'appuie à la fenêtre, sort son téléphone portable et compose un numéro.

— Tu parviens à obtenir une réception ici ? demande Ben. Je n'y arrive pas.

— On dirait que ça marche.

— Ça doit venir de mon fournisseur de réseau, dit Ben.

Il s'assied sur le lit et décroche le téléphone sur la table de nuit.

Peter a sa mère en ligne et l'interroge sur le service de voituriers qui travaillait à la fête, tandis que Ben demande à parler au service de sécurité de l'hôtel.

Je me lance dans le tri des affaires d'Hilary. La méthode la plus efficace semble consister à ramasser les vêtements un à un pour les reposer plus loin, mais en ordre, et dresser la liste de ce qui manque. J'examine chaque article avant de le draper sur le dossier d'une chaise, mais je suis confrontée au lot habituel de jeans et de tops et à quelques tenues plus habillées. Quant aux poches, elles ne livrent rien d'autre qu'un amalgame d'emballages de chewing-gum, de monnaie et de tickets de caisse. Sur le bureau, deux livres – l'un sur le boom puis la faillite des *dot-com*, les entreprises liées à Internet, à la fin des années 1990, probablement de la documentation pour son article, et une histoire du jazz, qui correspond sans doute à l'idée qu'Hilary se fait de lire pour son plaisir. Mais comme nous a prévenus Ben, ni ordinateur portable ni carnet.

Bien entendu, les tiroirs de la commode sont totalement vides, puisqu'il ne viendrait jamais à l'esprit d'Hilary de les utiliser comme rangements alors que le sol est si pratique. J'ouvre le placard, mais n'y trouve qu'une étagère pliable posée contre l'une des cloisons, des portemanteaux suspendus, les peignoirs nid-d'abeilles fournis par l'hôtel et quelques oreillers supplémentaires sur une étagère du haut. Le reste de son contenu se limite à un fer et une planche à repasser, mais je suis certaine qu'Hilary n'aurait même jamais même eu l'idée de toucher l'un de ces articles – ses aptitudes ménagères sont à peu près aussi limitées que les miennes et son goût en matière de vêtements la portent sur le style moulant mais infroissable.

Je passe à la salle de bains. Hilary a les cheveux courts et son maquillage quotidien se réduit à une application généreuse de rouge à lèvres rouge brillant, mais elle expérimente continuellement diverses crèmes et lotions. J'aligne tubes et flacons sur la tablette, mais je ne vois rien qui sorte de l'ordinaire. Pourtant, j'ai testé l'échantillon d'un contour de l'œil au prix délirant dont j'ai vu la pub dans un magazine. La pub garantit la réduction immédiate et spectaculaire des cernes. Comme l'indique la notice, j'en tapote une noisette sous chacun de mes yeux avant de fixer mon reflet dans le miroir grossissant et attendre que la réduction commence. Trente secondes plus tard, rien ne s'est produit et la vue de mes pores grossis plusieurs fois me perturbe trop pour que j'attende davantage. Puis j'essaie le rouge à lèvres d'Hilary, au cas où sa couleur vive détournerait l'attention des cercles sombres sous mes yeux, mais l'effet n'est pas probant non plus. De plus, le rouge jure atrocement avec mes propres cheveux roux.

Je soupire et m'essuie les lèvres avec un mouchoir en papier, prête à regagner la chambre. Si des indices de quelque utilité concernant les faits et gestes d'Hilary existent quelque part, ce quelque part n'est pas sa chambre d'hôtel.

C'est alors que j'aperçois, à demi ensevelie sous une serviette, la pochette à bijoux d'Hilary. Une pochette à fond plat fermée par un cordon de soie imprimé. L'intérieur révèle un méli-mélo de boucles d'oreilles, de colliers et de bracelets.

— Ah ah.

Je parle toute seule puisque, dans la pièce voisine, Peter et Ben parlent, eux, dans leurs téléphones respectifs.

Je possède une pochette à bijoux presque identique, seul l'imprimé de la soie diffère – Hilary a acheté plusieurs de ces pochettes en Thaïlande des années auparavant pour les offrir à ses amies. La soie est belle et les pochettes pratiques, mais c'est surtout un détail précis qui l'avait emballée : le

double-fond qui recelait un petit compartiment secret. En dehors d'un meurtre de temps en temps, mon existence est par trop insipide pour avoir l'usage de compartiments secrets, mais peut-être Hilary a-t-elle utilisé le sien.

Je renverse les bijoux sur la tablette de marbre et tente de glisser un ongle dans la couture intérieure, là où le carton recouvert de soie rejoint le bord du sac. Malheureusement, c'est une tâche qui exige plutôt un ongle long et solide, pas dans le genre des miens. Je fouille parmi les objets qui encombrant la coiffeuse mais ne trouve rien d'intéressant, sauf le petit nécessaire à couture fourni par l'hôtel. Je n'utiliserais jamais le moindre élément de son contenu pour coudre quoi que ce soit – mieux vaut laisser ce genre d'exercices à des gens plus adroits que moi – mais il contient une aiguille très utile pour retourner le double-fond. Celui-ci se soulève facilement révélant le compartiment, ainsi que les plis d'un morceau de papier ivoire niché dedans.

— Ah ah, dis-je de nouveau, ravie de mon succès.

— Qu'as-tu trouvé ? demande quelqu'un derrière moi.

Je manque hurler, mais parviens à transformer mon cri en un glapissement muet. Absorbée par ma tâche et tout occupée à me congratuler de mon intelligence, je n'ai pas entendu Ben entrer, ni même aperçu son reflet à côté du mien dans le miroir.

— Je ne t'ai pas vu entrer, dis-je, avec un rire embarrassé. Tu m'as fait peur.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave.

Mais mon cœur bat encore la chamade.

Je montre à Ben la pochette à bijoux et son double-fond, puis je sors le morceau de papier et le déplie.

Il s'agit d'un récépissé au nom d'Hilary, daté d'il y a deux jours, sur papier à en-tête du Four Seasons, pour un article déposé dans le coffre de l'hôtel.

L'étape suivante tombe sous le sens. Récupérer ce qu'Hilary a jugé bon de mettre ainsi en sécurité. Mais il n'est pas certain que l'hôtel accepte de restituer l'objet déposé dans le coffre à quelqu'un d'autre qu'Hilary. Je peux essayer de me faire passer pour elle, mais si on me demande une pièce d'identité, c'est fichu. Même si nous étions en possession de son permis de conduire et qu'on mette à ma disposition immédiate une perruque courte et blonde et des lentilles de contact vertes. Hilary me dépasse de plus de quinze centimètres et je ne connais aucun moyen efficace de remédier à ça.

Nous nous demandons s'il vaut mieux d'abord appeler la réception et nous informer des détails de la procédure, mais nous écartons rapidement l'idée. Cela rendrait les employés encore plus suspicieux quand quelqu'un se présenterait quelques minutes plus tard reprendre un objet déposé dans le coffre. Pour des raisons similaires, nous renonçons à nous renseigner pour savoir si ce sont les mêmes membres du personnel qui étaient de service vendredi. Nous décidons d'y aller au culot et de descendre directement à la réception. Si une pièce d'identité est exigée, nous tenterons de nous en tirer avec celle de Ben, puisqu'il occupe la même chambre qu'Hilary.

Peter reste en retrait tandis que je m'avance vers la réceptionniste. Ses cheveux sont tirés en un élégant chignon et le badge au revers de sa veste nous apprend qu'elle se prénomme Natasha. Résistant à la tentation de faire des plaisanteries déplacées au sujet des héros des *Aventures de Rocky et Bullwinkle* et leur copine, Natasha Fatale, je pose ma main tenant la clé de la chambre et le récépissé sur le comptoir, d'un air que j'espère être un air de propriétaire.

— Bonjour, dis-je. Nous voudrions retirer un objet déposé au coffre.

— Pas de problème, répond posément Natasha. Vous avez le récépissé ?

— Bien sûr, dis-je, tout aussi posément.

Je lui tends la feuille de papier et me prépare à mentir pour expliquer pourquoi je n'ai pas de pièce d'identité. Mais, bonne surprise, Natasha ne m'en demande pas. Elle nous fait passer une porte dérobée et utilise un passe pour nous introduire dans une autre pièce.

C'est là que nous découvrons la mauvaise nouvelle. A la place de la gigantesque chambre forte que montre les films traitant de braquages de banque, plusieurs rangées de petits coffres s'échelonnent le long du mur. Chacun de ces coffres présente un clavier sur lequel le client tape son mot de passe. Et Hilary n'a pas cru bon de noter le sien et le conserver avec le récépissé dans le compartiment secret de sa pochette à bijoux. Je trouve incroyable qu'elle n'ait pas paré à l'éventualité que ses amies doivent l'arracher aux griffes d'un milliardaire souffrant de troubles comportementaux et affectifs.

— Voilà, dit Natasha, après avoir vérifié le numéro du reçu.

Elle nous désigne l'un des coffres, environ au milieu de la deuxième rangée en partant du haut.

— Pouvons-nous rester seuls un moment ? dis-je.

Dans les films, on laisse toujours les personnes seules quand elles retirent de leur coffre des bibelots nazis, les preuves d'un crime ou les billets non numérotés d'une banque suisse.

Natasha ne semble pas s'attendre à ça – la plupart des clients doivent se contenter de taper leur mot de passe, récupérer leur bien et décamper – mais elle s'exécute. La porte se referme derrière elle avec un léger cliquetis.

Nous examinons la pièce. Affichée à l'écart sur un mur, une note de la direction rappelle le règlement au sujet des dépôts. Sont également affichés des conseils concernant les mots de passe, précisant aux utilisateurs qu'ils doivent choisir un code constitué de quatre à six chiffres.

— As-tu une idée de ce qu'elle a pu choisir comme mot de passe ? je demande à Ben.

— Non. Je ne savais même pas qu'elle avait déposé quelque chose au coffre. Pourquoi connaîtrais-je son mot de passe ?

Je manque lui répondre : « Parce que tu sors avec elle », mais je parviens à retenir mes paroles avant qu'elles ne passent mes lèvres.

Je me retourne vers le clavier correspondant au coffre désigné par Natasha et me torture l'esprit afin de rassembler des souvenirs d'Hilary au distributeur, d'Hilary devant son ordinateur, d'Hilary faisant n'importe quoi impliquant un code secret, mais rien ne me vient à l'esprit. Je réfléchis à ce qui d'ordinaire inspire le choix d'un mot de passe, mais depuis que nous avons quitté la fac, Hilary n'a jamais vécu plus de quelques mois au même endroit. Elle ne possède aucun animal de compagnie et ne s'est jamais beaucoup soucié des anniversaires – d'ailleurs, cela fait maintenant plusieurs années qu'elle a vingt-neuf ans. Elle se passionne à égalité pour le travail et les hommes, et les deux tendent à occuper la majorité de son temps.

Ces réflexions ne m'inspirent aucune brillante intuition, mais évoquer les passions d'Hilary et son intérêt pour les hommes, en particulier, me rappelle notre conversation d'hier soir à propos de *Party of five*. Ce qui me donne une idée.

— Bon, dis-je en inspirant profondément. Allons-y.

Je tape cinq chiffres et appuie sur la touche dièse. Il y a un silence, et je me prépare à entendre une alarme se déclencher et voir Natasha arriver en courant, armée d'un pistolet à électrochocs ou un truc de ce genre. Mais une petite lumière verte se met à clignoter et l'écran au-dessus du clavier affiche « ouvert ».

Je soupire, à la fois de surprise et de soulagement. Je ne m'attendais pas à ce que ça marche.

— Quel était le mot de passe ? demande Ben.

— 9-0-2-1-0.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le code postal de Dylan.

Ben a l'air perdu, mais ce n'est pas le moment de lui expliquer qu'Hilary craque depuis toujours pour Luke Perry dans le rôle qui a lancé sa carrière – il n'apprécierait peut-être pas que le seul type qui ait jamais provoqué un intérêt soutenu chez Hilary soit un avatar sorti de l'imagination de Darren Star. Je tourne la poignée et ouvre la porte du coffre.

Il contient deux objets enfermés dans un sachet plastique transparent : un stylo et une photographie.

— Tout va bien ? demande Natasha, passant la tête par la porte.

— Très bien, dis-je.

Je glisse le sachet en plastique dans mon sac et nous la suivons dehors.

Pelotonnés sur un canapé de la réception, Peter, Ben et moi étudions la photographie. On y voit trois personnes entre vingt-cinq et trente ans environ, deux hommes et une femme, debout sur des marches menant au portique d'un bâtiment à colonnes en pierre. Nous reconnaissons sans difficulté l'homme qui se tient au centre – Iggie, à l'époque où il portait encore des lunettes à verres épais, coupait lui-même ses cheveux et s'habillait sans les conseils d'un styliste audacieux.

La correction de sa myopie grâce au laser et sa coupe de cheveux professionnelle constituent des améliorations incontestables, mais je suis moins emballée par la modification de sa garde-robe.

— Ce doit être Biggie sur la gauche.

Je fais part à Ben des commentaires de Caro et Alex sur l'ex-femme d'Iggie. La femme sur la photo correspond parfaitement à leur description : très forte, avec de grands yeux bruns et une masse de cheveux châtons dissimulant la moitié de son visage.

— Le bâtiment derrière eux me semble familier, renchérit Peter. Je le connais, mais je ne sais plus où il se trouve.

Mais aucun de nous ne reconnaît l'homme à la droite d'Iggie, un type costaud mais plutôt quelconque à la chevelure presque aussi abondante que celle de Biggie. Aucun nom ou date au dos de la photo ne nous aide à l'identifier.

— Que signifie tout ça ? demande Ben.

Pour un agent du FBI – enquêteur professionnel – je le trouve parfois un peu long à la détente. Mais je me sermonne intérieurement. Le sevrage de caféine me rend brusque, mal élevée et peu charitable. Ben souffre d'une gueule de bois, et en plus il vient de se faire plaquer. D'autres se seraient lavé les mains de cette histoire et seraient rentrés chez eux en courant.

— Pourquoi Hilary aurait-elle placé une photo d'Iggie et de son ex-femme dans un coffre ? je raisonne tout haut. Sans doute a-t-elle appris un truc juteux à leur propos. Qui implique peut-être l'autre homme de la photo. Et peut-être a-t-elle posé des questions à Iggie qui l'ont dérangé. Du moins c'est ma théorie.

Par précaution, je fais glisser la photo dans le sachet de plastique avant de la ranger dans mon sac.

— Attends, dit Peter. Et le stylo ?

— Quoi le stylo ? C'est juste un stylo.

Couleur métal et un peu plus épais que la normale, il ne porte aucune marque distinctive. Il ne s'agit pas d'un stylo bille jetable, mais c'est loin d'être un Mont Blanc, ou même un feutre de qualité. J'ôte le capuchon pour vérifier qu'il fonctionne à l'encre et non avec je ne sais quelle substance magique susceptible de livrer un indice, mais, à mon avis, c'est bien sa seule utilité.

— Alors pourquoi Hilary l'aurait-elle mis dans le coffre, Columbo ? demande Peter en le sortant du sachet.

— Tu viens de m'appeler Columbo ?

Peter ne répond pas. Il soupèse le stylo, en examine chaque extrémité puis me sourit.

— Je crois qu'il s'agit de bien davantage qu'un stylo, dit-il.

Il tire sur l'extrémité opposée à la mine qui lui reste dans la main et une pointe de métal apparaît.

— Voilà.

— Qu'est-ce que c'est ? Une arme ? Ça lance des flèches, du poison ou quoi ?

— Non. Mais parfois, le fonctionnement de ton cerveau m'effraie. Mieux qu'un stylo lanceur de poison, il s'agit d'une clé USB.

— En quoi est-ce mieux ? dis-je, déçue.

— Elle peut contenir n'importe quelle information, dit Peter.

Il désigne la pointe de métal.

— Tu vois, la fiche se branche dans une prise USB. Hilary pourrait avoir copié tout le disque dur de son ordinateur là-dessus. Documents, photos, vidéo – n'importe quoi. Et quoi qu'Hilary ait copié, elle le considère apparemment assez précieux pour le conserver sous clé.

— Oh !

J'examine les diverses possibilités avec un enthousiasme grandissant.

— Nous pourrions le brancher sur l'ordinateur de Luisa et examiner le contenu ?

— Cela devrait marcher.

— Parfait. Retournons dans sa suite.

— Euh, il est déjà 14 h 30, intervient Ben.

— Et alors ?

— Et alors ? répète Peter en écho.

Puis je me souviens.

— Et alors, nous sommes censés retrouver ta mère dans une demi-heure, dis-je en jetant un œil à ma montre.

Mon cœur se serre. Découvrir ce qui se trouve sur la clé USB paraît bien plus intéressant que choisir de la vaisselle.

— Tu es certaine de ne pas vouloir reporter ce rendez-vous ? demande de nouveau Peter. Ma mère comprendra.

— Inutile.

Je n'ai aucune envie de mettre Susan au courant de la disparition d'Hilary. De toute façon, reporter le rendez-vous ne paraît pas justifié. Nous n'avons aucune raison de penser qu'Hilary ne se trouve pas avec Iggie, ou qu'Iggie puisse constituer un danger quelconque. Ce rendez-vous ne représente qu'un léger contretemps. Maintenant que je suis une personne normale, je me dois d'effectuer un choix logique, à savoir retrouver comme promis ma future belle-mère chez Tiffany's.

Avec une maîtrise de moi-même admirable, je prends la clé USB des mains de Peter et la tends à Ben.

— Tu veux bien la donner à Luisa afin qu'elle la branche sur son ordinateur ?

— D'accord. Et je vais aussi essayer de visionner les cassettes des caméras de surveillance. J'ai prévenu les employés de la sécurité que j'allais passer à leur centre de contrôle.

— Merci...

Mais je regrette presque qu'il ait évoqué les cassettes, parce que cela ne fait qu'allonger la liste

des choses que je trouve bien plus intéressantes que ma propre liste de mariage.

— Nous te retrouvons à 16 h 30.

J'attrape Peter par le bras et l'entraîne vers l'ascenseur avant que ma volonté ne flanche.

Union Square est suffisamment près pour que nous fassions le chemin à pied. Nous laissons donc la Prius dans Market Street. Nous arrivons même chez Tiffany's en avance, ce qui ne fait qu'ajouter à ma frustration. Nous aurions certainement eu tout le temps d'étudier le contenu de la clé au lieu de laisser ce soin à Ben et Luisa.

Au moins ai-je ainsi l'occasion d'impressionner Susan, elle aussi en avance, par ma ponctualité. Nous la trouvons au rayon verrerie, en compagnie d'une vendeuse prénommée Marge qui se présente comme notre « conseillère ». Elles débattent alors des mérites relatifs de différents modèles de verres à pied. C'est un sujet que je n'ai jamais évoqué de ma vie et à propos duquel il ne m'a jamais paru utile d'avoir une opinion. En revanche, les assortiments de flûtes et de coupes me font penser qu'elles seraient infiniment plus belles emplies de Coca Light.

— Rachel, mon petit, demande Susan, comment décririez-vous votre goût en matière de verres ?

— Traditionnel ? Contemporain ? s'enquiert Marge.

D'habitude, je me contente de faire confiance au barman pour choisir le verre qu'il juge le plus approprié à la boisson, que j'ai commandée – je ne précise jamais « traditionnel » ou « contemporain ».

— Euh... Hum... Eh bien...

Je me tourne vers Peter, la seule personne à cuisiner et servir à boire lors des rares occasions où nous recevons des invités chez nous.

— Qu'en penses-tu, Peter ?

Il hausse les épaules.

— Choisis ce que tu veux.

Son téléphone sonne. Il le tire de sa poche et consulte l'écran.

— C'est le service de voituriers qui me rappelle, il vaut mieux que je réponde.

Il s'éloigne avec son téléphone, m'abandonnant à sa mère, Marge et plusieurs centaines de modèles de verres à pied, ce que je trouve terriblement injuste.

Il apparaît vite très clair que je suis incapable de prendre des décisions fermes en ce qui concerne la porcelaine, l'argenterie, les verres à eau ou même le linge de table. Par contre, j'apprends que mes goûts n'entrent dans aucune catégorie conventionnelle. Je suis presque sûre d'avoir entendu Marge les qualifier d'« hétéroclites » en s'adressant à l'une de ses collègues – et cela n'avait rien d'un compliment. Apparemment, avant de se rendre dans ce magasin, les futures épouses sont censées étudier la question en profondeur.

Mon indécision ne semble guère déstabiliser Susan. En fait, elle l'interprète, à tort, comme ma

façon de savourer le processus.

— Vous avez raison, mon petit, me dit-elle. C'est bien trop amusant pour faire votre choix dès notre première visite.

L'idée que cette sortie ne soit que la première d'une longue série de sorties identiques me terrifie, mais j'essaie de ne pas y penser. Nous quittons le magasin les bras chargés de catalogues – Peter toujours au téléphone sur nos talons.

A mon grand soulagement, ne rien choisir pour la liste de mariage ne m'a pas pris très longtemps – il est à peine 16 heures. Peter et moi sommes très en avance sur l'heure de notre rendez-vous avec Luisa et Ben. J'ouvre la bouche afin de remercier Susan de son aide, mais elle me prend de vitesse.

— Saks se trouve juste à côté. Qu'en pensez-vous, Rachel ? Vous voulez y faire un tour en vitesse, jeter un coup d'œil ? J'aurais bien besoin de quelques nouveaux vêtements pour cet été.

Comme les vêtements nécessaires pour survivre à l'été à San Francisco s'apparentent à ceux qu'on porterait pour faire une expédition dans l'Arctique, je vois mal comment elle pourrait trouver son bonheur chez Saks, mais elle brûle d'envie de prolonger notre séance shopping. Je me tourne vers Peter pour lui lancer un appel au secours muet, mais il ne s'aperçoit de rien, tout à sa conversation téléphonique.

— Bien sûr, dis-je en m'arrachant un sourire que j'espère aussi enthousiaste que celui de Susan. Elle passe son bras sous le mien.

— C'est tellement amusant. Je ne peux pas vous dire combien je regrette de ne pas avoir une fille avec qui faire les boutiques.

Peter a deux frères aînés, tous deux mariés. Mais l'un vit à Londres et l'autre à Hong Kong – leurs femmes ne doivent pas souvent servir de fille de substitution à Susan. Je n'ai pas le cœur non plus de la prévenir que je risque de la décevoir question « boutiques ». Je ne sais peut-être pas décrire mes goûts en matière de verres à pied, mais j'ai la certitude que mes goûts vestimentaires ne sont pas excessivement féminins.

Quand Susan a dit avoir besoin de nouveaux vêtements pour l'été, en fait, elle pensait à moi ! Un quart d'heure plus tard, je suis enfermée dans une cabine d'essayage avec une série de modèles qui, d'après elle, seront adorables sur moi. On s'attendrait à ce qu'une femme comme elle, avocate respectée à la tête d'une clientèle importante, ait un faible pour les tailleurs stricts sur mesure, mais elle ne choisit que des teintes pastel ou des imprimés fleuris, et plusieurs des articles qu'elle me tend sont les deux à la fois. Personnellement, je préfère le noir. Ça va avec tout et je n'ai pas à me demander si ma tenue jure avec le décor ou mes cheveux... Mais je ne veux pas gâcher le plaisir de Susan.

Incapable de décider quel vêtement pastel-fleuris essayer en premier, je ferme les yeux, fais une pirouette et choisis au hasard. Je tombe sur le jean que je portais en entrant. De toute évidence, il s'agit d'un présage. J'écarte cette pensée et réitère mon processus de sélection aléatoire. Cette fois, ma main atterrit sur un fourreau rose, presque identique à la robe que portait Caro Vail la veille et parfaite pour une joueuse de tennis blonde. Je soupire et l'enfile en me tortillant, consciente de ne pas être blonde et d'être nulle au tennis, comme dans toute activité requérant une certaine coordination. Puis j'ouvre la porte de la cabine et m'exhibe devant Susan.

— J'adore ! s'exclame-t-elle en battant des mains. Vous aimez ?

Je cherche Peter du regard. Il se trouve près des escalators, au milieu du magasin, et est toujours pendu au téléphone. Il remarque que je tente d'intercepter son regard et m'adresse un signe de la main accompagné d'un sourire distrait.

— Vous voyez ? Peter aime lui aussi, me dit Susan.

Elle insiste pour payer la robe et signe le ticket de la carte de crédit avec un ravissement qui fait naître en moi un mauvais pressentiment concernant la suite des événements.

— Maintenant, il vous faut des chaussures assorties à cette robe, mon petit.

Une robe rose, c'est déjà terrible, mais des chaussures roses assorties, c'est pire que tout. Pourtant, vingt minutes plus tard, un vendeur s'affaire à en emballer une paire, rien que pour moi. Résultat de mes durs efforts pour me comporter comme la future belle-fille idéale : ma future belle-mère me déguise en demoiselle d'honneur.

La situation recèle une certaine ironie, mais je suis trop en retard à notre rendez-vous avec Ben et Luisa, et trop en manque désespéré d'un Coca Light pour creuser la question. La migraine vrille mes tympans et mes mains commencent à trembler. Je fouille dans mon sac, espérant en vain y avoir fourré du Doliprane, quand la photo d'Iggie, Biggie et la personne non identifiée tombe sur le comptoir.

Susan la ramasse avant moi.

— Tenez mon petit...

Elle s'interrompt et examine la photo.

— Comme le monde est petit ! Comment connaissez-vous Léo ?

— Léo ?

— Léo. Ici.

Elle désigne l'homme à la droite d'Iggie.

— En fait, lui, je ne le connais pas, mais j'ai connu la personne du milieu, Iggie Berhenz, à la fac. Il était à la réception hier soir.

Par chance, Susan ne me demande pas pourquoi je porte une photo d'Iggie sur moi, ce qui aurait été difficile à expliquer, et elle ne s'étonne pas non plus que je lui demande le nom de famille de Léo.

— Il s'appelle comment déjà ? s'interroge-t-elle à voix haute. J'ai dû oublier. A moins que je ne l'aie jamais su. Pour moi, il a toujours été simplement « Léo ».

— Alors comment connais-tu son prénom ? demande Peter, qui réapparaît bien trop tard pour s'interposer entre Susan et sa fièvre acheteuse.

— Je l'ai connu à Berkeley, explique-t-elle en désignant le bâtiment à l'arrière-plan. C'est le Sprout Hall, sur le campus de l'université de Berkeley. Tu te souviens que j'ai dirigé un séminaire à la fac de droit là-bas il y a quelques années ? Léo faisait partie des étudiants de dernière année engagés comme assistant technique. Tu sais, ceux qui aident les enseignants quand leur ordinateur a un problème. Il réparait tout, et toujours avec une extrême gentillesse. Une fois, il est resté éveillé toute la nuit pour m'aider à récupérer un fichier et a refusé que je le dédommage. Et c'est un ami de ton ami ? Comme le monde est petit, répète-elle avec émerveillement.

Pas si petit que ça. Iggie et son ex-femme ont fait leurs études à Berkeley, eux aussi. Nous pouvons enfin mettre un prénom sur le visage inconnu. Trouver le nom qui suit ne devrait pas se révéler trop difficile, du moins je l'espère, tout comme retrouver à qui il appartient et lui demander pourquoi Hilary a jugé nécessaire de ranger sa photo dans un endroit top secret. Il sait peut-être même où trouver Iggie. Il nous suffit d'interroger l'université au sujet des anciens diplômés prénommés Léo ayant travaillé comme assistant technique et aidé des enseignants invités par la fac de droit. Avec un prénom comme Léo, nous le trouverons facilement, me dis-je, enchantée.

Presque assez enchantée pour oublier de m'inquiéter de l'occasion pour laquelle la mère de Peter peut bien s'imaginer que je vais porter ma robe rose et les chaussures assorties.

8

Nous prenons congé de Susan devant chez Saks, après être convenus de nous retrouver pour dîner tôt dans Chinatown. Elle propose de rapporter mes sacs à la maison, ce qui est gentil de sa part, mais m'ôte tout espoir de laisser tomber ma nouvelle tenue sous un tramway par accident.

— Merci de n'avoir rien fait pendant que ta mère me déguisait en Barbie demoiselle d'honneur, dis-je à Peter en attendant de traverser Post Street.

— Je te trouvais mignonne, dit-il en passant un bras autour de mes épaules. Le rose est superbe et va très bien avec tes cheveux.

Son ignorance profonde concernant ce genre de choses faisant partie de son charme, je ne me donne pas la peine d'argumenter.

— C'était quoi tous ces coups de fil ?

— Le service de parking a retrouvé les voituriers qui travaillait à la réception d'hier soir et leur a demandé de me contacter. Ils étaient trois – tous des lycéens qui travaillent le week-end.

— Y-en a-t-il un qui se souviennent d'Hilary ?

— N'ai-je pas précisé qu'il s'agissait de lycéens ? Ils se souviennent tous d'Hilary. Elle incarne un fantôme devenu réalité.

— Je parie qu'il y avait des posters de filles exactement comme elle accrochés aux murs des locaux de ta confrérie étudiante.

— Il ne s'agissait pas de ce genre de confrérie. Nous étions très studieux. Pourquoi cela te surprend-il autant que j'aie appartenu à un club ?

Le feu passe enfin au rouge et nous traversons en hâte.

Parce qu'appartenir à une confrérie me paraît atrocement conventionnel. Mais je tais cette pensée à Peter, comme je préfère ne pas lui dire que sa famille et lui atteignent un taux de normalité déconcertant. Au lieu de cela, je lui demande :

— Existait-il une confrérie féminine équivalente ? Une confrérie dont les membres s'habillaient en rose ?

— Caro appartenait à une confrérie féminine qui était un peu le pendant de la nôtre. Et elle adore s'habiller en rose. Alors, oui, on peut dire qu'il existait à notre confrérie une association équivalente dont les membres s'habillaient en rose.

L'image des locaux d'une association féminine bondés d'athlètes de triathlon vêtues de couleurs pastel s'impose à moi et je me félicite d'avoir refusé de m'inscrire dans une fac californienne. Puis j'en reviens au sujet qui nous intéresse.

— Que t'ont raconté les lycéens ?

— Ben et Luisa sont juste là, dit Peter en me les désignant dans la file d'attente d'un kiosque vendant du café. Si j'attendais pour vous mettre au courant tous en même temps ?

Nous prenons tous les quatre une boisson avant de nous installer à une table sur la place. L'endroit est sympa, surtout dans les moments fugitifs où le soleil parvient à percer les nuages et qu'un vent léger nous apporte les notes lointaines d'un saxophone, accompagnées du tintement sporadique de la cloche des tramways ou des aboiements d'un chien. Mon siège fait face à la statue au centre de la place qui représente une femme effectuant une arabesque au sommet d'une colonne corinthienne. Elle irradie l'énergie et la vitalité, comme quelqu'un qui n'a jamais été privé d'une boisson vitale, une boisson gazeuse à base de cola et de faux sucre. A cause des tramways, le jingle de la pub pour le riz Rice-a-Roni martèle mes tempes, et l'eau gazeuse que je commande est loin de soulager mes souffrances.

— Cette boisson ne me désaltère pas, je gémis.

Je frappe les glaçons au fond de mon verre en plastique à coups de paille.

— Plus que quarante et une heures, dit Peter d'un ton encourageant.

— Toi, tu as perdu ton droit de faire des commentaires lorsque tu as laissé ta mère me déguiser en reine du bal du lycée.

— Je croyais qu'il s'agissait de Barbie demoiselle d'honneur ?

— Les deux ne s'excluent pas franchement l'une l'autre.

Luisa glousse.

Je lève les yeux, médusée. Glousser est aussi inhabituel chez elle que rougir.

— Est-ce que tu viens de glousser ?

— Quoi ? C'est drôle, dit-elle en sortant son étui à cigarette et son briquet de son sac.

— Heureuse de constater que mes souffrances te réjouissent autant.

Peter nous interrompt et détourne prudemment la conversation vers un sujet plus productif.

— Qui veut faire son compte rendu en premier ? Luisa, si tu commençais ? As-tu trouvé le moyen de joindre Iggie ?

Elle secoue la tête.

— Je ne me doutais pas que cet homme était si mystérieux. J'ai laissé des messages chez Igobe, j'ai même envoyé à tout hasard deux mails à des adresses possibles comme Iggie@Igobe.com et SuperIggie@Igobe.com, mais ils sont revenus tout de suite. Ensuite, j'ai passé environ deux douzaines de coups de fil à nos anciens camarades de fac, entre autres à tous ceux qui occupaient le même couloir que nous en deuxième année, mais même ses anciens compagnons de chambre ne savent pas où le joindre. Ils n'ont pas de ses nouvelles depuis la fac et l'un d'entre eux continue de lui en vouloir à mort – j'ai encore les oreilles pleines de ses récriminations à propos d'Iggie qui lui a emprunté une photo dédicacée de Bill Gates et ne la lui a jamais rendue.

— Bill Gates ? s'exclame Ben qui sirotait tranquillement son café au lait. Le type qui a créé Microsoft ? Le même Bill Gates ?

J'acquiesce.

— Iggie s'est toujours demandé s'il devait se donner la peine de rester à la fac jusqu'à son diplôme, dis-je. Il prétendait en savoir déjà davantage que la plupart des professeurs, et Bill Gates, qui n'a pas terminé ses études, s'est très bien débrouillé sans diplômes. Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, Iggie n'a jamais été paralysé par le manque de confiance en soi.

— Il éprouvait la certitude absolue qu'il réussirait aussi bien – si ce n'est mieux – que Bill Gates ou Steve Jobs ou n'importe lequel des autres nababs de la technologie, ajoute Luisa. Et encore, c'était avant l'avènement des types de Google et d'autres devenus milliardaires grâce à internet.

— Alors c'est tout ? dit Peter. Personne ne sait où il se trouve ni comment le joindre, mais son ex-coloc veut récupérer sa photo de Bill Gates ?

— J'ai une piste potentielle, dit Luisa.

Elle tire une cigarette de son étui gravé et la tapote contre la table.

— Une fille m'a dit qu'elle connaissait peut-être un moyen de le contacter. Je vais la voir tout à l'heure.

— Qui est-ce ? Une fille de la fac ?

— Non, juste une amie.

Elle s'affaire avec son briquet d'argent. J'insiste.

— Quelle amie ?

J'ai vu Luisa allumer une cigarette un nombre incalculable de fois et cela ne lui a jamais demandé autant de concentration.

— Une amie, c'est tout.

Elle parvient enfin à arracher une flamme à son briquet et en effleure l'extrémité de sa cigarette,

Cela ne lui ressemble pas de se montrer aussi évasive, mais peut-être que cela va de pair avec sa toute nouvelle propension à rougir et glousser. Le manque n'a pas totalement annihilé mes capacités de déduction. Rougissements plus gloussements, ajoutés au coup de fil reçu par Peter ce matin même, indiquent avec une clarté absolue que « l'amie » en question est presque certainement Abigaïl – pour autant, je ne vois pas pourquoi Abigaïl serait en mesure de localiser le mystérieux Iggie. Il est également d'une clarté absolue que Luisa n'était pas seule quand elle a « oublié de se réveiller ».

Son téléphone sonne, ce qui m'empêche de lui demander qui elle croit berner avec ses réponses de sainte-nitouche. Elle fouille à la hâte dans son sac, sort l'appareil et consulte l'écran.

— J'en ai pour une minute, dit-elle.

Elle se lève d'un bond et prend l'appel.

— Allô...

Sa voix est à la limite du roucoulement. Elle s'éloigne du côté de la statue mais, même à distance, je vois ses joues s'enflammer.

Je ne sais plus quoi penser de mes amies. Hilary la fantasque, celle qui n'a jamais peur de rien, envoie des signaux de détresse, et la cynique Luisa, si maîtresse d'elle-même, se comporte comme une ado en proie au coup de foudre. Et il faut que je gère tout ça sans caféine. Ça ne me semble pas juste. Mais, au moins, ça montre le chemin parcouru : comparée à elles deux, je suis on ne peut plus normale.

Je me tourne vers Ben.

— Et toi Ben ? Tu as pu visionner les cassettes de la sécurité ?

Il acquiesce.

— Je viens de passer deux heures à regarder les films pris par différentes caméras.

— Comment as-tu convaincu la sécurité de l'hôtel de te laisser y accéder ? demande Peter. Tu leur a montré ta carte du FBI ?

Ben avale une nouvelle gorgée de son café au lait.

— Euh, oui. Mais je crois qu'ils m'ont plutôt pris en pitié.

— Pourquoi ?

— Parce que je leur ai dit que ma petite amie me trompait et que j'avais besoin de preuves.

C'est assez proche de la vérité pour être gênant. Ben se montre peut-être parfois un peu lent, mais il ne ménage pas ses efforts, me dis-je avec un respect croissant. Dommage qu'Hilary ne puisse

pas voir combien il se démène pour elle. Peut-être qu'elle réfléchirait alors au potentiel de leur liaison.

Luisa nous rejoint, s'affale sur sa chaise et range son téléphone dans son sac, les joues encore écarlates.

— Nous en étions où ? demande-t-elle avec un grand sourire.

— Ben nous parlait des cassettes de la sécurité, lui dit Peter.

— Comment va ton *amie* ? je demande.

Luisa ignore ma question et s'adresse à Ben tout en s'affairant à allumer une nouvelle cigarette.

— Tu as vu Hilary avec Iggie sur une des cassettes ?

— Non, Hilary seulement. Elle est arrivée seule un peu avant minuit. L'une des caméras l'a filmée en bas, à l'entrée. Une autre quand elle est montée dans l'ascenseur du hall principal et est descendue à notre étage. Une minute ou deux plus tard, des images la montrent prenant un autre ascenseur, munie de son ordinateur portable et d'un carnet. Puis la caméra de l'entrée la filme qui part. Mais Iggie n'apparaît sur aucune des images.

— Pourtant elle a bien quitté la fête avec lui, dit Peter. L'un des jeunes voituriers se souvient les avoir vu partir, et pas seulement à cause de la robe d'Hilary. Iggie était au volant d'une Lamborghini.

Luisa siffle, impressionnée par la mention de la Lamborghini, j'imagine. Elle nourrit à l'égard des voitures les mêmes sentiments qu'Hilary envers Luke Perry.

— Ce qui est fou, c'est qu'il n'était pas le seul – un autre invité de la fête conduisait la même marque et le même modèle de voiture, reprend Peter. L'employé ne se souvient plus qui. Il se souvient d'Iggie uniquement parce qu'il accompagnait Hilary, et ne comprenait pas ce qu'une fille comme elle faisait avec un type comme lui. Il raconte aussi qu'Iggie lui a laissé un billet de cent dollars comme pourboire en lui disant d'acheter des actions d'Igobe quand elles entreraient sur le marché boursier.

— Nous avons donc confirmation qu'Hilary est partie avec Iggie, dis-je, puis est rentrée à l'hôtel pour aller chercher son ordinateur portable et son carnet, exactement comme nous l'avions deviné. Ben, as-tu remarqué des détails dignes d'intérêt sur la cassette ?

— Un truc ou deux, mais je ne sais pas si c'est important. Un autre invité de la fête est arrivé et reparti environ un quart d'heure après Hilary et s'est rendu au même étage avant d'en partir quelques minutes plus tard. Je ne lui ai pas vraiment parlé à la fête, mais j'ai une bonne mémoire des visages, et je suis certain qu'il s'agit du même homme.

— A quoi ressemble-t-il ?

— Environ notre âge. Taille moyenne, cheveux bruns, lunettes cerclées de métal. Le genre étudiant bon chic bon genre en blazer et pantalon de toile.

C'est exactement ainsi que je m'étais imaginé Alex Cutler.

— On dirait ton ami Alex, dis-je à Peter.

— Exact, répond-il. Ainsi que la moitié des types de la région. Et pourquoi Alex serait-il entré et sorti du Four Seasons à minuit ?

— Qu'as-tu remarqué d'autre ? demande Luisa. Tu as parlé d'un ou deux trucs intéressants.

Ben sourit de toutes ses dents. C'est le premier vrai sourire que je lui vois ce week-end.

— Je ne suis pas sûre que tu aies envie que j'en parle.

— Pourquoi ? demande Luisa.

— Tu as été filmée aussi.

Elle semble soudain comprendre.

— Oh...

Sa rougeur commençait à se résorber, mais les paroles de Ben semblent la ranimer.

— Les gardes de la sécurité étaient comme fous. Ils voulaient rembobiner la cassette pour la regarder de nouveau.

— Oh, répète Luisa, les joues de plus en plus rouges.

— Oh ? dis-je.

— Qui veut savoir ce qui se trouve sur la clé USB ? demanda-t-elle.

— Qui veut changer de sujet ? je minaude.

— Qu'est-ce qui se trouve sur la clé USB ? demande Peter, volant au secours de Luisa.

Luisa lui adresse un regard reconnaissant.

— Deux fichiers, dit-elle. J'ai l'impression que le premier est plus ou moins crypté. Quel que soit le programme que j'utilise pour l'ouvrir, je n'obtiens que des séries de 1 et de 0.

— Je regarderai tout à l'heure, dit Peter. Je trouverai peut-être un moyen. L'autre fichier ?

— Il s'agit d'un texte. Un brouillon de l'article d'Hilary. Il semble qu'elle ait réellement l'intention de se focaliser sur l'entreprise d'Iggie. Le texte ne comporte pour l'instant que le titre et l'introduction, mais le peu qu'elle a écrit concerne exclusivement Iggie et Igobe, et c'est plutôt provocant.

— Provocant ? demande Peter. Dans quel sens ?

— Fait-elle allusion à la garde-robe d'Iggie ? Ou à sa façon de se surnommer lui-même SuperIggie ?

— Je crois que le titre de travail parle de lui-même. Vous êtes prêts ?

Impatients, nous attendons qu'elle exhale un filet de fumée.

— « Igobe : Empereur nu 2.0 ? »

— Avec un point d'interrogation ? je demande, incrédule.

Elle acquiesce.

— « Empereur nu 2.0 » ? Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? demande Ben.

— J'y vois une référence au conte d'Andersen *Les Habits neufs de l'empereur*, dit Luisa, omettant le « évidemment » que je n'aurais pas manqué de glisser dans ma réponse. On y fait référence quand on veut parler d'un mensonge énorme que tout le monde refuse de voir.

— Et 2.0 est un jeu de mot avec Web 2.0. C'est ainsi qu'on a surnommé la dernière vague de compagnies Internet qui se sont créées, dis-je. Qu'écrit-elle ensuite ?

— Comme je l'ai dit, il ne s'agit que d'un paragraphe, mais Hilary exprime clairement dès le début qu'elle croit qu'Iggie fait beaucoup parler de lui avec Igobe mais qu'il brasse surtout du vent, dit Luisa.

— Il ne va pas aimer, dis-je.

— Non il ne va pas aimer du tout, renchérit-elle.

— S'il a l'ego que vous m'avez décrit toutes les deux, ajoute Peter, il va détester, surtout si l'article paraît dans un magazine d'envergure nationale.

— Il ne s'agit pas seulement de son ego, je fais remarquer. Une mauvaise presse pourrait entraver la réussite de l'entrée en bourse d'Igobe, surtout avec les prix élevés qui ont été évoqués pour les parts. Ce qui signifie que Iggie ne deviendrait pas milliardaire et que ses investisseurs ne retireraient pas un profit astronomique de l'opération. Depuis l'écroulement des dot-com, le marché des compagnies Internet reste mouvant – les investisseurs ont tendance à fuir tout ce qui présente le moindre risque.

Et avoir impliqué Winslow & Brown dans une entrée en bourse ratée limiterait les possibilités d'évolution de ma carrière, mais je garde cette pensée pour moi.

Ben reprend la parole, mais ses mots sont noyés par une clameur qui monte derrière nous.

Nous nous retournons d'un même mouvement. Une fille en skateboard se lance du sommet des marches de granit de l'autre côté de la place. Ses pieds se détachent de la planche et elle s'élance, le corps ramassé en boule, pour exécuter un saut périlleux dans les airs. Je l'observe, à la fois émerveillée et horrifiée, certaine qu'elle va s'écraser tête la première sur le pavé dans une fraction de seconde.

Mais la planche atterrit avec un claquement en bas des marches, la fille retombe dessus avec légèreté, et skateuse et planche réunies foncent vers nous à vitesse folle. Juste au moment où je redoute la collision avec notre table, la fille fait basculer la planche sous ses pieds et la rattrape avec dextérité pour mettre pied à terre près de ma chaise.

— Vous êtes Rachel Benjamin ? demande-t-elle, pas le moins du monde essoufflée.

J'acquiesce, trop stupéfaite pour parler.

— Un vieux m'a donné vingt balles pour que je vous donne ça.

Elle lance un petit paquet sur la table.

Puis elle s'éloigne à toute vitesse, traverse la place et disparaît.

9

Bouche bée, nous regardons s'éloigner la fille sur son skate, quand Peter bondit sur ses pieds et s'élanche à sa poursuite, grimpant les marches comme un athlète professionnel. Il s'arrête au sommet de l'escalier et parcourt la place du regard. Après une minute, il hausse les épaules et nous rejoint à la table.

— J'ai pensé que le type qui l'avait payée la surveillait peut-être pour s'assurer qu'elle avait remis son paquet à la bonne personne, explique-t-il. Mais je n'ai vu personne. Du moins personne de familier ou semblant s'intéresser à nous.

C'était une bonne idée, et j'admire à la fois l'idée elle-même et sa vitesse d'exécution, même si elle n'a rien donné.

Ce n'est pas le moment d'épiloguer sur les pulsions suicidaires d'une fille qui se déplace à skateboard dans une ville comme San Francisco, avec ses descentes raides, ses montées impossibles et sa foule de piétons et d'automobilistes. Encore moins de se demander si la pratique du skateboard est dépassée ou pas. Nous préférons reporter notre attention sur le paquet livré par la curieuse livreuse. Une banale enveloppe rembourrée de papier brun, de la taille d'un livre de poche, comme celles qu'on trouve dans n'importe quel drugstore. Mon nom est écrit sur le dessus au feutre noir, en lettres d'imprimerie. Aucun de nous ne reconnaît cette écriture.

— Ouvre-la ! me presse Luisa.

— Et si c'était une bombe ? dis-je.

— Ne sois pas absurde. Pourquoi serait-ce une bombe ? rétorque-t-elle.

— Pourquoi quelqu'un déposerait-il une enveloppe rembourrée sur mes genoux au milieu de Union Square ?

— Je ne crois pas que ce soit une bombe, intervient Ben.

— Moi non plus, acquiesce Peter. Surtout étant donné la façon dont elle l'a jeté sur la table.

Je porte avec précaution l'enveloppe à mon oreille. Elle n'est pas très lourde et je n'entends aucun tic-tac, mais je suis prête à parier qu'en matière d'explosifs la science a progressé à tel point qu'un réveille-matin n'est plus nécessaire à la détonation d'une bombe. J'ai appris à mes dépens que les services de sécurité des aéroports sont persuadés qu'un bâton de rouge à lèvres pourrait faire s'écraser un avion.

Luisa pousse un long soupir d'impatience. Puis elle s'empare de l'enveloppe, la déchire et en vide le contenu sur la table.

Nous ne sommes pas réduits en poussière.

— Tu vois, triomphe-t-elle, ce n'est pas une bombe.

Elle examine l'intérieur de l'enveloppe pour s'assurer qu'il ne reste rien.

— Encore qu'une bombe aurait été moins surprenante, reprend-elle.

Nous fixons l'objet tombé de l'enveloppe. Une reproduction miniature du Lincoln Memorial, le monument inspiré d'un temple grec élevé à la mémoire du président Lincoln. Au moulage en plastique d'environ cinq centimètres de long sur deux et demi de haut, est rattaché un anneau très pratique qui en fait un porte-clé. Derrière les colonnes, un Abraham Lincoln minuscule nous observe avec un visage emprunt de gravité.

— C'est la chose la plus délirante qui me soit jamais arrivée, dis-je.

— Plus délirante que ce qui t'est arrivé lors des vacances de printemps de notre dernière année de fac ? demande Luisa.

— Nous avons décidé de ne plus en parler.

— C'est faux. *Toi*, tu as décidé de ne plus en parler. Nous autres attendions le moment propice.

Les regards de Peter et Ben passent de Luisa à moi. Ils doivent s'interroger sur les lointains événements capables d'être plus délirants que ce cadeau anonyme.

— Eh bien, ce n'est pas le moment propice.

Je note mentalement d'interdire à quiconque de faire un discours le jour de mon mariage. Ces vacances de printemps font partie des détails que Peter ferait mieux d'ignorer.

— ... Concentrons-nous plutôt sur ce porte-clés.

Luisa paraît déroutée mais, au moins, elle ne glousse pas.

L'objet circule autour de la table afin que nous l'examinions à tour de rôle. Le tour de Peter arrive en dernier. Je l'observe tandis qu'il le retourne entre ses mains.

— Est-ce un gadget pourvu d'une fonction secrète quelconque ? dis-je sans y croire.

La reproduction en plastique ne pèse que quelques grammes, mais peut-être qu'en ôtant le haut, on découvrirait une autre clé USB.

Peter secoue la tête.

— Je ne crois pas. On dirait que ce porte-clé n'est rien de plus qu'un porte-clés. Le Lincoln Memorial a-t-il une signification particulière pour toi ?

— Pas à ma connaissance.

— Pourquoi ne pas jouer aux associations d'idées ? suggère Luisa. Chacun dit la première chose qui lui passe par la tête quand il évoque le Lincoln Memorial.

Etrange idée, mais comme personne n'en a de meilleure, nous décidons que cela vaut la peine de l'essayer.

— « Il y a quatre-vingt-sept ans de cela... », commence Peter, doublement diplômé en histoire et ingénierie, capable de citer le début de l'un de ses célèbres discours.

— Le Ford's Theatre et John Wilkes Booth, dit Ben, qui, en bon agent du FBI, cite le lieu de son assassinat et le nom de son assassin.

— Le week-end de *President's Day*, dit Luisa, qui pense aussitôt au jour férié en l'honneur de Washington et Lincoln où ont lieu des soldes monstres.

Luisa est avocate d'affaires mais le shopping et le ski – ainsi que les activités de détente qui suivent le ski proprement dit – sont deux de ses passe-temps préférés. Et elle a toujours été reconnaissante à Washington et Lincoln de ce week-end providentiel.

— La pièce d'un penny à son effigie. Comme le billet de cinq dollars..., dis-je.

Je suis spécialisée dans la finance tout de même.

— ... Oh ! Et la moutarde.

Tout le monde me regarde.

— La moutarde ? répète Luisa.

— J'ai effectué un voyage à Washington avec le lycée. Juste avant d'aller visiter le Lincoln Memorial, j'ai acheté un bretzel géant à un vendeur ambulant et j'ai renversé le pot de moutarde sur mon chemisier. Mais cela m'a aidée à me rappeler que la statue de Lincoln avait été réalisée par le sculpteur Daniel Chester French. A cause du pot de moutarde de la marque French. Et c'est super parce que nous avons dû répondre à cette question dans le quizz que le prof nous a fait faire dans le car du retour.

Ils continuent tous de me fixer.

— ... Nous jouons bien aux associations d'idées, non ?

— Je n'avais jamais réalisé combien tu dépendais du Coca Light pour penser clairement, dit Luisa en allumant une nouvelle cigarette.

Il s'agit d'une simple observation, qui est loin d'être fausse, mais dans l'état de sensibilité extrême où je me trouve, difficile de ne pas me sentir blessée par ses paroles. Surtout après avoir été témoin de ses propres associations d'idées.

— Dis donc, miss Shopping, ça fait maintenant – je consulte ma montre – huit heures entières que je me passe de caféine. Alors je suis peut-être un peu grognon, mais je trouve que, tout bien considéré, j'assume.

— Bien sûr Rachel, dit-elle du ton apaisant qu'elle emploierait avec un petit enfant. Et nous sommes très fiers de toi.

Peut-être que si je n'étais pas en manque, je ne me vexerais pas. Mais là, j'ai l'impression qu'elle me défie et que je dois relever le gant.

— J'aimerais voir comment tu survis à huit heures sans cigarettes.

— Je survivrai très bien, merci.

— Alors on parie, dis-je.

— On parie quoi ? dit-elle, haussant un sourcil et exhalant la fumée en même temps.

— Que tu ne fumes pas pendant huit heures.

Mais une meilleure idée surgit à mon esprit.

— Non, attends, si je te mettais au défi de ne pas fumer jusqu'à 6 heures mardi matin ?

— Mardi ? Pourquoi mardi ?

— Parce que mon propre pari prend fin mardi. Dans quarante heures seulement.

— Tu me mets vraiment au défi ? lance-t-elle d'une voix un brin agitée.

— Tu peux refuser bien sûr. C'est d'ailleurs ce que ferait une mauviette. Mais tu as le choix. Elle me fusille du regard.

— Je ne suis pas une mauviette.

— Prouve-le.

— Pourquoi devrais-je le prouver ?

— Pourquoi *moi* devrais-je le prouver ?

— Tu découvres un côté de toi vraiment déplaisant, Rachel.

Je ne nie pas. Le sevrage de Coca ne fait pas ressortir mon côté « plaisant ». Mais j'ai mis Luisa dos au mur et elle sait qu'elle n'a qu'une seule façon de s'en sortir avec sa dignité intacte.

— Tu relèves le défi ?

— Très bien, finit-elle par dire.

Mais elle n'a pas l'air de penser ce qu'elle dit.

— Parfait, dis-je. Plus de cigarettes jusqu'à mardi matin 10 heures. On commence maintenant.

Je lève mon verre et ce qui reste d'eau gazeuse dedans.

Elle me fusille de nouveau du regard, ferme les yeux et aspire une dernière bouffée. Puis elle exhale un dernier filet de fumée et, pensive, laisse tomber la cigarette à demi fumée dans son verre en plastique. Le mégot plonge dans le liquide et s'éteint avec un léger grésillement.

Je lui souris.

— Ça va être amusant.

— Comment, très exactement, définis-tu le mot *amusant* ? demande-t-elle.

Nous libérons la table et rentrons à l'hôtel. Durant le trajet, nous résumons les faits que nous tenons pour presque certains. Hilary est partie avec Iggie afin de l'interviewer pour son article. Celui-ci a mal interprété son intérêt pour lui et y a vu un encouragement à concrétiser ses désirs amoureux de longue date. Mais quand il a découvert la teneur de l'article qu'elle envisageait de rédiger, son état d'esprit a dû changer et il a décidé de la séquestrer jusqu'à ce qu'elle change d'avis. C'est là qu'Hilary s'est arrangée pour émettre ses SOS. Donc si nous voulons trouver Hilary, nous devons continuer de suivre la piste Iggie.

Cette histoire à elle seule paraîtrait déjà bizarre à l'auditeur moyen, mais sa bizarrerie est presque éclipsée par l'irruption du Lincoln Memorial en porte-clés. En comparaison, le scénario Iggie-Hilary semble presque fade. Peut-être que la distribution de porte-clés en forme de monuments nationaux fait partie d'un exercice du théâtre de rue d'avant-garde. Mais je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle « un vieux » paierait quelqu'un vingt dollars pour me remettre un objet aussi singulier, et encore moins de si tout ça a un rapport avec mon amie disparue.

Luisa et Ben décident de repousser leur départ respectif jusqu'à ce que nous ayons arraché Hilary aux griffes d'Iggie. Geste particulièrement généreux de la part de Ben, récemment plaqué. Je le soupçonne de voir dans le sauvetage d'Hilary une chance de la reconquérir – stratégie que je pense vouée à l'échec. Quand il s'agit d'amour, Hilary observe des règles très strictes et répugne à se servir deux fois du même plat. A part ça, Ben a déjà prouvé son utilité et je me félicite qu'il nous apporte son aide. Quant à Luisa, je suis certaine qu'elle a ses propres raisons de rester – raisons qui ne sont que partiellement liées à son inquiétude pour Hilary.

Peter et moi devons retrouver ses parents à Chinatown, mais Luisa et Ben ont l'intention de vérifier si les portiers de l'hôtel peuvent confirmer que c'est bien Iggie qui a raccompagné Hilary à l'hôtel la veille, avant de la reprendre quelques minutes plus tard. Ils veulent aussi leur demander si, par hasard, ceux-ci n'avaient pas mentionné où ils se rendaient. Ils vont également contacter le centre d'assistance technique de Berkeley et tenter d'identifier le mystérieux Léo – d'après les commentaires de Caro et Alex, il semblerait plus facile à localiser que l'ex-femme d'Iggie « disparue de la planète ». Peut-être Léo saurait-il comment joindre Iggie. Il pourrait même savoir pourquoi Hilary a jugé nécessaire de fourrer cette photo dans le coffre de l'hôtel.

— Y a-t-il moyen d'obtenir une photo de l'autre homme que tu as reconnu sur la cassette ? dis-je à Ben, une fois parvenus à l'entrée de l'hôtel. L'invité de la fête ?

Je suis curieuse de savoir s'il s'agit d'Alex Cutler ou de quelqu'un de totalement différent.

Ben secoue la tête.

— J'ai essayé d'arrêter l'image et imprimer quelques photos, mais elles sont sorties troubles. Par contre, je peux peut-être convaincre les types de la sécurité de vous laisser regarder la cassette.

— Si tu veux vraiment en avoir le cœur net, je vais tout simplement appeler Alex et lui poser la question, dit Peter. Je doute qu'il s'agisse de lui, mais dans un cas comme dans l'autre, il nous le dira. Si c'était bien lui, il nous expliquera sa présence. Et quand j'aurai accès à mon ordinateur, j'essaierai de décrypter le deuxième fichier sur la clé USB.

— Au fait, Luisa, et ton « amie », dis-je, bien que je sache pertinemment qui est l'amie en question. Celle qui pense qu'elle peut peut-être retrouver Iggy ?

— Oh, je dois la rappeler dans un moment, dit Luisa d'un air détaché.

— Bien, dit Peter sans me laisser une chance d'ironiser sur le ton léger de Luisa. Nous t'appellerons quand nous en aurons fini avec mes parents.

— Tout cela me semble parfait, approuve Ben.

Comme je me ressens encore du semi-marathon imposé ce matin par Peter, gagner Chinatown à pied me paraît au-dessus de mes forces. Je donne à Peter le choix entre me porter et conduire. Il opte pour la conduite.

Une fois en voiture, Peter essaie de joindre Alex Cutler, mais son appel bascule directement sur la messagerie automatique. Il écoute un long moment le message enregistré avant de laisser le sien.

— Alex, c'est Peter. Ma question va te sembler étrange, mais je t'expliquerai quand nous nous reverrons. Serais-tu par hasard passé au Four Seasons l'autre soir après la fête de fiançailles ? Appelle-moi dès que tu peux. Merci.

Pendant que Peter passe son coup de fil, je consulte mes propres messages. Afin de m'assurer de ne pas rater un nouveau message d'Hilary, j'ai régulièrement consulté mon BlackBerry toute la journée. Mais je n'ai pas prêté grande attention aux autres mails et messages vocaux qui se sont accumulés. La plupart proviennent de collègues de travail et aucun ne requiert de réponse urgente. Seule exception : un message de Laura Taylor, la plus récente embauchée de la boîte, qui a effectué les recherches pour le projet que nous devons présenter mardi à Igobe.

« Bonjour Rachel, c'est Laura. J'ai trouvé du nouveau au sujet d'Igobe et je voudrais vous en faire part. »

Elle parle sur un ton d'excuse, d'une voix un peu nerveuse – elle n'a terminé la fac que depuis un an et, aussi pénible que cela puisse paraître, je dois être assez ancienne pour l'intimider. Mais je me demande si sa nervosité n'est pas liée à notre projet en cours avec Igobe. Avec ce que je sais maintenant de l'article d'Hilary, cela ne me surprendrait pas. Peut-être ai-je été un peu vite en décidant que ce contrat était exactement ce qu'il me fallait pour être promue associée.

Je compose le numéro de Laura et m'efforce de prendre ma voix la plus amicale et la moins intimidante.

— Que se passe-t-il ?

— Vous allez trouver cela un peu étrange.

Elle hésite, comme si elle ne parvenait pas à décider si ce qu'elle a à dire est vraiment trop étrange pour m'en faire part. Elle ne peut pas savoir que, pour moi, étrange est déjà à l'ordre du jour.

— J'ai effectué les derniers préparatifs pour la présentation de mardi chez Igobe, explique-t-elle, afin de m'assurer que j'avais toutes les informations nécessaires en mains. J'épluchais les coupures de presse sur la compagnie quand je me suis dit que ce serait une bonne idée de consulter aussi le net à propos d'Igobe.

C'était parfaitement sensé – certaines des informations les plus judicieuses sur le milieu des nouvelles technologies proviennent des blogueurs, pas des journalistes. Je complimente Laura sur sa rigueur et son esprit d'initiative, deux qualités que la boîte apprécie chez ses juniors, avec la volonté d'obéir aux ordres, de travailler une centaine d'heures par semaine et d'avoir renoncé à toute vie personnelle au profit de l'enrichissement des associés de chez Winslow & Brown.

— Vous avez appris quelque chose d'intéressant ?

— Je ne sais pas trop. Les blogueurs les plus connus partagent l'opinion répandue par la presse officielle – la technologie d'Igobe est révolutionnaire, ouvre une nouvelle voie etc. Puis j'ai trouvé des blogs écrits par des hackers. Ils semblent avoir créé sur le net une culture qui leur est propre et ces petits génies du piratage informatique font circuler une étrange rumeur.

— Quel genre de rumeur ?

— Ils prétendent que la technologie d'Igobe peut être piratée.

— Oh. Ce n'est pas bon du tout.

Le capital d'Igobe repose sur la promesse que la technologie qu'ils ont développée permet de protéger la vie privée des utilisateurs d'Internet, d'entourer leur identité d'une couche impénétrable de sécurité. Si ce produit n'est pas imperméable au piratage, ce capital disparaît. Les utilisateurs se retrouveraient exposés, exactement comme l'empereur du conte d'Andersen, nu dans ses vêtements neufs imaginaires. Je me demande si c'est dans cette direction qu'Hilary a fait des recherches pour son article. Peut-être a-t-elle eu vent d'une rumeur similaire. Ce qui expliquerait son titre de travail. Je craignais que l'angle choisi par Hilary ne plaise pas à Iggy, je n'avais pas imaginé de quel angle il s'agissait, ni à quel point il lui déplairait.

— Les blogs disent-ils qui a réussi à le pirater ?

— La rumeur dit qu'une seule personne sait comment pénétrer les protocoles de sécurité et qu'il est très secret. C'est courant chez les hackers, parce qu'ils n'agissent pas toujours en toute légalité. Mais la chose étrange, c'est que ce hacker prétend avoir élaboré un plan pour anéantir Iggy Behrenz et Igobe avec. Cet homme aurait déclenché un genre de vendetta personnelle. On dit sur les blogs qu'il s'agirait d'un ami proche d'Iggy qui aurait maintenant des raisons de vouloir se venger.

Ses paroles m'évoquent immédiatement Léo, le copain d'Iggy au nom de famille inconnu, l'as des ordinateurs de Berkeley. Sur la photo conservée par Hilary, Iggy et Léo semblent proches, mais cette photo date de plusieurs années. Les choses ont eu tout le temps de se gâter entre eux depuis et je n'ai aucun mal à imaginer SuperIggy s'attirant la haine d'un confrère.

— Je suppose que personne ne connaît son nom ?

— Dans un sens, si. Il semble avoir un genre de nom de code sur le net, impossible qu'il s'agisse du vrai nom de ce type. En fait, ce hacker pourrait même être une femme, c'est d'ailleurs ce que suggère ce nom de code.

Elle hésite de nouveau.

— C'est quoi ce nom de code ?

Je m'attends à quelque chose évoquant un lion, une variante de Léo.

— C'est du français. Petite Fleur.

— Petite Fleur ?

— Petite Fleur.

— Oh, dis-je, complètement perdue.

Qui aurait cru que le titre de champion de la bizarrerie de mon porte-clés en forme de Lincoln Memorial se trouverait si vite menacé ?

— Ça peut avoir un double sens ? je lui demande.

J'ai étudié un peu de français au lycée, mais les leçons de Mme Weber ont libéré depuis longtemps l'espace qu'elles occupaient dans mon cerveau. Il faut bien jeter quelque chose par-dessus bord pour faire de la place aux paroles des chansons de Madonna. Or le français ne m'était utile que pour m'assurer de ne pas commander des tripes ou un autre truc perturbant dans les restaurants chic.

— Je ne crois pas, dit-elle. J'ai vérifié dans plusieurs dictionnaires français-anglais. Puis je vous ai appelée. Comme vous connaissez personnellement Igor Behrenz, j'ai pensé que vous sauriez peut-être qui pouvait être ce vieil ami devenu ennemi et de quoi il retournait.

Non seulement elle ignorait à quel point il fallait que quelque chose soit étrange pour que je le considère effectivement comme étrange, mais elle ignorait tout ce que j'ignorais d'Iggie. Je ne savais même pas où le trouver, encore moins expliquer les détails de sa vie personnelle. Et ma première hypothèse faisant de Léo le hacker recherché partait en fumée. Il était très peu probable que le costaud à la crinière hirsute de la photo se fasse appeler « Petite Fleur », même sur le net où les utilisateurs laissent souvent libre cours à leurs fantasmes. C'était comme si je me baptisais Rambo.

Je promets à Laura de réunir toutes les infos possibles et la remercie de m'avoir avertie. Il est important que Winslow & Brown sachent dans quoi ils s'engagent. Si la technologie d'Igobe n'est pas fiable, son avenir commercial ne l'est pas non plus. Garantir son entrée en bourse pourrait laisser Winslow & Brown financièrement vulnérable et même entamer sérieusement notre réputation sans tâche.

Mais je ne m'inquiète pas de la seule réputation de Winslow & Brown – la mienne aussi est en jeu. C'est moi qui ai poussé mes supérieurs à se mettre sur les rangs pour l'entrée en bourse de l'entreprise d'Iggie, arguant de mes relations personnelles avec lui. Si des doutes s'élèvent à son sujet, je serai considérée moi aussi comme coupable.

Un frisson glacé me transperce, qui ne doit rien au climat. L'avenir glorieux que j'avais espéré retirer de cette affaire pourrait bien se révéler nettement moins séduisant si je menais aveuglément la firme au désastre.

Il nous faut un moment pour parvenir à nous garer, mais Peter finit par glisser la Prius dans une rue parallèle et nous franchissons à pied la porte en forme de pagode qui marque l'entrée de Chinatown. Les magasins touristiques de Grant Avenue attirent une foule compacte sur le trottoir, qui flâne le long des stands proposant porcelaine bon marché et imitations de sacs à main de grands couturiers. En ce soir de juin, les amateurs de souvenirs ne manquent pas. Personnellement, j'ai fait assez de shopping pour aujourd'hui.

Tandis que Peter me guide dans une petite allée, je lui rapporte ma conversation avec Laura Taylor.

— Petite Fleur ? demande-t-il. Tu inventes ou quoi ?

— Je ne suis pas créative à ce point.

— Au contraire, ma chère, dit-il en français. Vous êtes très créative.

— On dirait Pepé Le Pew.

— Qui est Pepé Le Pew ?

Je me pétrifie sur place, médusée.

— Tu l'ignores vraiment ? Tu ne connais pas ce dessin animé dont le héros est un furet français ?

C'est une chose de ne pas avoir regardé *Party of Five* – Peter n'a jamais appartenu à cette cible publicitaire – mais les classiques du dessin animé sont la pierre angulaire du ba-ba de notre culture.

— La télé ne passait pas de dessins animés le samedi matin là où tu as grandi ?

— Je ne sais pas. Le samedi matin, nous faisons toujours autre chose.

— Le samedi matin, les enfants ne sont pas censés faire autre chose que regarder des dessins animés et manger des céréales trop sucrées tandis que leurs parents font la grasse matinée. Qu'est-ce que tu faisais à la place ?

— Nous partions en randonnée, nous faisons de la voile, ou du vélo. Ce genre de choses.

— Je n'avais jamais compris que tu avais été un enfant martyr.

Il rit et me prend par le bras.

— Ça me plaisait.

— Etais-tu autorisé à manger des céréales Cap'n Crunch au moins, avant d'être traîné dans la nature sauvage ? Ou des Fruit Loops de toutes les couleurs ? Je t'en supplie, dis-moi que tu avais le droit de manger des Fruit Loops.

— Regarde, nous sommes arrivés.

— Tu changes de sujet.

— Exact. Mais nous sommes quand même arrivés.

Bien qu'il se trouve dans Chinatown, le restaurant fréquenté chaque dimanche par les Forrest se révèle assez intime et peu touristique. Après sa description du programme de leur week-end type, j'imagine que le dimanche soir venu, tout le monde était bien trop fatigué pour cuisiner. Un régime alimentaire comportant davantage de sucre et de caféine aurait développé leur endurance.

Une hôtesse d'un certain âge accueille Peter comme s'il était son petit-fils perdu de vue depuis une éternité et le gronde pour son absence prolongée, semblant considérer le fait d'avoir déménagé pour la côte opposée comme une excuse peu satisfaisante. Puis son regard tombe sur moi.

— Qui est-ce ?

— Ma fiancée. May, je te présente Rachel. Rachel, May.

— Bonjour, dis-je.

Elle me regarde, puis regarde Peter, puis son regard revient à moi.

— Fiancée ? demande-t-elle, surprise.

En fait, son ton est vaguement accusateur. Comme elle voit Peter chaque semaine depuis plus de trois décennies, elle devait s'attendre à être parmi les premières averties de ses fiançailles. Mais Susan nous fait signe depuis la table où elle et Charles sont déjà assis, coupant court à la conversation.

Nous rejoignons la table en même temps que le serveur. Il débouche une bouteille de vin blanc glacé et nous sert tandis que nous commentons le menu. Après une brève concertation, nous commandons assez de plats pour nourrir une équipe de foot et ses supporters. Juste au moment où le serveur s'éloigne, le téléphone de Peter sonne. Il me montre l'écran – Alex Cutler –, s'excuse et sort prendre l'appel dehors. Je le suis du regard et l'observe traverser le restaurant en évitant habilement un serveur muni d'un plateau garni de sodas. Même à distance, la vue du liquide pétillant dans les grands verres manque me faire monter les larmes aux yeux. Le vin est doux et rafraîchissant, mais la cuisine chinoise, comme le bacon, a meilleur goût avec du Coca Light.

Les rouleaux de printemps et les raviolis chinois arrivent presque aussitôt. Les parents de Peter ne jugent pas nécessaire de patienter jusqu'à son retour pour se servir, ce qui est tant mieux car je meurs de faim et Peter s'est fait intercepté par May sur le chemin du retour. Elle le submerge de paroles et même depuis l'autre bout de la salle, on devine qu'il va mettre un certain temps avant de s'en dépêtrer.

— C'était agréable de retrouver vos amies, mon petit ? me demande Susan tandis que j'avale une grosse bouchée de crêpe à l'échalote. Vos colocataires de la fac semblent très intéressantes. Ensemble, vous deviez former un groupe pittoresque à la fac.

Comme j'ai la bouche pleine, je me contente de sourire en hochant la tête, ce qui m'arrange parce que je ne sais pas comment j'aurais réagi sinon. *Pittoresque* n'est pas le mot que j'espérais entendre dans la bouche de la mère de Peter pour nous décrire, mes amies et moi. Ce n'est pas aussi mauvais signe que *originale*, mais encore trop près de *loufoque* pour mon goût.

— Peter a dû apprécier lui aussi de retrouver ses amis de fac, reprend Susan. Je craignais que la présence de Caro ne soit étrange, mais Peter pensait que ça ne poserait pas de problème.

Je transperce un ravioli de mes baguettes et me prépare à le tremper dans la sauce Hoisin.

— Pourquoi sa présence aurait-elle été étrange ?

Caro m'est apparue comme l'une des personnes les moins bizarres que j'aie jamais rencontrée – la veille, elle était tout sourire. Une aptitude prononcée aux rapports sociaux est probablement obligatoire pour réussir dans les relations publiques. Inutile de dire que je n'aurais jamais réussi dans ce secteur.

— Oh ! Je sais que l’histoire entre elle et Peter s’est achevée sur une note amicale, mais après tout ce temps passé ensemble... Et bien, je craignais qu’assister à ses fiançailles ne la gêne.

— Tout ce temps ?

— Tout ce temps quoi ? demande Peter en se glissant sur sa chaise.

— Tout ce temps où tu es sorti avec Caro, chéri. Vous avez commencé à vous voir pendant votre première année de fac, puis vous n’avez cessé de rompre et de vous remettre ensemble jusqu’à l’été dernier – votre histoire a duré plus longtemps que bien des mariages. Caro faisait pratiquement partie de la famille. J’expliquais justement à Rachel combien j’étais heureuse qu’elle n’ait pas trouvé gênant d’assister à vos fiançailles hier soir.

Le ravioli s’échappe de mes baguettes et s’écrase dans la sauce Hoisin. Des gouttes de liquide éclaboussent la nappe, ma manche et, curieusement, les lunettes de Charles. Il les ôte sans un mot, essuie les verres avec sa serviette et les repose sur son nez avant de reprendre le maniement de ses propres baguettes.

Je ne suis peut-être pas pourvue des aptitudes de Caro aux relations sociales, mais je suis plutôt bonne en maths. D’après mes calculs, Peter est sorti avec la même fille presque la moitié de son existence. Ce que je ne trouverais sans doute pas gênant...

S’il avait mentionné la chose devant moi une seule fois.

— Rachel, goûte l’un des rouleaux de printemps, me presse Susan. Ce sont les préférés de Caro.

La fin du repas se déroule dans un brouillard. J’oublie temporairement Hilary et Iggie, Léo, Biggie, les clés USB, les caméras de sécurité, le Lincoln Memorial et Petite Fleur. Tous les sentiments d’insécurité que je pensais avoir vaincus refont surface, et apparemment ils ont profité de leur hibernation pour se reproduire.

Il est arrivé à Peter de faire parfois vaguement allusion à une ex, mais je ne l’ai jamais interrogé sur les détails, encore moins demandé de statistiques sur la durée moyenne de ses relations amoureuses. Je préférais éviter de nourrir mes névroses avec des noms précis ou des anecdotes. Et ne pas provoquer de questions sur mon terrifiant passé amoureux. Mais il me semble qu’il aurait pu me prévenir qu’il avait pratiquement été marié avec quelqu’un et que ce quelqu’un était Caro Vail.

Dire que pendant tout ce temps, j’étais si fière de ma relation normale avec lui et des progrès que j’avais faits pour prouver à la famille normale de Peter quelle belle-fille normale j’allais faire. Je n’ai fait que me bercer d’illusions. Charles est un homme qui s’exprime très peu avec des mots, mais quand cela lui arrive, ceux-ci sont soigneusement choisis – il n’a pas sorti *particulière* de son chapeau comme ça. Et je vois maintenant l’expédition shopping de Susan pour ce qu’elle était : une tentative pathétique et désespérée de me transformer en belle-fille idéale. Une femme qui professe une opinion sur les verres à pied, se montre à son avantage en rose et est impatiente d’engendrer des enfants qu’elle emmènera faire des randonnées intensives le samedi matin et privera de céréales sucrées.

Savoir que cette femme existe déjà et qu’à peu de chose près elle a déjà appartenu à la famille de Peter ne fait que rendre plus menaçante une question évidente : que fait Peter avec moi ? Il a choisi d’être avec Caro durant quinze ans – une femme qui, si on lui donnait l’occasion, appellerait probablement son chien Médor. On ne peut pas effacer quinze ans en prétendant s’être trompé. Quinze jours ou quinze semaines, oui. Quinze mois même. Mais quinze *années* ?

On peut concevoir qu’après une décennie et demie avec Caro, Peter ait éprouvé le besoin de prendre des vacances, de vivre une idylle avec une femme au caractère diamétralement opposé à celui de Caro. Si la bague à mon doigt a la moindre signification, c’est qu’il est parvenu à se convaincre que je valais davantage qu’une idylle. Mais j’en suis de nouveau réduite à craindre de ne

représenter qu'une fantaisie passagère, un accès de folie temporaire qu'il rejettera une fois revenu à la raison et rendu à son existence normale.

Tandis que ces pensées troublantes défilent dans ma tête, Peter ne semble pas remarquer que quelque chose cloche. Tandis que les plats succèdent aux hors-d'œuvre, son comportement s'apparente assez à la définition d'« inconscient » proposé par le dictionnaire. Puis on nous présente l'addition, accompagnée d'un plateau de ces petits gâteaux chinois qui renferment un message. Je brise le mien, espérant une prophétie providentielle, ou à défaut un message pouvant s'interpréter comme me déliant de ma promesse de ne pas consommer de caféine.

En fait, le message ne m'est que trop clairement destiné : le papier est complètement vierge. Pas même un chiffre porte-bonheur. Juste une simple bande de papier blanc.

Je me retiens de poser ma tête sur la table et d'éclater en sanglots.

— Alors les enfants, qu'avez-vous prévu pour demain ? lance Charles quand nous nous préparons à partir.

Mais les mots percent difficilement le brouillard confus dans lequel je me débats.

— Rachel connaît peu San Francisco, dit Peter. Et comme nous prenons tous deux un jour de congé, je pensais faire un peu de tourisme.

Il *est* vraiment inconscient. Nous n'avons pas le temps de faire du tourisme. A-t-il déjà oublié que nous devons retrouver Hilary ? Mais, après tout, s'il est capable d'oublier de me parler de la femme avec qui il est sorti durant quinze ans, oublier notre mission de sauvetage ne doit pas lui poser de difficulté particulière.

— Tu pensais à un endroit en particulier ? demande Susan.

— Les trucs habituels. Tu sais, le quai des pêcheurs, Alcatraz, ce genre de choses. Peut-être même un trajet en funiculaire si Rachel ne trouve pas ça trop cliché.

— C'est une idée merveilleuse, dit Susan.

Evidemment, ce n'est pas dans sa tête que le jingle de la pub Rice-a-Roni a trotté toute la journée. Elle se tourne vers moi.

— Vous aimeriez peut-être aussi visiter le musée d'Art moderne de San Francisco. Je sais qu'on ne peut le comparer au musée d'Art moderne de New York, mais d'habitude ils proposent des expositions intéressantes. Et, si la météo se montre coopérative, vous pouvez emporter un pique-nique et déjeuner dans le parc en face. Vous savez, le parc où se trouve le mémorial de Martin Luther King.

Ça fait tilt dans mon esprit, et pas uniquement parce que pique-nique et sodas sont pour moi indissolublement liés. A mes côtés, Peter a la même réaction.

— Le mémorial de Martin Luther King ?

— Dans le Yerba Buena Gardens. Tu sais, tout près du Moscone Center. Tu dois connaître, dit Susan.

— Vous parlez du Martin Luther King qui a prononcé le discours « J'ai un rêve » ? Ce Martin Luther King là ?

— Martin Luther King Jr, pour être précis, intervient Charles en repoussant sa chaise et aidant Susan à se lever.

— Ce serait un joli but de promenade pour demain, suggère celle-ci.

— Penses-tu à la même chose que moi ? me demande Peter tandis que ses parents ouvrent la voie vers la sortie.

Je fais de mon mieux pour conserver une voix égale.

— A cet instant précis, je pense beaucoup de choses. Et notamment que nous pourrions

commencer notre circuit touristique dès ce soir.

Comme Charles et Susan ne sont pas garés loin de nous, ils nous raccompagnent à pied à notre voiture. Je n'ai donc pas l'opportunité de parler à Peter avant d'avoir bouclé ma ceinture dans le siège du passager. Puis, une fois que c'est chose faite, je me dépêche d'appeler Luisa pour lui dire de nous retrouver au Martin Luther King Memorial en prenant Ben au passage.

— Nous sommes en train de dîner. Nous n'avons même pas encore pris le dessert. Pourquoi devrions-nous vous rejoindre ? questionne-t-elle. Tu as envie d'un bretzel géant ? Ils vendent des bretzels dans tous les monuments américains. Tu veux vraiment que je finisse de dîner en vitesse simplement parce que tu as envie d'un bretzel ? Tu veux aussi que je nettoie après toi quand tu auras renversé de la moutarde partout ?

A en juger par sa tirade, elle est au bord de la crise de nerfs, et son abîme semble encore plus profond et plus sombre que le mien. Je lui explique avec patience :

— Martin Luther King Jr a prononcé son discours « J'ai un rêve » dans les années 1960 au Lincoln Memorial, durant la marche pour les droits civiques. Il est possible que le porte-clés du Lincoln Memorial signifie que nous devons nous rendre au mémorial de Martin Luther King.

Mes symptômes de manque n'ont fait que s'intensifier durant la journée, mais j'ai joui de davantage de temps que Luisa pour m'adapter à cette pénible sensation. Et puis un léger détail – découvrir que Peter était sorti durant quinze ans avec une fille qui lui convenait parfaitement – m'avait distrait de mon inconfort physique.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec Hilary ? demande Luisa.

— Je ne sais pas. Probablement rien. Mais autant vérifier.

Après de longues parlementations, elle finit par céder.

— Je suppose que nous n'avons rien de mieux à faire. Et comme ça nous pourrions vous mettre au courant de ce que nous avons appris.

Je raccroche et observe Peter, qui fait de son mieux pour éviter les piétons qui traversent en dehors des clous.

— Ils nous rejoignent là-bas ? dit-il.

— Oui, encore que Luisa grogne un peu à cette idée.

— Le manque ?

— J'espère. Sinon ça signifie qu'elle est d'une humeur exécrationnelle sans aucune raison valable.

Il rit, apparemment inconscient du fait que nous sommes sur le point d'avoir une discussion très sérieuse.

— Tu n'aurais pas oublié de me dire quelque chose ? dis-je d'une voix douce, optant pour

l'attaque détournée.

— Quoi ?

Il fait une embardée pour éviter un groupe de touristes coiffés de visières orange identiques.

— Oh c'est vrai ! Mon coup de fil à Alex. Il dit ne pas s'être rendu au Four Seasons, et il est presque certain de n'avoir aucun jumeau dont il aurait été séparé à la naissance. Nous avons aussi parlé d'un double demain, aux environs du déjeuner.

— Un double ?

— Caro m'a laissé un message tout à l'heure pour suggérer la même chose. Tous deux trouvent que ce serait sympa de se retrouver tous les quatre.

— Un double... un match de tennis en double ? Au déjeuner ?

Les gens sont censés manger durant l'heure du déjeuner, pas s'habiller de façon ridicule pour taper dans des balles avec des filets à papillon améliorés.

— Caro peut te prêter une raquette et une tenue. Je leur ai dit que je les rappelais. Je voulais m'assurer que tu étais d'accord et que nous avons résolu l'énigme Hilary. Au fait, tu as vu comme j'ai assuré avec mes parents ? Je me suis dit que tu préférerais qu'ils croient que nous visitons la ville plutôt que leur avouer nos véritables activités.

— Tu as été très bien, dis-je.

Mais je suis surtout ébahie qu'il glisse le nom de Caroline avec une telle facilité, comme si leur liaison passée était un sujet dont nous avons discuté en détail et que nous avons classé depuis longtemps. Et comme si je n'avais rien de mieux à faire que lui emprunter ses vêtements pour pratiquer un sport auquel j'ai été officiellement déclarée inapte par plus d'un professeur spécialisé. L'image de Caro en tennis blanches, blonde, bronzée, irradiant le talent sportif, à côté de moi en tennis blanches, pas blonde, pas bronzée et irradiant la nullité, surgit dans mon esprit. Et la partie de l'image qui me concerne n'est pas belle à voir.

Comme la méthode détournée n'a pas fonctionné, je vire la partie détournée et passe à l'attaque pure et simple.

— Quand je t'ai demandé si tu avais oublié de me dire quelque chose, je faisais allusion au fait que tu as oublié de me dire que Caro et toi étiez sortis ensemble.

— Je ne te l'ai jamais dit ?

La surprise dans sa voix paraît sincère.

— Non.

— Oh. Je croyais que si.

— Ça a dû te sortir de l'esprit. Comme de me dire que cela avait duré une décennie et demie.

— Une décennie et demie ? Ça n'a pas pu durer aussi longtemps, dit Peter en freinant à un feu rouge.

Puis il réfléchit un moment.

— En fait, peut-être que si. J'avais dix-huit ans quand nous nous sommes rencontrés. Nous avons rompu lorsque j'avais trente-trois ans. Donc ça fait une décennie et demie, avec des pauses. Waouh ! Dit comme ça, ça paraît vraiment long, n'est-ce pas ?

— Surtout quand on l'entend pour la première fois.

— La première fois ? Mais je t'ai prévenue que j'étais sorti avec d'autres filles avant toi. Le contraire serait plutôt bizarre, non ?

— Tu m'as dit être sorti avec *d'autres filles*. Pas *une* autre. Et pas pendant quinze ans.

— Tu n'as jamais semblé désirer en savoir plus. En fait, chaque fois qu'il est question de nos ex, tu changes de sujet.

— Eh bien, maintenant, je veux des détails, dis-je en me raidissant. Je veux la liste.

— La liste ?

— La liste des femmes avec qui tu es sorti.

Peut-être les pauses dans sa relation avec Caro ont-elles été nombreuses. Ce qui me soulagerait énormément. Beaucoup d'ex insignifiantes serait préférable à une seule ex importante.

— La liste est très courte. Il y a eu ma petite amie du lycée, Ashley, de l'équipe de cross-country. Je me demande ce qu'elle est devenue...

— Je ne pense pas que le lycée compte.

— Le lycée ne compte pas ? Alors d'accord, barre Ashley. Après le lycée, il y a eu Caro. Puis quelques femmes avec qui je suis sorti une ou deux fois à des époques où Caro et moi avions rompu. Deux rendez-vous, ça compte ?

Il parle d'une voix distraite tout en cherchant du regard une place pour se garer.

— En gros, il n'y a eu que Caro, reprend-il.

— Tu m'as dit que tu n'avais jamais eu de relation sérieuse.

— Non, dit-il, je n'en ai jamais eue.

— Quinze ans, ce n'est pas sérieux pour toi ? dis-je, incrédule. Comment quinze ans pourraient-ils ne pas signifier quelque chose de sérieux ?

— Ça ne s'est pas passé comme ça.

— Alors comment ça c'est passé ?

— Ça c'est trouvé comme ça, c'est tout. Tu sais comment c'est. Nous nous entendions vraiment bien, nous avions beaucoup de goûts en commun. C'était la voie de la facilité pour ainsi dire. Je ne crois pas qu'aucun de nous deux n'ait jamais désiré que notre liaison dure aussi longtemps. Ça c'est juste trouvé comme ça. Ah, dit-il en garant la Prius dans un espace libre de la 4^e rue. Parfait.

— Quinze ans ? dis-je.

Il met le moteur au point mort et se tourne vers moi. Le soleil vient juste de se coucher et ses yeux couleur chocolat semblent presque noirs dans le crépuscule.

— Rachel. Je te le jure. Ce n'était pas sérieux. Sinon, je te l'aurais dit. Tu es la seule personne avec qui j'aie jamais eu une relation sérieuse.

— Qui a rompu le premier ? Qui a rompu avec qui ?

— Est-ce vraiment important ?

— J'aimerais le savoir.

Il détourne le regard, coupe le contact et détache sa ceinture de sécurité.

— Techniquement, j'imagine que c'est elle qui a rompu avec moi.

Ce n'est pas du tout la réponse que j'espérais entendre.

Il est plus de 21 heures et, à part quelques personnes disséminées sur l'herbe de l'esplanade qui écoutent un joueur solitaire de saxophone, le parc est vide. Luisa et Ben ne sont pas encore arrivés. Nous trouvons facilement le mémorial – une cascade de granit qui fait face à l'esplanade éclairée par des spots. L'eau jaillit d'un mur de rochers de quinze mètres de haut et retombe dans un bassin d'où s'élève une brume rose dans l'air froid de la nuit. La cascade est jolie, mais nous ne voyons pas en quoi elle peut nous aider. Nous suivons l'allée qui mène à une série de panneaux de verre, où sont affichés des photographies du leader assassiné et des extraits de ses écrits et de ses discours.

Nous allons de panneau en panneau, étudiant les citations et les visages en noir et blanc. « Grâce à notre génie scientifique, nous avons fait de ce monde un village. Maintenant, grâce à notre élévation morale et spirituelle, nous devons en faire une fraternité », proclame l'un des panneaux. « Je préfère mourir avec mes convictions dans la pire des misères que vivre dans des richesses démesurées sans

le respect de moi-même », dit un autre. « Quand les machines et les ordinateurs, les exigences du profit et les droits des propriétaires sont considérés comme plus importants que les gens, les trois géants que sont le racisme, le matérialisme et le militarisme sont impossibles à vaincre », énonce un troisième.

— Ce type savait parler, dit Peter avec admiration.

— Mais j'ai le sentiment qu'il ne devait pas être très demandé comme orateur par l'antenne locale du Parti des jeunes républicains.

— Ni par celle des vieux républicains, renchérit Peter.

— Quel rapport Iggie pourrait avoir avec tout ça ?

Je me demande toujours si nous sommes au bon endroit et si ce petit jeu a un rapport avec Hilary. C'est mieux que de penser à la liste de Peter, si on peut appeler *liste* une feuille de papier comportant moins de deux lignes.

— Iggie a un rapport avec les ordinateurs, les richesses démesurées et les exigences du profit.

— Tu es une spécialiste de l'investissement bancaire, me rappelle Peter. Moi, je dirige une start-up, et nous espérons tous deux retirer un jour des profits immenses de notre travail. Nous ne sommes pas franchement plus désintéressés qu'Iggie.

— Mais nous notre goût vestimentaire est plus développé.

— Je suis d'accord là-dessus.

La poursuite de l'étude des panneaux ne nous fournit aucun éclairage révélateur sur le mystérieux porte-clés, ni même aucun éclairage tout court. J'éprouve une certaine frustration quand des pas résonnent dans l'allée, et Ben d'abord, puis Luisa, apparaissent au coin.

— J'espère que ça en vaut la peine, dit Luisa.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demande Ben.

— Non, malheu...

Je me rends compte alors que quelqu'un les accompagne.

— Bonjour Abigaïl, dit Peter.

— Bonjour, répond Abigaïl.

Un vent léger souffle dans ses cheveux bruns et soyeux.

— J'espère que cela ne vous ennuie pas que Luisa m'ait invitée. Nous dînions ensemble lorsque vous avez appelé.

— Bien sûr que non, dis-je.

Je donnerais n'importe quoi pour maîtriser l'art de hausser un seul sourcil, et le lever à l'adresse de Luisa. Mais je dois me contenter d'une mimique qui est loin de me satisfaire. De toute façon, elle m'ignore. Le manque nous rend toutes les deux brusques et grognons et n'améliore en rien nos niveaux respectifs de maturité.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demande de nouveau Ben.

— Non, nous avons fait chou blanc.

— Je m'obstine à espérer l'arrivée d'une autre fille sur son skateboard, dit Peter.

— Alors ce n'était pas la peine d'avalier notre repas en vitesse pour vous retrouver ici ? dit Luisa. Nous aurions pu commander un dessert comme les gens civilisés ? Ils proposaient de la crème brûlée. En cet instant même, je pourrais être en train de déguster une crème brûlée. Tu sais combien j'aime la crème brûlée.

Je n'ai aucune idée de combien elle aime la crème brûlée. Je ne me souviens même pas qu'elle ait jamais été portée sur le sucré. J'en déduis que, chez elle, le manque prend la forme d'un besoin insatiable de sucre. Et est assez fort pour annihiler tout désir de se montrer à Abigaïl sous son jour le

plus agréable.

— Eh bien, c'est un endroit sympa, et instructif aussi, dis-je.

— J'ai suffisamment d'instruction comme ça, dit Luisa. Allons-y.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Abigaïl tendant le doigt vers quelque chose près de mon pied droit.

— Qu'est-ce que...

Je baisse les yeux vers l'endroit qu'elle désigne.

— Oh.

Une pierre gît dans l'ombre de l'allée, au pied du panneau où est inscrite la citation sur les machines et les ordinateurs. Entre la pierre et le panneau est coincé un objet.

Je m'accroupis pour l'examiner de plus près. Une petite enveloppe rembourrée a été enfoncée dans l'interstice, mais un coin dépasse de la pierre, comme si celui qui l'avait laissée là voulait s'assurer qu'elle ne serait découverte que par quelqu'un qui fouillerait l'endroit avec attention. Je saisis le coin qui dépasse entre mon pouce et mon index et tire délicatement l'enveloppe de sa cachette.

Même dans la lumière tamisée, il est facile de voir que l'enveloppe est la sœur jumelle de celle livrée par la fille en skate cet après-midi, et de reconnaître les lettres d'imprimerie maintenant familières qui composent mon nom.

Peter s'élance aussitôt et disparaît de l'autre côté de la cascade. Il réapparaît quelques minutes plus tard, tout aussi déçu que la fois précédente.

— Personne. Tous les gens qui se trouvaient sur l'esplanade sont partis.

Pendant ce temps, Ben cherche les caméras des yeux. Visionner les cassettes des caméras de sécurité doit faire partie de l'entraînement de base du FBI, ou alors c'est la partie de sa formation qui a le plus marqué Ben. Mais, même si les caméras existent, je doute qu'elles soient d'une utilité quelconque. Des centaines de personnes ont dû passer ici aujourd'hui, peut-être même des milliers – nous sommes en pleine saison touristique. Dans l'hypothèse où nous pourrions visionner ces images, quelles sont les chances que l'un des objectifs ait été orienté de façon à filmer la personne qui a glissé l'enveloppe dans sa cachette ? Les pensées de Ben ont dû suivre le même cheminement car, quand Peter nous rejoint, il renonce à ses recherches avec un haussement d'épaules.

— Je ne vois rien.

Il nous reste le paquet. Déployés en cercle dans l'allée, nous fixons tous les cinq l'épaisse enveloppe que je tiens entre mes mains. Je la soupèse.

— J'espère que ce n'est pas un nouveau porte-clés.

L'enveloppe et l'écriture sont identiques à celles d'Union Square, mais le paquet paraît plus lourd.

— C'est peut-être une bombe, suggère Luisa.

Elle se moque de moi. Je commence à me demander si notre amitié va survivre à trente-six heures supplémentaires de sevrage de caféine et de nicotine.

— Tu veux que je l'ouvre ? demande Peter.

— Non, je vais le faire.

Je tire sur la languette qui ouvre l'enveloppe et glisse un coup d'œil à l'intérieur. Un objet métallique luit tout au fond.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Étrange. C'est étrange. Très, très étrange.

Je plonge la main dans l'enveloppe et en retire un iPod tout neuf et tout brillant, écouteurs compris.

— Sympa ! s'exclame Peter. Je pensais justement t'offrir exactement le même pour aller à la gym.

Je ne sais pas quand, exactement, il s'est imaginé que j'allais fréquenter un club de sport. Mais j'anéantirai ses fantasmes plus tard.

— Le Père Noël est en avance cette année. Mais pourquoi quelqu'un m'offrirait-il un iPod ?

— Peut-être pour élargir ton horizon culturel au-delà des monuments nationaux et des feuilletons télé pour ados, intervient Luisa. Tu vas pouvoir télécharger des opéras et des symphonies. Ou les programmes de la BBC et de la chaîne culturelle.

— Je ne crois pas qu'on me l'ait offert pour me faire mourir d'ennui.

— Cet iPod contient peut-être un indice quelconque, suggère Abigaïl. Une chanson ou une photo, un truc de ce genre.

C'est une bonne idée, au contraire de la suggestion de Luisa. Je me demande s'il serait possible d'échanger Luisa contre Abigaïl, du moins jusqu'à mardi matin 10 heures.

— Comment le met-on en marche ? je demande.

Je suis peut-être la dernière Américaine de moins de quatre-vingts ans à n'avoir jamais utilisé un iPod.

— Attends, dit Peter.

Il me prend l'engin des mains et presse une touche. Une seconde plus tard, l'écran s'allume. Nous nous resserrons autour de lui tandis que l'icône Apple laisse place au menu des options.

— Sélectionne d'abord « Photo », dis-je, en pensant à la photographie trouvée dans le coffre.

Mais cliquer sur « Photo » ne nous mène qu'à un écran vide.

Il clique ensuite sur « Musique », mais cela ne produit rien non plus. Puis il clique sur l'option « Vidéo ».

— Jackpot ! s'exclame-t-il.

Il incline l'écran afin que nous puissions tous le distinguer. Un seul fichier s'affiche, mais il m'est clairement destiné. Il se nomme : « Clique sur moi, Rachel. »

Les instructions sont assez claires.

— Cliquons, dis-je.

Peter me tend les écouteurs et je les enfonce sur mes oreilles.

— Prête ?

J'acquiesce. Il enclenche la touche *Play*. Le noir envahit l'écran un instant et je me demande, un peu tard, si je ne vais pas voir quelque chose que je n'ai pas envie de voir. Mais avant que j'aie pu réfléchir à ce que je ne voudrais pas voir, des images apparaissent à l'écran et la bande son grésille dans mes oreilles.

La vidéo est un montage d'une série de clips en noir et blanc, montrant tous le même homme dans des décors divers : à une tribune d'orateur, au cœur de la foule, en train de serrer la main d'autres hommes, de se baisser pour soulever un enfant. Chaque clip s'enchaîne en fondu avec le suivant tandis qu'une voix off commente passionnément les images dans une langue étrangère. J'ai l'impression qu'il s'agit d'espagnol mais, comme je l'ai précisé plus tôt, j'ai étudié le français, et je ne m'en souviens guère. L'homme ne m'est pas inconnu, mais je ne parviens pas à l'identifier. Il arbore la même chevelure hirsute que Léo sur la photo rangée dans mon sac, mais ces clips sont bien plus anciens, sans compter que la tenue préférée de cet homme semble se composer d'un béret et de vieux vêtements militaires, alors que Léo porte un T-shirt et un jean.

Luisa se presse contre moi pour mieux voir l'écran. Elle dit quelque chose que je ne parviens pas à entendre et j'ôte mes écouteurs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'essaie d'écouter.

— Donne-moi ça, exige-t-elle.

— Pourquoi ?

— Donne-les moi, c'est tout.

Elle m'arrache les écouteurs de la main et les place dans ses propres oreilles. Je ne l'avais encore jamais vue si impatiente. Nous suivons le reste du clip en silence.

— Tu sais qui est cet homme ? dit-elle quand le montage s'interrompt trente secondes plus tard. Tu comprends l'espagnol ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle d'un air satisfait. Tu sais peut-être tout sur la télé et les attractions touristiques américaines, mais moi j'ai passé ma jeunesse à étudier des sujets importants, comme l'histoire politique et les langues étrangères.

Je ne vois pas ce que l'histoire politique vient faire avec l'espagnol. Ce n'est d'ailleurs pas une comparaison valable puisque l'espagnol n'est pas franchement une langue étrangère pour Luisa. Mais nous en débattons quand elle ne sera plus en manque de nicotine.

— Vas-tu nous faire profiter de tes connaissances en matière d'histoire politique et de langues étrangères ? Ou faut-il que l'on devine ?

— Il s'agit de Che Guevara.

— Qui ?

— Ernesto Guevara de la Serna. Le Che. Né en Argentine en 1928 et exécuté en tant que révolutionnaire en Bolivie en 1967.

— Oh.

Je le connais. En fait, j'ai vu le film. Sous-titré, ce qui m'a persuadée d'être une fille intéressante.

— Tu parles du mec de *The Motorcycle Diaries* ?

— Ce film est tiré du journal réel que Che Guevara a tenu durant son voyage à moto pour rejoindre une colonie de lépreux au Pérou. Cette expérience a joué un rôle déterminant dans l'élaboration de sa philosophie radicale.

— Dans le film, le type est plus beau, dis-je.

— Che Guevara était marxiste, non ? dit Ben.

— Exact, dit Luisa. Et la bande son est celle d'un discours qu'il a prononcé dans les années 1960, dans lequel il insiste sur l'importance d'utiliser la technologie pour développer le socialisme.

— Bon, celui qui nous entraîne dans ce jeu de piste en sait long sur les gauchistes ou bien en est un lui-même, dit Peter. Ou les deux. Où veut-il nous mener ensuite ? Je suis certain qu'il n'existe aucun monument dédié à Che Guevara à San Francisco.

Ma frustration antérieure commence à virer à l'agacement.

— Et nous ne savons toujours pas plus pourquoi il nous entraîne dans ce jeu de piste, ni si tout ça peut nous aider à retrouver Hilary.

Nous restons à réfléchir un moment en silence. Les bruits de la ville – la circulation, les aboiements d'un chien, la cloche d'un tramway – rivalisent avec le bruissement de la cascade pour troubler le calme. Je crains de ne jamais réussir à me sortir le jingle de Rice-a-Roni de la tête. Chaque nouveau tramway que j'entends ne fait qu'accentuer le problème.

Abigaïl rompt le silence la première, presque hésitante.

— Pendant le dîner, Luisa a commencé de me raconter toute l'histoire. La disparition d'Hilary, l'article sur lequel elle travaille et la photo dans le coffre. Puis le porte-clés, et maintenant cette vidéo. Tout cela m'a rappelé quelqu'un que j'ai connu. Surtout depuis que tu as parlé de jeu de piste, Peter. La personne que je connaissais adorait les jeux de piste – il adorait toutes les énigmes sous toutes leurs formes. Mais il ne peut s'agir de lui.

— Pourquoi ?

— Celui à qui je pense... est mort.

— Léo ? demande Luisa.

Abigaïl la regarde, surprise.

— Qui t'a parlé de Léo ?

— C'est l'autre homme sur la photo qu'Hilary avait déposée dans le coffre. La mère de Peter l'a reconnu – elle se souvient de lui à l'époque où elle enseignait à Berkeley. J'ai appelé le service d'assistance technique de Berkeley et je leur ai demandé si un étudiant de dernière année nommé Léo avait jamais collaboré avec eux. La femme qui m'a répondu a travaillé avec lui un temps. Elle m'a parlé de l'incendie. J'allais te le dire quand Rachel a appelé et que nous avons dû nous précipiter ici.

Ses dernières paroles sont prononcées avec un nouveau regard appuyé dans ma direction. Si elle continue, je vais me trouver dans l'obligation de la libérer de son pari, juste pour sauver ma peau.

— Comment connaissais-tu Léo ? demande Peter à Abigaïl.

— Et tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu penses parvenir à contacter Iggie, souligne Luisa.

J'observe le visage d'Abigaïl. Peut-être est-ce à cause d'un jeu de lumière, mais elle me rappelle soudain quelqu'un. Je lui trouve une nouvelle ressemblance, une ressemblance avec un personnage très différent de Christie Turlington.

— Biggie, c'est toi, n'est-ce pas ?

Elle se tourne vers moi, ses yeux bruns écarquillés.

— Comment as-tu deviné ?

J'ai rencontré Abigaïl pour la première fois six mois plus tôt, juste après ses débuts dans la boîte de Peter. A l'époque, Peter ne tarissait pas d'éloges sur le flair et les connaissances techniques de sa nouvelle recrue. Ignorant ses préférences sexuelles, je m'étais davantage souciée de ce qui pouvait arriver entre elle et Peter que de son passé. Je n'avais d'ailleurs pas eu non plus l'idée de m'inquiéter du passé de Peter *lui-même*.

Elle ne ressemble plus du tout à la femme qui pose avec Iggie et Léo sur la photo. Ce ne sont pas seulement sa nouvelle silhouette et sa nouvelle coiffure qui ont opéré le changement. Elle irradie maintenant d'une confiance en elle dont manquait cruellement l'Abigaïl de la photo, qui se cache derrière un voile de cheveux. Difficile de savoir si cette métamorphose est davantage liée à son nouveau physique ou à la fin d'un mariage pénible. En tout cas, sa méfiance en matière de relations amoureuses prend soudain tout son sens. Qui ne serait pas méfiante après avoir été mariée à Iggie ?

Un agent de sécurité s'approche et nous informe que le parc va fermer. Nous retournons au Four Seasons et nous nous installons à une table du salon de l'hôtel. Je tiens ma langue quand Luisa commande un rhum Coca Light, une boisson que je n'ai jamais entendu demander, ni par elle ni par quiconque en âge de boire de l'alcool. De toute évidence, elle a décidé de me torturer. Je ne me sens pas au top de moi-même – c'est un euphémisme – mais à en juger par le comportement de Luisa, le sevrage de caféine est une joyeuse plaisanterie comparé au sevrage de nicotine, et elle me tient pour responsable de ce qu'elle traverse. Je ne relève pas non plus quand Ben commande un cheeseburger avec sa bière. Je croyais qu'il avait dîné avec Luisa et Abigaïl, mais apparemment non. Mais je ne m'interroge pas trop sur ce qu'il a fait à la place – je suis trop curieuse d'entendre ce qu'Abigaïl a à dire.

— Nous nous sommes rencontrés tous les trois à l'université de Berkeley, explique-t-elle, il y a quatre ans. Je préparais mon mastère de gestion, tandis qu'Iggie et Léo terminaient leur doctorat en ingénierie informatique, mais nous nous sommes retrouvés à suivre le même cours d'entrepreneuriat et technologie. C'était le cours le plus populaire parmi les étudiants en gestion, parce que beaucoup d'entre nous voulaient trouver un job dans une start-up après l'obtention de leur diplôme. Mais c'était aussi un genre de cours accéléré en gestion pour les scientifiques. Iggie et Léo avaient déjà l'idée de monter une boîte de création de logiciels et ils voulaient apprendre à financer et lancer une nouvelle entreprise.

Je me souviens du commentaire d'Alex Cutler, la veille.

— Il s'agissait de la première compagnie d'Iggie, celle qui n'a jamais décollé ?

Difficile de croire que cette conversation n'avait eu lieu que vingt-quatre heures plus tôt.

— Qui t'en a parlé ? En tout cas, Igobe reprend exactement leur idée d'origine. Au début, ils avaient baptisé leur entreprise Igleo, une combinaison de leurs deux noms. Après la mort de Léo, Iggie a supprimé son nom. Mais le concept est resté le même : créer un logiciel qui conserve l'anonymat des utilisateurs sur Internet. Quand je les ai rencontrés, le développement n'avait pas encore commencé, mais tous deux savaient ce qu'ils voulaient faire et avaient établi les grandes lignes techniques de leur projet. La seule chose qu'ils n'avaient pas encore décidée, c'est s'ils en tireraient profit ou non.

— Pourquoi ne se sont-ils pas contentés de vendre le logiciel ou de le breveter ? demande Luisa. C'est comme ça que procèdent Microsoft et d'autres, non ? Igobe ne fonctionne pas ainsi en ce moment ?

— C'est comme ça que fonctionnaient les créateurs de logiciels jusqu'ici, mais de plus en plus de boîtes Internet tirent maintenant profit de la pub. Tous les portails majeurs comme AOL et Yahoo ! vivent grâce aux annonceurs, tout comme les moteurs de recherche et les réseaux, explique Peter.

Sa propre entreprise travaille à accélérer le flux de données sur Internet mais ne traite pas directement avec les usagers. Ses clients sont les compagnies du téléphone et du câble qui fournissent l'accès Internet aux usagers.

— Iggie et Léo ne sont pas parvenus à décider s'ils devaient vendre le logiciel ou en vivre grâce à la pub. C'était ça le cœur du problème ? demande Luisa.

— Non. C'était beaucoup plus fondamental que ça, explique Abigaïl. Le truc sur lequel ils ne parvenaient pas à s'entendre, c'était carrément de savoir s'il fallait tirer profit du logiciel ou non.

Nous la fixons, perplexes.

— Ne pas en tirer profit ? demande Ben.

— Que veux-tu dire ? s'enquiert Peter.

— Sinon pourquoi se donner tant de mal ? interroge Luisa.

Je suis soulagée que l'idée les choque autant que moi. Je crains parfois que travailler dans la finance ne m'ait rendue obsédée par l'argent au point d'avoir perdu toute notion d'un comportement normal à ce sujet.

— Comment Iggie pouvait-il ne pas vouloir gagner d'argent ? dis-je. Depuis aussi longtemps que nous le connaissons, il est obsédé par l'idée de s'enrichir. Nous parlons d'un mec qui avait accroché une photo dédicacée de Bill Gates dans sa chambre à la fac – et pas parce que Bill était beau gosse.

Abigaïl sourit de notre réaction.

— Je sais que c'est difficile à comprendre. L'idée ne venait pas d'Iggie. Lui n'avait rien contre gagner de l'argent, au contraire ! Elle venait de Léo. Pour commencer, ses opinions le portaient vraiment très à gauche, même selon les critères de Berkeley. Puis son père est mort d'un cancer alors que nous étions encore à la fac. Je ne me souviens pas de la profession de son père – un modeste gestionnaire dans une grosse entreprise, il me semble –, mais Léo était convaincu que s'il n'avait pas travaillé si dur son existence entière il ne serait pas tombé malade. L'expérience l'a rendu encore plus radical. Je me suis rendue aux obsèques, où Léo a lu un extrait de *Das Kapital* avant d'entamer un long discours sur le fait que son père n'avait pas récolté les fruits de son labour.

— Voilà pourquoi tous ces indices évoquant des gens de gauche te font penser à lui ?

— En partie. Mais en partie seulement. Il ne s'agit pas seulement de ses opinions politiques. Je vous ai dit qu'il adorait les énigmes, les puzzles. Pas seulement pour les résoudre, il aimait en inventer aussi. Je l'imagine tout à fait en train de s'amuser comme un fou à élaborer les indices que vous récoltez. Beaucoup de développeurs cachent des surprises dans les programmes qu'ils créent

– on les appelle des « œufs de Pâques » – et Léo a pris presque autant de plaisir à cacher des œufs de Pâques dans son programme qu'à écrire le programme lui-même. En fait, la seule chose qui lui plaisait encore plus était de pénétrer dans les programmes des autres et trouver *leurs* œufs de Pâques.

Je l'écoute avec attention, mais ces paroles me font réagir brutalement.

— Léo était un hacker ?

— Beaucoup de programmeurs le sont. Pour eux, il s'agit d'un jeu, et cela flatte leur ego. Ils aiment se prouver mutuellement qu'ils peuvent pirater leurs programmes respectifs. Certaines boîtes paient même des hackers pour qu'ils tentent de s'introduire dans leurs systèmes et les aident à identifier leurs points faibles, en vérifiant s'ils parviennent à franchir leurs défenses les plus solides et à percer les protocoles de sécurité.

Peter, seul au courant de ma conversation avec Laura Taylor, m'observe intensément.

— Ça ne te rappelle rien ?

Je hoche la tête.

— Abigaïl, as-tu déjà entendu parler d'un hacker nommé Petite Fleur ?

Difficile de poser cette question avec un visage impavide, mais j'y réussis, je ne sais comment.

— Pardon ?

— « Petite fleur » est le pseudonyme – du moins je pense qu'il s'agit d'un pseudonyme – d'un usager d'Internet qui assure pouvoir pirater la technologie d'Igobe, dis-je, avant de leur rapporter ce que m'a dit Laura.

— Cela correspond exactement à ce que tu nous as appris sur Léo. Un vieil ami d'Iggie devenu un ennemi et qui a le savoir-faire technique pour menacer la sécurité d'Igobe. Qui serait mieux placé pour réaliser un tel exploit que le partenaire d'Iggie depuis le début, celui qui a développé le logiciel avec lui ?

— Léo était davantage qu'un partenaire, dit Abigaïl. Iggie est doué et doté d'un grand sens commercial, mais c'était Léo le vrai génie de la technologie. On lui doit les parties les plus sophistiquées de la conception du programme. Mais ni ce hacker ni la personne qui sème ces indices ne peuvent être Léo. Léo est mort.

— Tu en es absolument certaine ? demande Peter, m'ôtant les mots de la bouche.

— Il est mort. J'aimerais que ce soit faux, mais il est impossible qu'il ait pu survivre à l'incendie.

— Que s'est-il passé exactement ? demande Luisa. La femme qui m'a répondu à Berkeley a bien parlé d'un incendie, mais sans me donner de détails, et en demander aurait semblé indécent.

Abigaïl prend une gorgée de son verre de vin rouge.

— Léo possédait un bungalow dans les collines au-dessus de la Silicon Valley, sur Skyline Boulevard. Un endroit modeste comparé aux vastes demeures construites dans le coin avec l'argent gagné grâce à Internet, mais c'était un bel endroit. Par temps clair, la vue s'étendait jusqu'au Pacifique d'un côté de la maison, et jusqu'à la baie de San Francisco de l'autre. Léo considérait le bungalow comme sa retraite privée. Il s'y rendait d'habitude tout seul, s'y enfermait, allumait un feu dans la cheminée, mettait de la musique et s'immergeait dans le travail pendant des jours. Le rapport de police dit qu'une nuit il a dû s'endormir sans que le feu ne soit éteint. Le feu s'est propagé et le bungalow a brûlé avec lui à l'intérieur.

— Tu es certaine qu'il se trouvait à l'intérieur ? dis-je.

Après tout, Abigaïl venait juste de décrire une façon classique de simuler sa propre mort. Non que j'aie la moindre idée de la raison pour laquelle Léo aurait voulu faire une chose pareille. Tous les indices désignent Léo. Avec une évidence qui fait oublier le fossé entre son aspect sur la

photographie et la délicate féminité du pseudo du hacker sur Internet. Du coup, je rechigne à prendre en compte un détail aussi insignifiant que le fait qu'il ait été déclaré décédé.

— Le bungalow était tellement isolé que les voitures des pompiers ont mis beaucoup de temps à l'atteindre. Quand elles sont arrivées, il ne restait pratiquement que des cendres. Personne à l'intérieur n'aurait pu s'en sortir vivant, et c'est ce qui s'est passé. L'incendie maîtrisé, les pompiers n'ont récupéré que des fragments d'os et de dents.

Abigaïl a un léger frisson à ce souvenir.

— ... C'est ainsi qu'ils ont fini par identifier à la fois Léo et Scat.

— Scat ? demande Ben.

— Le chien de Léo.

Scat semble un nom étrange pour un chien – on dirait davantage celui d'un chat – mais tout le monde n'a pas suivi les cours des Forrest en matière de noms d'animaux.

— Il adorait vraiment ce chien.

— Quand tout cela est-il arrivé ? je demande.

Je suis déçue. Difficile d'argumenter avec des os et des fichiers dentaires.

— Il y a environ dix-huit mois. A l'époque, Léo et Iggie se disputaient tout le temps et les choses tournaient vraiment à l'aigre entre eux. Le développement initial du programme était achevé et il avait subi les tests préliminaires. Tout était prêt au lancement sur le marché, mais Iggie et Léo n'avaient toujours pas résolu leur désaccord au sujet des bénéfices à en tirer. Et Léo se plaignait de ne jamais avoir le temps de travailler, parce qu'Iggie organisait constamment des réunions avec des investisseurs à propos d'études de faisabilité et de termes contractuels. Léo voulait commencer modestement et offrir gratuitement une partie du logiciel. Iggie lui, pensait depuis le début que ce programme pouvait rapporter des milliards. Il voulait que les investisseurs de capital-risque financent sa compagnie afin de pouvoir lancer une impressionnante campagne marketing et développer rapidement sa boîte.

— J'imagine que nous savons maintenant quelle voie il a choisie, dis-je. On ne peut pas surfer sur Internet, allumer la télévision ou ouvrir un magazine sans tomber sur une annonce d'Igobe. On en voit même placardées sur les bus et les taxis. Qu'un produit-clé pour la protection de la vie privée s'étale avec autant d'ostentation semble contradictoire.

— Dès que Léo n'a plus été là pour s'opposer à lui, Iggie a fait ce qu'il avait toujours voulu.

— Que s'est-il passé ensuite ? Entre Iggie et toi ? demande Luisa d'une voix douce.

Elle a des tonnes de douceur à déployer envers les personnes qu'elle ne tient pas responsables de sa privation de nicotine. Elle a aussi de bonnes raisons de s'intéresser à l'histoire amoureuse d'Abigaïl.

Abigaïl baisse les yeux sur son verre de vin.

— Je n'avais pas beaucoup d'expérience en amour. Iggie m'a vraiment fait tourner la tête à la fac. J'éprouvais une sensation bizarre, mais j'ignorais ce que j'étais censée ressentir. Notre couple a commencé à aller de travers presque tout de suite après le mariage, mais la mort de Léo a joué le rôle de déclencheur. C'est peut-être un cliché, mais j'ai réalisé que je n'avais qu'une vie à vivre. J'ai quitté Iggie quelques semaines après la mort de Léo et j'ai changé beaucoup d'autres choses dans ma vie.

Elle lève le visage et regarde Luisa dans les yeux.

— Et me voilà maintenant.

C'est l'instant rêvé pour un moment de tendresse ou je ne m'y connais pas. Si j'étais moins impatiente, ou si Luisa s'était montrée plus sympa avec moi aujourd'hui, je laisserais les choses

suivre leur cours. A la place, je lance :

— Et voilà Iggie sur le point de devenir milliardaire. Ce décès tombe à pic pour lui.

Abigaïl finit par arracher son regard de celui de Luisa. J'ai apparemment touché une corde sensible.

— A pic, n'est-ce pas ? renchérit-elle. Cela peut sembler fou mais, quelque part, je ne peux pas m'empêcher de me demander si, oui ou non, Iggie n'a pas eu un rapport quelconque avec l'incendie. Pour lui, ça ne pouvait pas se produire à un meilleur moment. Léo mort, il pouvait enfin faire prendre à leur entreprise la direction qu'il souhaitait, sans plus aucun obstacle. Il a déjà gagné un paquet d'argent, et une fois Igobe coté en bourse, il va devenir sacrément riche.

— A-t-on soupçonné un incendie criminel ? demande Ben.

— Non. Du moins pas officiellement. Les enquêteurs ont conclu à une étincelle qui aurait atterri sur le tapis devant le foyer. De là, le feu se serait propagé rapidement et Léo ne serait pas parvenu à s'enfuir. Mais on n'a trouvé aucune trace d'incendie criminel. Iggie s'obstine à répéter qu'il croit à un suicide, que Léo, toujours déprimé par la mort de son père, a mis lui-même le feu. Il prétend que Léo voulait mourir dans un incendie parce que son père a été incinéré. Ce genre de propos m'a poussée à me demander s'il tentait de détourner les soupçons de sa propre personne.

— Léo avait-il d'autres amis intimes ou d'autres proches ? dis-je.

Peut-être quelqu'un d'autre soupçonnait-il Iggie, quelqu'un qui en savait assez à propos du programme d'Igobe pour le pirater, et qui tenait assez à Léo pour venger sa mort. Peut-être une petite amie, gauchiste et informaticienne de génie, qui se serait baptisée Petite Fleur ?

Mais Abigaïl secoue la tête.

— Léo était un solitaire, surtout depuis que son père est mort. Seuls l'intéressaient son travail, la musique et Scat. C'était un grand admirateur des couches populaires, mais seulement de loin.

— Iggie s'est rendu compte que tu le soupçonnes ? demande Peter.

— Peut-être. Probablement. Mais cela ne l'a pas inquiété. Je ne pouvais pas faire grand-chose, je n'avais aucune preuve. Le soir de l'incendie, Iggie se trouvait chez lui, à travailler dans son bureau. Mais il a pu se glisser dehors une heure ou deux sans que je le remarque, surtout qu'à l'époque nous nous parlions à peine. Il a pu monter au bungalow, maîtriser Léo d'une façon ou d'une autre, puis déclencher un incendie pour effacer ses traces. Je ne l'aurais jamais cru capable de ça, mais il a toujours été ravagé d'ambition et, une fois Léo écarté de son chemin, tout s'est mis en place pour lui. A la mort de Léo, il ne s'est même pas donné la peine de paraître bouleversé. Deux jours plus tard, il rebaptisait la boîte et encaissait un gros chèque d'un investisseur de capital-risque. Deux semaines plus tard, les pubs pour Igobe faisaient irruption partout. Et, aujourd'hui, Igobe est sur le point de mettre ses actions sur le marché pour une somme dont je crois qu'Iggie lui-même n'avait jamais rêvé.

Le silence s'abat sur la table. Chacun d'entre nous réfléchit aux implications de ce qu'Abigaïl vient de nous apprendre. Je ne crois pas être la seule à avoir atteint un nouveau degré d'inquiétude, et pas seulement parce que mes espoirs d'un avenir professionnel radieux grâce à l'entrée en bourse d'Igobe s'évanouissent à toute vitesse. Nous craignons qu'Iggie n'apprécie pas le projet d'article d'Hilary clamant que la technologie d'Igobe pouvait être piratée, mais nous avons écarté l'idée qu'il représentait une réelle menace.

C'était avant d'apprendre ce qui était arrivé à la dernière personne qui s'était mise en travers de son chemin. Si Iggie s'avère capable de meurtre, nos craintes vont prendre une tout autre dimension.

Peter semble aussi stupéfait que nous de découvrir le passé d'Abigaïl. J'imagine qu'elle ne s'est pas étendue sur les détails de sa vie privée dans son CV

— Tu pourrais contacter Iggie ? lui demande-t-il. Tu sais où il habite ?

— Nous louions une maison à Los Altos, mais il a déménagé depuis. Je n'ai pas sa nouvelle adresse, ni même un numéro de téléphone. Dès qu'il s'agit de ses coordonnées personnelles, il devient parano. Toute la correspondance concernant le divorce s'est effectuée par l'intermédiaire de nos avocats. Pour employer un euphémisme, notre rupture n'a pas enchanté Iggie, et il était préférable que je ne traite pas directement avec lui...

Elle semble hésiter.

— ... J'ai dit à Luisa que je pouvais appeler une personne qui savait toujours où le joindre. Mais ce ne serait pas de gaieté de cœur... C'est plutôt pour moi le dernier recours, mais si vous êtes désespérés, je peux le faire.

— Nous sommes désespérés, dis-je.

— Peut-être même très désespérés, ajoute Luisa. Ce que tu nous as appris sur Iggie signifie qu'Hilary pourrait courir un sérieux danger.

Abigaïl semble évaluer le degré de notre désespoir pour savoir si elle doit vraiment passer ce coup de fil qui lui répugne. Nous devons paraître assez pitoyables, à moins qu'elle ne veuille simplement faire plaisir à Luisa. Ou à Peter, qui en plus d'être un ami est aussi son boss, encore que ce coup de fil n'entre certainement pas dans ses fonctions officielles.

— D'accord. Si c'est si important pour vous, je vais tenter le coup.

Jusque-là, elle s'est contentée de tremper les lèvres dans son verre de vin, mais elle le porte maintenant à ses lèvres et en avale une bonne lampée, comme pour se donner du courage. Puis elle sort son téléphone portable de son sac.

— Je reviens dans une minute.

Mais vingt longues minutes s'écoulaient avant qu'Abigaïl ne réapparaisse, et elle paraît alors avoir sérieusement besoin d'un autre verre. Ou peut-être de plusieurs Valium arrosés d'une bouteille de tequila.

— Victoire ? demande Luisa pleine d'espoir.

Abigaïl brandit un morceau de papier sur lequel est griffonné un numéro de téléphone.

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais, mais j'ai obtenu un numéro. Dont l'indicatif est 650, donc qui se trouve quelque part près de Palo Alto. Mais je n'ai pas pu arracher une adresse.

— Qui as-tu appelé ? je demande, piquée par la curiosité.

— Même SuperIggie a une mère, répond-elle avec un sourire désabusé. Et disons que les chiens ne font pas des chats. Dans ce cas, il s'agit d'une personne qui pense qu'appeler son premier-né Igor est une idée fabuleuse.

Abigaïl juge préférable de passer elle-même l'appel à Iggie, mais nous voulons tous y assister en direct et elle finit par se laisser convaincre.

— En fait, ce n'est pas plus mal d'avoir des témoins de l'impossibilité d'entretenir une conversation avec Iggie – sinon vous allez croire que j'invente. Mais nous devrions nous dépêcher, dit-elle après un coup d'œil à sa montre. Iggie va se coucher à minuit très précise quand il travaille le lendemain, et il ne répond jamais au téléphone une fois qu'il a entamé son rituel du coucher.

Je préfère ne pas savoir en quoi consiste le rituel du coucher d'Iggie et je me félicite que personne ne pose la question. Nous décidons de nous installer dans la chambre de Luisa, équipée d'un téléphone avec haut-parleur. Maintenant que nous nous savons surveillés, nous arborons notre meilleur mine dans l'ascenseur, même s'il nous mourrons d'envie de faire coucou aux caméras derrière les miroirs. A peine arrivée dans sa suite, Luisa s'empare du téléphone sur le bureau pour le poser sur la table basse de verre du salon afin que nous puissions tous entendre.

Peter et moi nous installons sur le sofa, tandis que Ben s'appuie contre la fenêtre et que Luisa prend place dans le fauteuil. Abigaïl appuie sur le bouton du haut-parleur et sur un autre qui active une ligne extérieure.

— Ça peut mal tourner, nous prévient-elle en composant le numéro inscrit sur le papier. Ça fait un moment que je ne lui ai pas parlé.

— Nous savons tous combien les conversations avec les ex peuvent se révéler difficiles, la rassure Luisa.

Je ne peux m'empêcher de glisser un œil vers Peter en me demandant s'il trouve ses conversations avec Caro difficiles. Aucune de mes relations précédentes n'a duré assez longtemps pour que je puisse qualifier quelqu'un d'ex.

Iggie communique ses coordonnées à si peu de personnes qu'il répond aussitôt au téléphone.

— Qui veut parler à SuperIggie ? demande-t-il de sa voix haut perchée.

— Iggie, c'est moi.

Un long silence s'écoule à l'autre bout du fil.

— Biggie ?

Abigaïl a un sursaut et j'ai le sentiment qu'elle regrette déjà sa décision de nous laisser écouter.

— Combien de fois t'ai-je demandé de ne pas m'appeler ainsi ?

— Tu ne m'as rien demandé depuis plus d'un an, tu te rappelles ? C'est le temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai entendu parler de toi. Un an, vingt-trois semaines, quatre jours, trois heures et six minutes. Et tu ne m'as pas envoyé de carte pour Noël.

Même dans le haut-parleur, sa voix boudeuse me porte sur le système.

— Je n'envoie de carte de Noël à personne. Je suis juive.

— Le Dr Grout dit que ton comportement trahit une grande hostilité.

— Je ne t'appelle pas pour discuter de ta psychanalyse ni du Dr Grout.

— Le Dr Grout pense que ton refus de parler de mon analyse est révélatrice de névroses profondément enracinées. Il pourrait t'aider à ce sujet.

Abigaïl lève les yeux au ciel et enfonce la touche qui coupe le son tandis qu'Iggie continue de parler.

— Je suis désolée, nous dit-elle, c'est encore pire que ce que je craignais.

Nous faisons notre mieux pour prendre un air encourageant et elle remet le haut-parleur en

marche.

— C'est très généreux de la part du Dr Grout, dit-elle, mais il a assez à faire sans se faire du souci pour moi.

— Mais nous nous faisons du souci, Biggie. J'ai expliqué au Dr Grout que je t'avais rencontrée à la fête l'autre soir, et nous sommes très inquiets.

— Inquiets à cause de quoi ?

— Nous craignons que tu ne sois anorexique, ou du moins, anémique. Mais ne t'inquiète pas, nous pouvons t'aider. Nous savons aussi pourquoi tu appelles. Nous nous attendions à ton coup de fil et nous sommes d'accord pour envisager la question. Mais d'abord, nous pensons que tu me dois des excuses.

— Je suppose que par « nous », tu parles toujours de toi et du Dr Grout ? demande Abigaïl.

Personnellement, j'espère que oui. Le pluriel de majesté est assez bizarre comme ça lorsque ce sont les rois qui l'emploient.

— Evidemment que je parle du Dr Grout, dit Iggie. Tu sais bien que je lui dis tout. Nous savions que tu reviendrais et nous savons pourquoi. Mais il va falloir que tu fasses la queue, Bigs. Tout le monde veut son tour avec moi maintenant.

Abigaïl respire profondément, puis exhale lentement avant de reprendre la parole d'une voix ferme et contenue.

— Iggie, comme je l'ai parfaitement et clairement exprimé il y a vingt-trois semaines et je ne sais combien de jours et d'heures, je ne désire plus faire le moindre tour avec toi ou le Dr Grout. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai explicitement renoncé à toute exigence sur tes biens lors des pourparlers concernant le divorce.

Iggie ricane.

— Le Dr Grout dit que tu essaies de jouer les indifférentes. Que c'est pour ça tu m'as évité hier soir.

Exaspérée, Abigaïl se passe les deux mains dans les cheveux.

— Oui, c'est exactement ça. Le Dr Grout et toi me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Je joue les indifférentes. Mais ce n'est toujours pas la raison de mon appel.

— D'accord, je vais entrer dans ton jeu. Pourquoi appelles-tu alors ?

— Je suis en compagnie de vieilles copines de fac à toi qui essaient de retrouver Hilary Banks. Elle semble avoir disparu.

— Quoi ? Disparue ? Hilarita ?

La bouderie dans sa voix laisse place à une surprise exagérée, surjouée. Les cours d'art dramatique ne devaient pas être au programme de son cursus de thèse.

— Personne ne l'a vue depuis qu'elle a quitté la fête avec toi hier soir.

— Elle a quitté la fête avec moi ? De quoi parles-tu ?

— Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas de quoi je parle. Les voituriers se souviennent t'avoir vu avec elle. Tu connais quelqu'un d'autre qui conduit une Lamborghini et gratifie les employés de billets de cent dollars en leur conseillant d'acheter des actions Igobe ? Ça t'évoque qui au juste ?

J'entends presque les rouages du cerveau d'Iggie tandis qu'il cherche comment se tirer de là.

— Peut-être, dit-il d'une voix redevenue boudeuse.

Vu les sautes d'humeur dont nous sommes témoins en l'espace d'un seul coup de fil, il me paraît rassurant qu'il entretienne une relation suivie avec un spécialiste des troubles mentaux.

— Allez, Iggie. Dis-moi simplement ce qui s'est passé après ton départ de la fête.

— Il ne s'est rien passé. Zippo. Nada. Zilch.

— Alors où se trouve Hilary ?

— Comment le saurais-je ? Je l'ai déposée à son hôtel, puis je suis rentré chez moi. C'est tout.

Fin de l'histoire. Finito. Iggie a taillé la route.

— Est-ce que tu es en train de me mentir ?

Sa voix abandonne son ton boudeur pour se lancer dans une tentative de séduction qui est loin d'atteindre son but.

— Je ne te mentirais pas à toi, Big – je veux dire Abigaïl.

— Bien sûr que si, tu me mentirais si tu y trouvais avantage. Tu viens d'essayer de le faire il y a trente seconde à peine. Mais ça n'a pas marché. Je veux que tu me promettes que tu dis la vérité.

— D'accord, je te le promets.

— Ça ne suffit pas, Iggie. Je veux que tu me jures que tu ne sais pas où elle se trouve.

— Bon, je le jure.

— Ça ne suffit toujours pas. Jure-le sur quelque chose d'important. Jure-le sur la tête de Phyllis.

Nouveau long silence à l'autre bout du fil.

— C'est un coup bas, Biggie.

— Je veux être certaine que tu dis la vérité.

— D'accord, cède-t-il de mauvaise grâce. Je le jure sur l'honneur de ma mère. Je n'ai pas vu Hilary depuis que je l'ai quittée au Four Seasons et je ne sais pas où elle se trouve. Voilà. Tu es contente maintenant ?

Abigaïl coupe de nouveau le son.

— Je dois dire que j'ai tendance à le croire, nous dit-elle. Iggie entretient avec sa mère une relation amour-haine, mais il prend son honneur très au sérieux. Par contre, je ne crois pas qu'il nous dise toute la vérité. Il montre la même réticence que lorsqu'il cache quelque chose. C'est difficile de préciser sans le regarder dans les yeux.

— Passons un moment ensemble, Bigs, reprend Iggie, comme s'il l'avait entendue. Ça fait trop longtemps que nous ne nous sommes pas vus et j'avoue que la nouvelle Biggie m'emballe. Je ne m'étais jamais rendu compte que tu étais aussi provocante.

— Provocante ? répète Abigaïl en remettant le son.

Elle ne semble pas ravie et je note mentalement de ne jamais lui répéter l'épisode « gonze » de la veille.

— Comme une chatte sauvage.

Il se met à grogner comme un animal.

Dieu merci, Abigaïl a de nouveau enfoncé la touche silence, parce que Peter émet son cri étranglé je-me-retiens-de-rigoler, tandis que moi je n'essaie même pas de m'en empêcher. Les lèvres de Luisa tremblent aux commissures et Ben laisse échapper un rire étouffé.

Abigaïl parcourt la pièce du regard.

— C'est vraiment une grande amie à vous ? demande-t-elle, nous regardant tour à tour Ben, Luisa et moi.

Elle semble espérer que nos sentiments envers Hilary aient changé durant l'heure précédente, mais nous acquiesçons en chœur. Puis elle se tourne vers Peter.

— Et elle compte pour toi aussi ?

— Elle compte pour Rachel, donc elle compte pour moi, dit-il.

Elle pointe un doigt vers lui.

— Tu me devras une promotion, ou au moins une augmentation.

Elle remet le haut-parleur en marche et interrompt Iggie qui continue d'émettre ce qu'il croit être, j'imagine, les ronronnements d'une chatte sauvage. Je suis heureuse que nous soyons privés de l'image.

— Demain, Iggie ?

Il cesse de grogner.

— Demain ? Vraiment ?

— Vraiment.

— Nous pourrions déjeuner ensemble. Tu aimes déjeuner, non ? J'ai un chef cuisinier perso au bureau. Il cuisinera ce que tu veux. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? On dirait que tu as besoin d'un repas consistant.

La voix d'Iggie s'est nettement éclairée.

— Je déjeune avec toi demain à ton bureau, confirme Abigaïl. A demain.

Quand Abigaïl raccroche, Iggie est toujours en train d'établir avec fébrilité son menu potentiel.

— C'était abominable, nous dit-elle.

— Peut-être te dois-je une augmentation *et* une promotion, dit Peter.

Elle hausse les épaules et nous décoche un sourire ironique.

— Je ne refuserai aucune proposition, mais je me demande si vérifier combien je suis heureuse de ne plus être mariée avec lui n'est pas une récompense suffisante en soi.

Nous sommes tous reconnaissants envers Abigaïl, mais nous éprouvons aussi la sensation d'en savoir encore moins qu'auparavant. Si elle a raison et qu'Iggie dit la vérité, alors qu'est-ce qui a pu arriver à Hilary après qu'il l'a déposée à l'hôtel ? Peut-être n'est-il plus nécessaire de nous inquiéter des agissements d'Iggie mais, dans ce cas, nous devons sérieusement nous préoccuper de ceux d'un ou plusieurs inconnus.

Cette incertitude nouvelle est plutôt déstabilisante, d'autant que nous n'avons trouvé aucune preuve qui nous autoriserait à appeler la police et nous ne possédons plus aucun indice à explorer, mis à part le fichier crypté sur la clé USB d'Hilary. La vidéo de Che Guevara est tout aussi incompréhensible et nous n'avons toujours pas la certitude qu'elle soit liée à la disparition d'Hilary.

J'aime la précision, les faits structurés mais, pour l'instant, nous n'avons rien de clair et concret, aucune démarche qui s'impose à entreprendre. De plus, nous sommes tous épuisés – nous nous sommes couchés tard hier soir, et même sans l'exercice physique excessif que j'ai pratiqué et la suppression soudaine de mon régime stimulant, j'aurais qualifié la journée de longue et stressante.

Puis je me souviens d'une des tâches dévolues à Ben et Luisa.

— Et les portiers ? Vous avez eu une chance de vous renseigner pour savoir s'ils ont vu Hilary partir l'autre soir ?

C'est un moyen de vérifier si Iggie dit la vérité ou non, et aussi de nous indiquer dans quelle direction nous diriger maintenant.

— Nous avons parlé à ceux qui étaient de service tout à l'heure, répond Ben. Aucun d'entre eux n'a travaillé hier soir. Mais la relève à lieu à minuit et l'un de ceux qui ont travaillé de nuit hier sera peut-être là ce soir.

Luisa jette un coup d'œil à sa montre.

— Il est minuit moins dix. Pourquoi ne pas descendre à leur rencontre au moment de la relève ?

— Raccompagnez-nous en même temps, dit Peter. Nous écouterons ce qu'ils ont à dire. Ensuite, vous voudrez probablement en rester là pour ce soir. Quand Rachel et moi serons de retour chez mes parents, je tenterai d'ouvrir le second fichier sur la clé USB. J'ai installé un logiciel sur mon ordinateur qui m'aidera peut-être à le décrypter.

Voilà, nous sommes à court d'inspiration. Même après une série d'associations d'idées nostalgiques à propos du Che, nous sommes pratiquement revenus à la case départ.

Ce n'est pas facile de quitter rapidement le Four Seasons de San Francisco car la réception est située au cinquième étage. Des ascenseurs différents mènent des chambres à la réception, puis de la réception à la rue, mais le changement d'ascenseur vous oblige à traverser entièrement le hall. Il s'agit là d'un parcours inoffensif, d'une courte balade dans un environnement agréable qui n'a aucune raison particulière de se révéler dangereuse.

Sauf que le dimanche soir, cet hôtel est envahi par la faune de Wall Street. Une excursion d'une journée sur la côte Ouest n'effraie pas les habitués des trajets en première classe, mais certaines réunions sont si matinales qu'une nuit sur place est inévitable lorsque aucun jet privé n'est disponible. De nombreuses réunions de ce genre sont sans doute programmées pour demain car la réception est bourrée de courtiers fraîchement débarqués de New York. Il est presque inévitable que je tombe sur une connaissance, et c'est évidemment ce qui se produit.

Je suis le flot qui s'échappe de la première volée d'ascenseurs quand j'aperçois Clay Finch, une vieille connaissance rencontrée dans un cours que j'avais suivi des années auparavant pour préparer un examen d'accréditation. Incroyablement grand et extrêmement sérieux, Clay est totalement dépourvu d'humour. Ce trait de caractère se remarquerait moins s'il ne s'obstinait à porter des nœuds papillon. A mon avis, le sens de l'humour est un pré-requis au port des nœuds papillons. Mais soit Clay pense différemment, soit il croit, à tort, en être pourvu.

Comme je lui arrive à peine à la taille, peut-être puis-je sortir sans qu'il m'aperçoive. J'envisage brièvement de faire comme si je ne l'avais pas vu. Mais les subterfuges sont toujours à double tranchant, du moins quand c'est moi qui les utilise, et les réseaux relationnels sont importants dans mon boulot. Je prévient mes compagnons que je les retrouve en bas et je m'arrête pour saluer Clay.

— Rachel. Ravi de te voir.

Venant d'un autre, les salutations guindées et la poignée de main formelle de Clay seraient interprétées comme glaciales. Mais de sa part, c'est l'équivalent d'un baiser sur la bouche, ou presque.

— Qu'est-ce qui t'amène à San Francisco ? dis-je.

— Je pourrais te le dire, mais je devrais te tuer ensuite, dit Clay.

Les spécialistes en investissements s'engagent à garder secrètes les affaires de leurs clients, et il ne fait que me donner une réponse somme toute banale dans notre milieu. Mais elle est d'ordinaire accompagnée d'un sourire et d'un gloussement. Or Clay ne sourit pas beaucoup et ne glousse jamais.

Ensuite la conversation tourne court. Ayant rempli mes obligations de convivialité

professionnelle, j'entame mes adieux.

— Eh bien, Clay, je suis ravie de t'avoir rencontré...

C'est alors que je remarque une enveloppe à l'aspect familial coincée dans le pli de son coude, juste à hauteur de mes yeux. Mes paroles se figent dans ma gorge.

Son bras cache la majeure partie de l'adresse, mais je vois tout ce que j'ai besoin de voir : les dernières lettres du nom de Clay, « INCH », tracées en larges caractères d'imprimerie.

J'envisage l'éventualité de le percuter par accident dans l'espoir qu'il laisse tomber l'enveloppe, mais autant essayer de renverser un chêne à l'aide d'un coton-tige. Je me contente donc de la tirer franchement du pli de son bras. Par chance, Clay étant ce qu'il est, si cela le dérange, il ne le montre pas.

— Où as-tu trouvé ça ? dis-je en retournant l'enveloppe entre mes mains.

C'est la jumelle de celle qui contenait mon iPod, donc la triplée de celle dans laquelle mon porte-clé du Lincoln Memorial a été livré. L'écriture est sans aucun doute possible la même.

— Ça m'attendait à la réception quand je suis arrivé.

— Tu sais ce que c'est ou qui t'envoie ce paquet ?

— Aucune idée. Je n'attendais aucun colis et, comme tu peux le voir, celui-ci ne comporte aucune adresse de l'expéditeur. Les employés de la réception m'ont dit que l'enveloppe était arrivée cet après-midi, mais personne ne se souvient qui l'a déposée.

— Ouvrons-la, dis-je, comme si ouvrir le courrier des autres était la chose la plus naturelle du monde.

— Euh...

— Laisse-moi faire.

Avant que Clay ne puisse protester, j'ai tiré la petite languette, ouvert le haut de l'enveloppe et fait glisser le contenu dans ma main.

Je ne sais pas si je m'attendais à une surprise ou pas, mais je n'en éprouve aucune. L'enveloppe de Clay contient un porte-clés du Lincoln Memorial, identique au mien. Le maître de jeu anonyme de cette chasse au trésor particulière a dû négocier des réductions intéressantes dans un bazar de sa fréquentation, à moins qu'il n'achète toujours des lots.

— N'est-ce pas étrange ? demande Clay en louchant sur le porte-clés.

Et encore, il n'a pas eu droit à la livraison spéciale par la fille sur son skate !

— Que dois-je en faire, à ton avis ?

Je ne sais que lui répondre. D'ailleurs, je n'en ai pas l'opportunité parce que quelqu'un nous interrompt en criant nos deux noms à pleine voix depuis l'autre côté du hall.

La voix aiguë évoque celle d'un perroquet particulièrement vif, mais je la reconnaîtrais n'importe où et je parie que Clay aussi. Durant nos cours en commun, nous avons partagé la même salle que Camilla Gergen, et rien ne rapetisse une pièce comme y être coincé avec la voix de Camilla Gergen.

Elle nous rejoint en manifestant une excitation que je juge excessive par rapport à la superficialité de nos relations de l'époque.

— Ça ALORS ! Je ne le CROIS pas ! Que FAITES-vous ici ?

— Bonjour Camilla, dit Clay.

Elle n'a pas droit à « Ravi de te rencontrer », mais il se penche avec raideur quand il devient évident qu'elle entend l'embrasser, non pas sur une joue mais sur les deux, que cela lui plaise ou non.

SMACK ! fait-elle une joue. Et SMACK ! fait-elle à l'autre.

— Bonjour, dis-je.

Je me prête moi aussi au rituel des bisous sur la joue.

— C'est TELLEMENT étrange. C'est dingue ! De nouveau réunis. Exactement comme en cours !

Je renchéris aimablement.

— Exactement.

Le cours a eu lieu huit ans auparavant, dans un immeuble de bureaux d'affaires, en compagnie de trente autres personnes, un enseignant et un projecteur placé au-dessus des têtes. Mais débattre des similarités du cours avec notre rencontre d'aujourd'hui ne ferait que prolonger cette rencontre, or j'ai maintenant très envie de parler à Clay en tête à tête.

— Allons boire un verre ! lance Camilla. Ça fait trop longtemps que je ne vous ai pas vus. Je crois que le bar est encore ouvert.

Je me creuse la tête à la recherche d'une excuse qui impliquerait que Camilla se taise et disparaisse.

— Eh bien, ce serait très agréable, mais...

— Oh mon DIEU ! Tu en as reçu un toi aussi ?

Elle désigne le porte-clés dans le creux de ma main.

— Moi aussi ?

Camilla brandit sa propre enveloppe rembourrée, qui porte le nom CAMILLA GERGEN écrit en lettres d'imprimerie de la même écriture familière.

— Je l'ai reçue à mon arrivée. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un petit cadeau de l'hôtel, puisque je descends souvent ici. Mais ce n'est pas l'hôtel qui me l'a offert. Je ne sais pas qui me l'a adressé. N'est-ce pas une coïncidence extraordinaire que tu en aies aussi reçu un ? Que vas-tu faire du tien ? Moi je ne sais pas. Je possède déjà un adorable porte-clés à mes initiales, avec une petite photo de mon bouledogue et moi ensemble. Tu vois ? Tu aimes les bouledogues ? N'est-ce pas le plus mignon des bouledogues ? Et maintenant si on prenait ce verre ? Le bar propose les plus appétissantes olives. Ainsi que les meilleures pistaches. J'adore les pistaches, pas vous ?

Sa voix fait passer le crissement d'ongles sur un tableau pour du Chopin, or malheureusement elle en fait usage à profusion.

Mais un mot – *coïncidence* – grince à mes oreilles et vrille mes tympans.

Que nous ayons chacun reçu le porte-clés ne peut être une coïncidence. Il doit y avoir un rapport, mais lequel ? Si mon cerveau avait été correctement nourri, il aurait déjà passé la cinquième vitesse pour comprendre ce que nous avons en commun, en dehors de ce cours et de notre profession en général. Je scrute le hall du regard, tentant de déterminer si d'autres yuppies portent des enveloppes rembourrées à la main ou des porte-clés du Lincoln Memorial. Mais il semble que nous soyons les seuls heureux bénéficiaires.

C'est alors que, sans le savoir, Camilla me dédommage des heures passées en classe avec elle et des poignées d'aspirine avalées pour remédier aux migraines provoquées par sa voix.

— Je parie que vous êtes là tous les deux pour arracher l'entrée en bourse d'Igobe ! couine-t-elle. Ma boîte fait sa présentation demain matin à 9 heures. Et vous, vous passez quand ?

— Je pourrais te le dire, mais je devrais te tuer ensuite, dit Clay, le visage impassible.

Mais un muscle de sa mâchoire frémit et je sais que Camilla a tapé juste.

Iggie m'a promis que Winslow & Brown serait la première boîte à faire sa présentation à Igobe, mais c'est le cadet de mes soucis. Je me mettrai en colère plus tard ! Car il est évident qu'il a programmé au moins deux autres présentations avant la nôtre... Mais, pour l'instant, tout ce qui m'occupe, c'est de retrouver Hilary et de comprendre ce qui se passe.

J'adresse des adieux hâtifs à Clay et Camilla, laissant Clay se débrouiller pour échapper à

Camilla, sans leur parler de mon propre porte-clés, encore moins de la vidéo de l'iPod. Aucun des deux ne semble anxieux de comprendre le pourquoi de cet étrange cadeau, et je doute qu'ils se précipitent dès ce soir au mémorial de Martin Luther King. Si c'est un concours, je suis certaine de conserver sans mal ma longueur d'avance.

L'ascenseur ne prend que quelques minutes pour descendre de la réception à la rue, mais c'est un délai suffisant pour que deux questions trouvent leurs réponses. Je compte toujours plus de questions que de réponses, mais je sais maintenant que les porte-clés, et le jeu de piste dont ils constituent le premier indice, ne concernent pas la disparition d'Hilary. Il s'agit de messages qui ne s'adressent pas uniquement à moi, mais à tous les courtiers en investissement en compétition pour remporter le grand prix de l'entrée en bourse d'Igobe. Et les messages semblent vouloir nous faire réfléchir au rôle que nous allons jouer en permettant à Iggie de devenir d'une richesse obscène. Bien sûr, le messenger a négligé un facteur critique : les courtiers en investissement, par définition, ne constituent pas le terrain le plus fertile pour planter les graines de la révolution sociale. Nous incarnons le capitalisme dans sa forme la plus pure et la plus libre de toute entrave.

Je sais aussi que le messenger est lié d'une manière ou d'une autre à Igobe. Sinon comment il – ou elle – aurait-il appris quelles firmes proposent leurs services à Igobe pour son entrée en bourse, quelles sont les personnes à contacter et où les trouver aujourd'hui ? Ce ne sont pas des informations de notoriété publique. Mes faits et gestes en particulier sont difficiles à cerner puisque je ne suis pas descendue à l'hôtel. Mais quelqu'un de chez Igobe a eu accès à l'agenda et au carnet d'adresses d'Iggie, m'a pistée jusqu'à la maison des Forrest et suivie à la trace à partir de là. Tâche ardue certes – qui aurait vraiment exigé beaucoup de travail – mais cette personne semble être un homme – ou une femme – qui s'est investi d'une mission : faire dérailler Igobe et son entrée en bourse.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je me précipite, pressée de communiquer aux autres ce que je viens d'apprendre. Mais quand je débouche en courant dans Market Street, je ne trouve qu'un portier solitaire en uniforme. Perplexe, j'inspecte du regard la rue presque déserte.

— Je peux vous aider, mademoiselle ? demande le portier.

Il porte un badge au nom de Dmitri.

— Comment ? dis-je d'un air distrait.

Ils m'ont laissée tomber ou quoi ? Etant donné l'état d'esprit actuel de Luisa, cela ne me surprendrait pas d'elle. Je ne peux pas me prononcer en ce qui concerne Ben et Abigaïl, mais difficile d'imaginer Peter se comportant ainsi.

— Puis-je vous aider ? demande de nouveau Dmitri.

— Oh. Pardon. Oui. Etiez-vous de service hier soir par hasard, environ à cette heure-ci ?

Il glousse en souriant. Il devrait donner des cours à Clay Finch.

— Un groupe est passé, il y a à peine quelques minutes et m'a posé la même question.

— Où sont-ils partis ?

Il désigne l'intérieur de l'hôtel.

— Je les ai envoyés à l'autre entrée, sur Stevenson Street. Les gars là-bas étaient de service hier soir. Moi je suis de congé le samedi.

— Super. Merci.

Je suis soulagée de constater que je n'ai pas été abandonnée, mais je me demande comment le Dr Grout interpréterait la vitesse avec laquelle j'en ai envisagé la possibilité.

Je m'engouffre de nouveau à l'intérieur et traverse la réception dallée de marbre jusqu'à l'entrée de derrière que je n'ai encore jamais utilisée, bien qu'en théorie il s'agisse de l'entrée

principale de l'hôtel. Une allée circulaire permet aux véhicules de déposer et embarquer leurs passagers. Je trouve mes amis sur le trottoir de cette allée, en pleine conversation avec un autre portier et le chasseur.

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? me demande Luisa.

Mais elle n'attend pas ma réponse.

— Tu ne vas pas le croire. Ces hommes disent que deux Lamborghini sont passées ici hier soir, noires toutes les deux.

— Exactement comme les deux Lamborghini de la fête, ajoute Peter.

— Elles étaient toutes les deux garées ici quand nous sommes arrivés à minuit, dit le portier, Gustav si j'en crois son badge. Nous voyons souvent de belles voitures par ici, mais difficiles de rater deux Lamborghini d'un coup.

— Vous avez vu qui était au volant ? demande Ben. Ou quelqu'un en sortir ou en entrer ?

— Les deux voitures avaient des vitres teintées, dit le chasseur, aussi il est possible qu'il y ait eu d'autres personnes à l'intérieur que je n'ai pas vues, mais chacun des conducteurs est sorti.

D'après son badge, il s'appelle Ray, ce qui sabote ma théorie naissante comme quoi le Four Seasons n'engage pas de personnel au prénom banal.

— L'un était un type au look normal, genre bien sous tous rapports, reprend Ray, l'autre était habillé de velours violet des pieds à la tête.

— Ça devait être Iggie, dit Luisa. A moins que la mode du velours violet ne sévisse à mon insu, ce que je trouverais perturbant.

— A plus d'un titre, dis-je.

— Iggie..., ça doit être ça, dit Gustav. L'une des voitures avait une plaque personnalisée : IGGY1. Et maintenant que j'y pense, l'autre voiture aussi, mais je ne me souviens plus des lettres.

— Etait-ce Alex quelque chose ? dis-je pour l'aider.

Peter me jette un regard indéchiffrable.

— Je ne crois pas, dit Gustav, pensif. Je reconnaîtrais les lettres si je les voyais, mais je ne parviens pas à m'en souvenir de but en blanc. Les deux conducteurs semblaient se connaître. Pour de bon. Pas comme des types qui se rencontrent pour la première fois et sympathisent à cause de leurs voitures. Ils ont parlé une minute ou deux, puis sont tous les deux remontés en voiture et l'un a démarré.

— Lequel ? demande Ben.

— Je ne m'en souviens pas, dit Gustav.

— Moi non plus, dit Ray. Mais une femme blonde est sortie quelques minutes plus tard et est montée dans la Lamborghini restée sur place qui a démarré elle aussi.

— Est-ce que la blonde était vraiment grande ? Et vêtue d'une robe vraiment petite ? dis-je.

Ma question leur arrache un sourire à tous les deux.

— Elle semblait échappée d'un clip de ZZ Top, reconnaît Ray.

— Avez-vous entendu ce que disaient les deux hommes ? Quand ils sont sortis de leur voiture ? demande Luisa.

Ils secouent tous deux la tête.

— Et l'on ne peut pas non plus vous dire où ils allaient, si c'est ce que vous voulez savoir, dit Gustav. La seule façon de sortir d'ici, c'est par Stevenson Street, qui se termine en impasse dans la 3^e, qui est en sens unique. Mais une fois revenus dans Market Street, ils ont pu se rendre n'importe où.

Une navette s'arrête pour déverser quelques courtiers supplémentaires. Nous remercions les

deux employés pour leur aide et les laissons retourner à leur boulot.

— Donc, soit Iggie ment, soit Hilary est montée dans l'autre Lamborghini, dit Abigaïl.

— Nous pourrions peut-être demander à ton ami Alex ce qu'il a comme voiture en ce moment, dis-je à Peter. Il n'est peut-être pas le mec au look bien sous tous rapports des images filmées à l'étage d'Hilary, mais il est peut-être le mec bien sous tous rapports qui conduit une Lamborghini. Alex connaît Iggie. Et c'est un type bien sous tous rapports.

Peter semble mal à l'aise.

— Ecoute, je connais Alex à peu près aussi bien que tu connais Iggie. Ce n'est pas mon meilleur ami, mais il a assuré qu'il n'était pas là hier soir.

Ben s'éclaircit la gorge.

— A propos, j'ai oublié de vous dire... Avec tout ce qui s'est passé, ça a dû me sortir de l'esprit, et sur le moment je n'ai pas cru ce détail important... J'ai reçu un appel d'un ami du FBI il y a deux heures. Il n'a pas réussi à trouver l'adresse ni le téléphone d'Iggie, mais il est parvenu à remonter le numéro de téléphone d'où sont partis les SMS. C'est un numéro enregistré au nom d'une entreprise dont la raison sociale n'est pas constituée de mots mais de lettres.

— Quelles sont ces lettres ? dis-je.

— A-C-V-L-L-C.

— C'est ça ! s'exclame Gustav, qui nous rejoint après s'être occupé des passagers de la navette. C'était ça l'autre plaque ! A-C-V-L-L-C !

Je me tourne vers Peter.

— Le A et le C pourraient signifier Alex Cutler. Et le V Ventures, comme dans Ventures Capital, Capital-risque, non ? ACV, LLC. C'est le nom de sa boîte ?

Peter déplace son poids d'un pied sur l'autre et fourre ses mains dans ses poches.

— Je crois que c'est quelque chose dans ce goût-là.

— Il a expliqué que son entreprise avait investi dans Igobe, ce qui signifie que l'entrée en bourse va lui rapporter une grosse somme d'argent. Il a probablement autant intérêt qu'Iggie à ce qu'aucune rumeur négative concernant Igobe ne se répande.

— Probablement, agrée Peter à contrecœur.

Je suppose qu'il a du mal à accepter l'idée que son ex-camarade de confrérie ait basculé du côté des méchants... et c'est le genre de loyauté que je peux comprendre.

Mais trop de menus indices mènent à Alex pour qu'on les ignore. Un rapide coup de fil aux renseignements téléphoniques nous apprend qu'Alex est presque aussi jaloux de son intimité qu'Iggie, et tout aussi difficile à localiser. Nous envisageons de lui demander directement, par téléphone ou par SMS, où il habite, s'il sait où se trouve Hilary, ou du moins, de quelle marque est sa voiture. Mais s'il est coupable, ces questions le mettront sur ses gardes. Encore davantage que nous ne l'avons fait ce matin en commençant par lui demander si par hasard il s'était rendu au Four Seasons.

C'est pourquoi je prononce des paroles que je n'aurais jamais pensé prononcer un jour. Mais ma voix est plutôt sinistre.

— On fait un tennis demain ?

Nous passons encore quelques minutes à la réception pour nous concerter. Abigaïl tente de nouveau de joindre Iggie depuis son portable afin de le questionner au sujet d'Alex mais, l'heure de son coucher étant passée, Iggie ne répond plus au téléphone. M'apparaît alors la vision d'Iggie, vêtu d'un pyjama de satin violet, un masque sur les yeux, serrant contre lui un éléphant en peluche. Je prie pour qu'elle disparaisse le plus rapidement possible. Peter envoie un SMS à Alex et Caro pour leur confirmer que nous les retrouverons à 12 h 30 à leur club de tennis de Palo Alto pour un match en double. Si tout se passe bien, Alex fera son apparition au club en Lamborghini. Nous lui arracherons à coups de raquettes les informations concernant les pérégrinations d'Hilary, nous volerons au secours de celle-ci et retournerons à nos petites affaires. Ceci, bien sûr, en supposant qu'il ne soit pas trop tard pour voler au secours d'Hilary, une éventualité qu'aucun d'entre nous ne veut envisager.

— Nous pourrions nous rendre au rendez-vous tous ensemble en voiture demain matin, suggère Abigaïl. A mon avis, il serait intéressant de prendre Iggie par surprise en arrivant un peu plus tôt dans la matinée, avant l'heure du déjeuner. Et si vous m'accompagnez, il sera encore plus surpris. Et puis ça aurait l'avantage de m'éviter un tête-à-tête avec lui. Le siège d'Igobe ne se situe pas loin du club de Caro et Alex. Il y a un centre commercial tout près où nous pourrions nous promener pendant que vous jouerez au tennis.

L'opportunité d'une confrontation avec Iggie en personne est tentante. Et, après la conversation téléphonique dont nous avons été témoins, tout le monde comprend pourquoi Abigaïl échangerait volontiers son déjeuner intime avec Iggie contre des réjouissances collectives. De plus, une fois que j'ai parlé de Clay, Camilla et de leurs porte-clés respectifs, tout le monde s'accorde sur le fait que nous avons de multiples raisons de désirer parler à Iggie en chair et en os. Encore que la décision de Luisa est probablement davantage motivée par Abigaïl et l'évocation d'un centre commercial que d'autres considérations.

— A supposer qu'Iggie ait une conscience, il sera embarrassé de m'avoir menti en m'assurant que ma firme était la première à effectuer sa présentation, dis-je. Cela peut jouer en notre faveur quand nous le questionnerons au sujet d'Alex. Nous pourrions aussi lui demander s'il a la moindre idée de qui peut faire échouer son entrée en bourse. Peut-être le distributeur de porte-clés est-il un employé mécontent.

— Je soupçonne Iggie d'être entouré d'employés mécontents, observe Luisa.

— Et il n'a pas beaucoup de conscience, ajoute Abigaïl. Mais nous pouvons toujours lui poser la question.

Ben propose de faire jouer de nouveau quelques relations pour obtenir une liste des

propriétaires de Lamborghini de la région, et Peter offre de passer prendre tout le monde à l'hôtel le lendemain matin, si ses parents peuvent se passer d'une voiture.

— A moins, dis-je, que ce ne soit plus pratique pour Abigaïl que nous passions la prendre chez elle. Abigaïl, qu'en penses-tu ?

Luisa me décoche un regard meurtrier. Ce qu'elle et Abigaïl ont l'intention de faire après notre départ ne me regarde pas, surtout si cela implique qu'Abigaïl ne se réveille pas dans son propre lit, mais je ne peux pas résister à la tentation de rendre à Luisa la moindre monnaie de sa pièce. Je me comporte de façon insupportable, moi aussi mais, dans le domaine de l'insupportable, il est important de maintenir le score à égalité.

— C'est bon, répond Abigaïl avec légèreté. Je vous retrouverai ici. Mais merci quand même.

— Oui, Rachel. Merci, dit Luisa.

Mais à la nuance de menace qui perce dans sa voix, je me réjouis de ne pas me trouver seule avec elle.

Heureusement que Peter se souvient d'où il a garé la voiture, parce que moi, je n'en ai aucune idée. Quelques minutes plus tard, sanglés dans nos sièges, nous roulons à travers la ville en direction de Pacific Heights. Quand il comprend que rien n'est capable de supplanter mes bâillements, Peter abandonne l'idée de trouver une station de radio au programme intéressant.

— Nous n'en avons pas pour longtemps, m'assure-t-il. A cette heure, il ne devrait pas y avoir de circulation.

— Super, dis-je.

Mais un nouveau bâillement, énorme, étouffe ma voix.

— Aïe.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il.

— Ma mâchoire a craqué.

Il rit.

— La vie avec toi est toujours une aventure.

Le ton est affectueux, et je sais qu'il a de bonnes intentions, mais ses paroles me rappellent ce que ces dernières heures fébriles m'ont fait oublier – que je représente pour Peter un pis-aller en attendant qu'il surmonte sa rupture avec Caro. Un interlude dont les excentricités ont une saveur nouvelle, en attendant que Caro lui revienne, ou qu'il en rencontre une autre qu'il trouvera normale, comparée à moi. Ces pensées ne font qu'accroître mon anxiété, due à mes tentatives pour retrouver Hilary, gagner les bonnes grâces des parents de Peter et m'assurer que je n'ai pas sabordé ma carrière.

Je me sens aspirée par les premières vagues d'une spirale de désespoir. J'ai vraiment besoin de parler à quelqu'un, mais mes confidentes habituelles sont endormies depuis longtemps sur la côte Est, portées disparues ou se débattent dans les affres du sevrage de nicotine au point de ne m'être d'aucune utilité. Le bon sens propre à Luisa m'aurait particulièrement réconfortée. Mais elle est dans un état trop délirant en ce moment pour que j'envisage de rechercher son soutien.

Comme les personnes adéquates ne sont pas disponibles pour discuter de ma relation avec Peter, je décide d'utiliser mon temps de façon productive et d'interroger Peter au sujet d'une autre de ses relations affectives. Il nie la réalité en ce qui concerne Caro et l'aspect sérieux de leur liaison de quinze années. Mais peut-être puis-je comprendre de quoi il retourne entre lui et le quatrième invité de notre petite tennis-party.

— Pourquoi réagis-tu ainsi au sujet d'Alex Cutler ? dis-je.

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi le défends-tu tout le temps ? Parce que vous êtes frères ?

— Frères ?

— Membres de la même confrérie. Comme Bluto et Otter dans *Animal House*.

Il rit.

— Combien de fois as-tu regardé *Animal House* ? Crois-moi, nous n'avions rien à voir avec Bluto et Otter.

— Alors c'est parce que tu connais Alex depuis très longtemps ?

Nous sommes arrêtés à un feu, et la lumière rouge se déverse à travers le pare-brise. C'est une couleur parfaite pour Peter mais probablement pas celle qui me va le mieux. Le feu passe au vert et la voiture démarre.

— Non. Enfin, nous entretenons des rapports amicaux et je l'ai toujours trouvé assez sympa, mais ce n'est pas l'un de mes plus proches amis.

— Alors pourquoi l'as-tu invité à nos fiançailles ?

Il me jette un regard étrange.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Bien sûr.

— C'est plutôt idiot. Tu promets de ne pas rire ?

— Pourquoi je rirais ?

Si Peter riait à chacune de mes idioties, il vivrait dans une hystérie perpétuelle.

— Eh bien, dit-il mal à l'aise, ce qui ne lui ressemble pas, j'espérais que le courant passerait entre Caro et lui.

— Vraiment ?

— Je pense qu'ils iraient bien ensemble. Tu ne trouves pas ? Enfin, en admettant qu'il ne soit pas le genre de type à kidnapper tes amies.

— Détail plutôt important.

Vraiment important. Mais j'essaie surtout de comprendre pourquoi Peter veut jouer les entremetteurs pour ce couple en particulier.

Quel genre d'homme se soucie assez de la femme qui a rompu avec lui – après une liaison de quinze ans, pas moins – pour lui présenter quelqu'un d'autre ? Soit Peter est un homme trop bien pour être vrai, soit il vit dans un tel déni de la perfection du couple que *lui* formait avec Caro qu'il est bouleversé et tente de nier l'évidence en la casant avec Alex. Ce pauvre Peter a vraiment passé trop de temps avec moi : c'est exactement le genre de processus tordu qui m'a rendue célèbre parmi mes amis. Processus consistant à réprimer certaines émotions et à agir à contre-emploi afin d'obtenir un résultat contraire au but prétendument recherché.

— Caro n'est pas sorti avec quelqu'un pour de bon depuis que nous... depuis qu'elle a rompu avec moi, dit Peter. Elle et Alex semblent avoir beaucoup en commun et se connaissent depuis longtemps. Mais peut-être ne se sont-ils jamais trouvés en situation de se considérer l'un l'autre sous un angle sentimental. Je me suis dit que, peut-être, si je leur donnais un coup de pouce, il se passerait quelque chose.

— Hin-hin, dis-je d'un air vague.

Evidemment, si mon cerveau fonctionnait seulement à moitié, je l'encouragerais. Caro représenterait une menace bien moindre si elle était sagement installée dans une relation avec quelqu'un d'autre, qu'il s'agisse d'un kidnappeur potentiel ou non. Mais même si Alex se révèle innocent, et si Caro et lui ont une liaison, ce sera temporaire, je le sais.

Un jour – et au rythme où les « aventures » s'amoncellent dans mon sillage probablement, cela

arrivera plus tôt que prévu –, Peter se souviendra combien sa vie avec Caro était normale et se rendra compte que c'est là le genre d'existence qu'il souhaite mener.

Quand nous passons la porte d'entrée des Forrest. Il est plus de 1 heure du matin. J'espère que les parents de Peter seront couchés, et non éveillés à se demander pourquoi la fiancée particulière de leur fils le traîne à travers la ville jusqu'à des heures indues, en compagnie de ses amies si pittoresques. Mes vœux ne sont qu'à demi exaucés. Susan est couchée, mais Charles est encore éveillé et lit dans le petit salon, avec une musique de jazz en sourdine et Spot assoupi à ses pieds. Mais ni Charles ni Spot ne manifestent la moindre curiosité, même vague, à propos de nos faits et gestes depuis le dîner. Charles ne lève les yeux que brièvement pour nous souhaiter une bonne nuit avant de se replonger son livre. Spot lève lui aussi brièvement le regard, bat de la queue et retombe dans le sommeil.

Parvenue à l'étage, je tends à Peter le stylo avec la clé USB trouvé dans le coffre. Il allume son ordinateur portable tandis que je me rends à la salle de bains pour me livrer à mon rituel personnel du coucher. La lumière crue au-dessus du lavabo accentue ma pâleur et mon manque de fermeté musculaire. Ce qui me rappelle que si Alex Cutler arrivait en Lamborghini demain et passait aux aveux je couperais au match de tennis ! Je tente de faire jouer mes biceps dans le miroir, mais comme je ne vois rien apparaître qui ressemble, même de loin, à un muscle, je me brosse les dents et regagne la chambre.

Assis au bureau devant son ordinateur, Peter tape aussi vite que possible quand on utilise seulement ses index et, à l'occasion, un petit doigt. Pour des raisons qui m'échappent, il n'a jamais appris à taper. Sur les étagères au-dessus du bureau s'entassent toujours ses vieux livres de classe et ses souvenirs d'enfant, y compris une photo encadrée, où il pose au côté de l'équipe féminine de cross-country de son lycée. J'y ai déjà jeté un rapide coup d'œil mais, ce soir, je n'ai aucune envie d'apprendre laquelle de ces gazelles, nimbées de cet éclat rose que seules peuvent procurer les endorphines sécrétées par une trotte de treize kilomètres en terrain accidenté, est Ashley.

— Ça marche ? dis-je.

— Ça vient, répond-il distraitement. Donne-moi encore quelques minutes.

— D'accord.

J'ouvre la porte du placard pour y ranger ma veste et me recule, horrifiée.

J'avais réussi à totalement oublier l'expédition shopping de cet après-midi, et je ne suis pas préparée à la vue qui s'offre à moi. La robe rose est suspendue dans le placard, tranchant sur mes autres vêtements avec presque autant de mauvais goût qu'elle tranchait avec mes cheveux – les chaussures roses assorties sont soigneusement alignées en dessous.

Puis je remarque un autre détail. Soit Susan pense que je désire conserver cette robe pour l'éternité, soit elle a déjà éventé mes projets concernant cette nouvelle tenue et s'est empressée de les étouffer dans l'œuf. Quoi qu'il en soit, elle a pris sur elle d'ôter les étiquettes. Je fixe la robe. Je suis fichue. Que puis-je en faire maintenant ? La mettre aux enchères sur eBay ? Avec ma veine, Susan enchérirait elle-même, ravie que nous soyons vêtues à l'identique.

— Nous y voilà, dit Peter, juste à temps pour m'empêcher de plonger d'un cran supplémentaire dans la spirale du désespoir.

— Tu y es arrivé ?

— Eh oui, dit-il l'air satisfait.

Bon, au moins un truc positif ce soir. Je lâche la robe qui reprend sa place en se balançant parmi les autres cintres, et rejoint le bureau en prenant soin de détourner le regard de la photo de l'équipe de cross-country. Puis je me penche pour regarder l'écran.

La fenêtre qui s'ouvre affiche le texte d'un e-mail adressé à Hilary. La date est celle de vendredi, mais la case adresse de l'expéditeur est restée vide.

— Le message était codé avec un logiciel connu qu'on peut télécharger gratuitement sur le net, me dit Peter. Il exige un mot de passe pour déclencher le décodage, alors j'ai de nouveau essayé le code postal de Dylan et ça a marché.

— Tu es très doué.

— Tu es facile à impressionner, dit-il en m'attirant sur ses genoux afin que je voie mieux l'écran. Je ne suis pas parvenu à décrypter l'adresse de l'expéditeur, et je ne sais pas si ceci nous avance beaucoup. Qu'en penses-tu ?

Je lis le texte. Court et simple. Probablement très clair pour Hilary. Un peu moins lumineux pour moi.

« Lundi soir. Même endroit, même heure. Je vous promets l'article du siècle. Prenez les précautions dont nous avons parlé.

» P.-S. Ce mail s'autocodera quand vous le fermerez. »

C'est tout. Ou presque.

En dessous du mail, l'expéditeur a inclus une citation. Je ne possède peut-être pas les connaissances étendues de Luisa en matière d'histoire politique, mais je la reconnais quand même.

« Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. »

Peut-être ai-je conclu un peu hâtivement qu'Hilary et mon Père Noël marxiste n'avaient aucun lien.

Il est à peine plus de 7 heures quand j'ouvre les yeux, mais je suis seule. Cela ne me surprend pas. Je n'ai jamais été du genre à sauter du lit le matin. Plutôt du genre à tambouriner sur le bouton du réveil, tandis que le reste de mon corps continue de dormir, se délectant de la bienheureuse chaleur des couvertures. Peter, lui, s'éveille avant que la sonnerie ne retentisse, bondit littéralement hors du lit et entame sa journée, frais comme un gardon. Caro aussi, probablement, me dis-je, de mauvaise humeur.

Ce matin, je me sens encore plus ramollie que d'habitude. A coup sûr, c'est le résultat des effets combinés de la privation de caféine et de l'état de morosité à l'opposé de l'euphorie du sprinter. Je me retourne une fois ou deux, laissant à mon corps l'opportunité de se replonger dans le sommeil mais, comme rien ne se produit, je me hisse péniblement en position assise, puis tout aussi péniblement en position debout, avant de faire un pas en direction de la salle de bains.

C'est là que je m'écroule.

Gisant sur le sol comme une poupée mécanique défectueuse, je maudis Richard Simmons, Jane Fonda et tous ceux qui ont répandu l'idée que la forme physique était un objectif à atteindre par tous et pas uniquement les athlètes. Hier, Peter m'a assuré que faire un jogging serait *amusant*. Or non seulement je n'ai pas trouvé ça marrant, mais les muscles de mes jambes sont si raides qu'ils refusent de se livrer aux flexions nécessaires à la marche. Je descends d'une longue lignée d'individus qui ont religieusement évité tout effort, ainsi que la consommation de tout légume ne provenant pas d'une boîte de conserve, et la plupart d'entre eux ont vécu bien plus longtemps que la moyenne des gens. Nous inspirer de leur mode de vie ne peut que nous être bénéfique à tous. Peut-être même y a-t-il là matière à un guide pratique sur le sujet, futur best-seller.

Je reste encore quelques minutes à terre, à fantasmer sur ma nouvelle existence d'auteur de guides pratiques best-sellers, tout en massant mes mollets pour tenter de les assouplir. Puis je me hisse de nouveau avec difficulté en position debout et tente de faire un pas en avant. Le massage a un peu fait effet. Quand je me contente de marcher sur la pointe des pieds et d'avancer à petits pas prudents, je récupère une certaine mobilité.

La famille Forrest n'est pas très regardante, en ce qui concerne le style vestimentaire à adopter à l'aube. Je descends les escaliers dans ma robe de chambre et mon pyjama – un vieux pyjama de Peter piqué dans un tiroir de sa commode. Il est trop grand et agréablement usé, et je le trouve douillet. Je note de ne pas oublier de lui piquer le second qui lui reste et de le rapporter à New York. Ce voyage est peut-être ma dernière opportunité de piller sa garde-robe d'adolescent, alors autant en tirer le maximum.

Peter et ses parents ont pris place dans la salle du petit déjeuner. Ils ont l'air en pleine forme et sont assis devant les mets qui composent un petit déjeuner traditionnel, exactement comme dans une pub télé. Je ne savais pas que dans la réalité aussi, des gens déjeunaient ainsi pour de bon en semaine.

— Tout va bien ? demande Peter après que j'ai réussi à installer mon corps sur une chaise. Nous avons entendu un gros « boum ». J'étais sur le point d'aller vérifier si tu allais bien.

— Je... J'ai laissé tomber un truc.

Le truc c'est moi, mais inutile de leur donner des détails.

— Rachel, mon petit, vous voulez un soda ? demande Susan, fière de se souvenir de ma boisson matinale préférée.

Cela dit, cette préférence doit être pour elle tellement étrange que s'en rappeler ne doit lui poser aucun problème.

J'éprouve une soif si intense de soda que je donnerais un bras en échange. Mais je parviens à sourire et secoue la tête.

— Aujourd'hui aussi, je prendrai une tisane, merci.

Non seulement la famille de Peter prend son petit déjeuner comme si elle vivait dans une pub, mais ses membres conversent le matin comme s'ils n'éprouvaient pas la nécessité d'absorber leur dose de caféine avant d'entamer toute interaction sociale. Du moins, Peter et Susan discutent, tandis que Charles lit le journal. Peter fait part à Susan des changements dans nos plans et de notre escapade prévue dans Silicon Valley. Mais il ment et prétend que c'est parce qu'il veut me faire visiter Stanford.

— Ensuite nous avons rendez-vous avec Caro et Alex Cutler pour un tennis, ajoute-il, négligeant de préciser qu'Alex Cutler est très probablement un criminel.

En ce qui concerne Alex, Peter l'a décrété « innocent jusqu'à preuve du contraire », ce qui confirme ma théorie selon laquelle il est exceptionnellement doué pour se voiler la face quand il s'agit de ses proches.

— Tous deux travaillent près de Palo Alto et ont dit pouvoir se libérer à l'heure du déjeuner.

— Ça va être amusant ! s'enthousiasme Susan.

L'expérience m'a enseigné que toute activité dite *amusante* par un membre de la famille Forrest avait des chances de se révéler douloureuse et potentiellement dangereuse. Susan se tourne vers moi.

— Faites attention, ma petite. Caro a un service terrible. Et son revers est mortel lui aussi.

— Bon à savoir, dis-je.

Je prie avec encore plus de ferveur pour démasquer Alex Cutler comme le scélérat avant que Caro ne me tue, soit avec son service, soit avec son revers. Aucune de ces façons de mourir ne me paraissant particulièrement séduisante.

— Peter, est-ce qu'Alex joue bien ? demande Susan.

— Je crois. Je n'ai jamais joué contre lui mais il joue souvent.

Il avale une gorgée de café.

— J'avoue que j'espère qu'il va se passer quelque chose entre Alex et Caro. Peut-être que ça va marcher.

— Tu veux dire, d'un point de vue amoureux ? demande Susan.

— Oui, acquiesce Peter.

— Mmm...

Elle avale une gorgée de son propre café.

— Je ne les imagine pas ensemble, chéri. Vous les imaginez ensemble, Rachel ?

Une fois de plus, elle me surprend la bouche pleine. Je ne parviens à émettre qu'un vague murmure incompréhensible. Mais, même la bouche vide, je n'aurais pas fait mieux.

— Je ne parviens pas à les imaginer ensemble, répète-elle.

— Ça ne peut pas faire de mal d'essayer, non ? lance Peter.

— Bien sûr que non, répond-elle, d'un ton dubitatif.

Je crois savoir pourquoi elle en doute ainsi, et ce n'est pas parce qu'elle soupçonne Alex d'avoir kidnappé mon amie. Comment pourrait-elle imaginer Caro avec Alex alors qu'elle continue d'espérer que celle-ci finira par choisir son fils, son fils normal ?

Peter et moi parvenons à nous laver, nous habiller et sauter dans une voiture avant 8 h 30. Affronter la circulation de San Francisco se révèle presque aussi difficile qu'affronter les offres de Susan concernant jus de fruit, céréales, toasts, muffins anglais, œufs brouillés, œufs au plat, œufs pochés et saucisses. Mais c'est moins stressant, parce qu'avec la circulation on n'est pas obligé d'être poli. Bien sûr, Peter étant Peter, il est poli quand même. Mais il ne peut pas s'empêcher de fredonner.

— Qu'est-ce que tu fredonnes ?

— Je ne sais pas. C'est ce que mon père écoutait hier soir, Je ne parviens pas à me sortir cette mélodie de la tête.

Nous formons un couple pitoyable : la pub « Rice-a Roni, la gourmandise de San Francisco » continue de trotter dans ma tête en une boucle sans fin et Peter fredonne du jazz. Caro aime certainement le jazz, me dis-je – tous les gens normaux aiment le jazz. Pour moi, le jazz est l'équivalent de la voix de Camilla Gergen, en moins agréable. Et ni les fredonnements de Peter ni le jingle Rice-a-Roni n'améliore mon état mental. Ma mauvaise humeur n'a pas diminué depuis hier ; elle gagnerait plutôt en intensité. Et qu'une fringale féroce pour le riz pilaf Rice-a-Roni s'ajoute à mes désirs variés, liés au sevrage de Coca et à l'exercice physique, n'arrange rien.

Il nous faut plus d'une demi-heure pour nous rendre de Pacific Heights jusqu'à l'hôtel, un trajet qui en sens inverse cette nuit à 1 heure du matin a pris moins d'un quart d'heure. Gustav et Ray ont été remplacés par l'équipe de jour, mais Luisa et Abigaïl nous attendent.

— Où est Ben ? dis-je quand elles se glissent sur la banquette arrière.

— Est-ce que c'est écrit « nounou de Ben » sur mon front ? rétorque Luisa, anéantissant mes espoirs que son humeur se soit améliorée durant la nuit.

Au moins, je ne peux pas douter qu'elle respecte le pari. C'est la raison pour laquelle je me retiens de tout commentaire à propos de la tenue d'Abigaïl, différente de celle qu'elle portait la veille, mais ressemblant étrangement à un ensemble que j'ai récemment remarqué sur Luisa.

— Ben a dit qu'il avait un ou deux trucs à vérifier ici même, nous renseigne Abigaïl, avant d'entamer avec Peter une discussion animée concernant le choix de l'itinéraire.

Je crois comprendre que l'autoroute 101 est plus directe mais la 280 plus pittoresque.

Mon cerveau fonctionne encore trop au ralenti pour réfléchir à ce que Ben veut vérifier, et si c'est lié d'une manière ou d'un autre à ce qu'il faisait hier soir tandis que Luisa et Abigaïl dinaient *en tête à tête*. Je ne prête pas attention non plus à l'itinéraire que Peter finit par choisir, parce que je n'y prête jamais attention quand je ne conduis pas. Quelle que soit l'autoroute sur laquelle nous aboutissons, elle est bouchée dans les deux sens, en partie par un nombre étonnant d'hybrides. J'en ai remarquées plusieurs à Manhattan, y compris quelques taxis, mais ici nous sommes cernés.

Tandis que nous nous faufilons dans l'embouteillage en direction du sud, Peter et moi informons Luisa et Abigaïl du fichier qu'il a décrypté et leur montrons le mail imprimé. Ensemble, nous cherchons à comprendre comment ces éléments hétéroclites sont connectés entre eux.

— Je voudrais être certaine d’avoir bien compris, dit Luisa.

Sa voix suggère plutôt qu’en réalité elle éprouve quelque difficulté à comprendre comment elle s’est fourrée dans un pétrin pareil.

— ... Pour commencer, nous avons un Père Noël marxiste qui essaie de perturber l’entrée en bourse d’Igobe en lançant tous les courtiers susceptibles de la gérer dans un jeu de piste.

— Ce n’est pas le moyen le plus direct d’atteindre ses fins, dis-je, mais je ne vois pas d’autre raison de mettre en cause les personnes ciblées jusqu’ici.

— Sommes-nous certains que le Père Noël marxiste a accès aux informations internes d’Igobe ? demande Abigaïl.

— Dans le cas contraire, comment saurait-il quels courtiers contacter ? dis-je.

— Puis nous avons le hacker, Petite Fleur, qui lui aussi veut démolir Igobe en attaquant son produit, renchérit Peter.

— Donc, reprend Luisa, nous avons Petite Fleur en second. S’ajoute une troisième personne qui a sans doute rencontré Hilary au moins une fois au sujet de l’article sur Igobe, et qui elle aussi a un faible pour Karl Marx.

— Ce qui suggère que la troisième personne, celle qui a écrit un mail à Hilary, pourrait être la même que la première, le Père Noël marxiste, dis-je en conclusion. Et peut-être le Père Noël marxiste connaît-il les agissements de Petite Fleur. C’est pourquoi il promet à Hilary « l’article du siècle ». A moins que le Père Noël marxiste et Petite Fleur ne soient une seule et même personne.

— C’est d’une clarté à toute épreuve, lance sèchement Luisa.

Je dois admettre que moi-même je m’emmêle un peu les pinceaux.

— Serait-il possible que cette – ou ces – personne ait kidnappé Hilary ? demande Abigaïl.

J’examine la question.

— Je suppose que ce n’est pas impossible. Mais Hilary est de son – ou de leur – côté.

— Et de quel côté s’agit-il ? demande Luisa.

— Du côté qui met des bâtons dans les roues de ceux qui bénéficieraient d’une entrée en bourse d’Igobe. Iggie et Alex Cutler pour ne pas les nommer, dis-je, tentant de paraître moins perdue que je ne le suis.

— Il serait intéressant de savoir à quand et où ce « même endroit même heure » fait référence, avance Abigaïl. Hilary a-t-elle dit à l’un d’entre vous où elle s’est rendue ?

C’est possible, me dis-je avec une pointe de culpabilité. Mais j’étais tellement occupée à prouver ma normalité que je ne l’ai pas vraiment écoutée.

— Je me souviens seulement l’avoir entendue dire qu’elle allait faire des recherches, dit Luisa. Je ne crois pas qu’elle m’ait dit où, et je ne lui ai pas demandé.

— Ben le sait peut-être, suggère Peter.

Jusqu’ici, Ben n’a pas paru savoir grand-chose, mais peut-être aura-t-il une information sur cette question.

— Nous devrions l’appeler, dis-je. Vous savez s’il est toujours à l’hôtel...

Mais une autre idée me traverse à l’esprit, une idée brillante, au bas mot.

— ... Je crois que je suis un génie.

— Rachel, tu es beaucoup de choses, mais pas un génie, lance Luisa.

Je mets cette remarque sur le compte du sevrage de nicotine et ne relève pas.

— Hilary a laissé un tas de tickets de carte de crédit dans sa chambre. Peut-être l’un d’entre eux provient-il de l’endroit où elle a rencontré l’auteur du mail.

— Les tickets nous permettraient de déterminer où et quand elle s’y est rendue ? demande Peter.

— Exactement. Et nous n’aurons plus qu’à y retrouver la personne qui a envoyé le mail, même endroit, même heure. Cette personne saura peut-être nous aider à localiser Hilary. Nous saurons sans doute alors si cette personne est bien le Père Noël marxiste et en quoi consiste ce qu’il appelle « l’article du siècle ».

— C’est une superidée, dit Peter.

Evidemment, il s’enthousiasmerait pour n’importe quoi qui n’incrimine pas son vieux pote de confrérie étudiante. Mais, même Abigaïl, qui elle n’a pas passé la majeure partie de l’année à se convaincre qu’elle était amoureuse de moi, s’accorde à trouver mon idée géniale et se donne la peine de le dire. A mon crédit, j’ajoute que je ne me retourne pas pour lancer un « Et toc ! » à Luisa sur la banquette arrière.

— Appelons Ben tout de suite, dis-je. Peut-être peut-il commencer à reconstituer les déplacements d’Hilary. Si nous n’arrivons à rien avec Iggie ni avec Alex, nous pourrions suivre cette piste.

— Très bien, dit Luisa. Je vais appeler Ben et lui en parler.

Je n’obtiens pas plus de reconnaissance de sa part, je le sais. Elle joint Ben sur son portable et lui parle brièvement du mail ainsi que des tickets de carte de crédit.

— Alors ? dis-je quand elle a raccroché.

— Il dit qu’il va s’y mettre dans un instant.

— Il n’a pas trouvé l’idée brillante ? Je parie qu’il l’a trouvée brillante.

— Arrête de quémander des compliments.

— Comment ça je quémande les compliments ?

— S’il te plaît !

— Je ne quémandais rien du tout. Je demandais simplement ce que Ben avait dit.

Pour toute réponse, elle toussoie.

— Mes paroles te font toussoier ?

— Ne sois pas ridicule.

— Je ne suis pas ridicule. C’est toi qui es ridicule.

— Je ne suis pas ridicule. D’ailleurs c’est toi qui as commencé.

— Qu’ai-je commencé exactement, Rachel ?

— Tu sais très bien ce que tu as commencé...

— AARGHH !

C’est Peter qui a crié, pas Luisa. Il coupe les trois voies de circulation sous un concert de klaxons et se gare sur le bas-côté.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demande Luisa, alarmée.

— Tu vas bien ? dis-je tandis qu’il met le moteur au point mort.

— *Moi* je vais bien, dit-il les dents serrées. Vous deux par contre, non. Depuis que nous sommes montés dans cette voiture, vous êtes prêtes à vous sauter à la gorge. En fait, vous êtes prêtes à vous sauter à la gorge depuis hier. Soit vous arrêtez tout de suite de vous chamailler, soit vous descendez et rentrez à pied. Et je me fiche que vous consommiez une caisse de Coca et une cartouche de cigarettes en chemin.

— Nous ne pourrions pas, je lui fais remarquer. On nous a mises au défi et nous ne voulons pas passer pour des mauviettes.

— Alors ne vous comportez pas comme des mauviettes. Et ma proposition tient toujours. Alors ? Faire le trajet en voiture et rester tranquilles, ou marcher et se chamailler ?

— On ne se chamaillait pas, dit Luisa. Tu trouves qu’on se chamaillait, Rachel ?

— Bien sûr que non. Mais qui aurait cru que placer Peter derrière un volant le transformerait en père de famille ?

Seule l'intervention diplomate d'Abigaïl, suivie de nos promesses de nous comporter en adultes responsables – et de l'idée d'aller acheter rapidement des chewing-gums à la nicotine – convainc Peter qu'il peut reprendre la route en toute sécurité. Je ne l'avais jamais vu se mettre en colère comme aujourd'hui. Mon côté pervers se réjouit d'avoir découvert comment le pousser à bout, mais je ne me risque pas à le lui avouer.

Heureusement, nous n'avons plus qu'une courte distance à parcourir. Des panneaux « Redwood City » et « Atherton » commencent à surgir, suivis de « Menlo Park » et « Palo Alto ». Nous nous rendons deux villes plus loin au sud de Palo Alto, juste après le Googleplex, dans Mountain View, et le siège de Yahoo !, à Sunnyvale. Sunnyvale, la « vallée ensoleillée » est située dans la Silicon Valley et le climat local est franchement plus clément qu'à San Francisco, mais il me semble tout de même que seul quelqu'un qui a quelque chose à cacher ou un besoin impérieux de tenter le sort baptiserait un endroit « Sunnyvale ».

Nous quittons l'autoroute juste avant 10 heures, laissant Abigaïl nous guider durant les derniers kilomètres. Les bâtiments que nous dépassons ressemblent à ceux de n'importe quelle zone de bureaux américaine récemment construite. Mais les panneaux plantés devant témoignent des noms rigolos spécifiques aux start-up dirigées par des jeunes à peine sortis de l'adolescence, et les voitures qui occupent les parkings révèlent si les génies en herbe ont déjà décroché le jackpot ou n'en sont encore qu'au stade du fantasme. Le parking d'Igobe contient une majorité de véhicules du second type, mais une Lamborghini d'un noir brillant est garée dans un espace réservé au premier rang. Peter se gare dans la zone réservée aux visiteurs la plus proche.

— On dirait que SuperIggie est à la maison, dit-il en désignant la plaque d'immatriculation personnalisée de la Lamborghini, IGGY1.

— Et on dirait que ses employés n'ont pas récolté les fruits de leur travail, dit Luisa en détaillant les voitures plus modestes garées dans le parking.

Elle mastique avec ardeur un morceau de Nicorette. En règle générale, elle considère le chewing-gum comme vulgaire, mais elle a accepté de faire une exception au profit des nerfs de Peter. Après avoir mastiqué le premier morceau, son humeur a opéré un net virage au beau fixe. Dommage qu'il n'existe pas de chewing-gum substitut à la caféine !

— Iggie a beaucoup de mal à retenir les plus doués de ses employés, nous dit Abigaïl quand nous quittons le voiture pour nous diriger vers l'entrée. Beaucoup de start-up ici ne paient pas beaucoup, mais distribuent avec largesse des parts à leurs employés. Ainsi si la boîte marche bien et est cotée en bourse, les parts prennent de la valeur. Plus d'un concierge ou d'un réceptionniste ont

ainsi gagné des millions. Iggy, lui, se comporte en radin, sauf avec lui-même. Et pas seulement en ce qui concerne les salaires, mais la distribution des parts également. En conséquence, il lui est difficile d'attirer les meilleurs dans leur secteur. C'est une des raisons pour lesquelles Igobe continue d'utiliser le programme d'origine conçu par Léo. Mais quand Igobe devra travailler sur les prochaines générations et les mises à jour, cela pourrait créer un réel problème.

Encore une chose bonne à savoir avant d'engager ma firme dans l'entrée en bourse d'Igobe. Plus j'en apprends, plus je me demande si je ne devrais pas purement et simplement annuler le rendez-vous de demain, qu'Iggy soit un kidnappeur ou non.

Devant le bâtiment, des fleurs violettes plantées dans un cercle de pelouse verte énoncent « Igobe » dans la même typographie de bandes dessinées que le logo. Difficile d'imaginer Winslow & Brown dotés d'un tel logo, encore moins de les imaginer l'écrire avec des tulipes. Notre firme se cantonne aux respectables polices de caractères bâtons qui ne nécessitent aucun arrosage. Mais la culture de la Silicon Valley a peu de choses en commun avec une banque d'investissement new-yorkaise qui a pignon sur rue, excepté la fascination pour l'argent.

Quand les portes de verre de l'entrée s'ouvrent automatiquement dans un glissement silencieux, des différences de plus en plus frappantes apparaissent. Nous débouchons dans un vaste *open space* qui semble échappé d'une parodie sur les excès de l'ère dot.com. . . Des vingtenaires vêtus du dernier chic informaticien branché déboulent de partout sur leur patinette électrique, d'autres sont affalés dans des fauteuils-polochons de couleurs vives ou papotent devant les réfrigérateurs aux portes de verre, garnis de rafraîchissements sophistiqués. Le décorateur qui a habillé les locaux de Winslow & Brown de tentures noires, tapis persans et fauteuils à large dossier s'enfuirait en hurlant de terreur, à condition qu'il ne soit pas d'abord terrassé par une crise cardiaque.

A part nous, une seule autre personne ne cadre pas avec ce décor, mais elle n'aurait pas cadré non plus avec celui de Winslow & Brown. A l'autre bout de l'espace de béton poli soigneusement usé se dresse le bureau de la réception, en plastique moulé violet. Derrière le bureau et sa collection de lampes psychédéliques se tient une femme d'un certain âge, qui arbore des cheveux gris frisottants, des lunettes cerclées de rouge et une visière violette brodée du logo d'Igobe. Elle porte un genre de boubou imprimé d'un motif floral fluo à la vue duquel je me prends d'une tendresse inattendue pour la robe rose pendue dans l'armoire des Forrest.

Abigaïl se tétanise dans l'entrée.

— Achevez-moi sur place, dit-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Peter.

— Je le crois pas. Elle est toujours là.

— Qui est toujours là ? s'enquiert Luisa.

Avant qu'Abigaïl n'ait pu répondre, la femme derrière le bureau émet un son évoquant une tyrolienne qui aurait déraillé et ferait honte à Camilla Gergen.

— Houhou ! Biggie !

Le visage d'Abigaïl se vide de son sang. Je croyais que ce truc n'arrivait que dans les livres.

— Deux fois en douze heures, murmure-t-elle.

L'espace d'un instant, je crois qu'elle va battre en retraite à travers les portes de verre coulissantes. Mais elle redresse les épaules et avance courageusement.

— Bonjour Phyllis, dit-elle poliment. Je ne savais pas que tu travaillais toujours ici.

Ainsi, voici celle qui a engendré Iggy.

— Bien sûr que je travaille ici. Mon bébé a besoin de moi ! Mais nous ne t'attendions pas avant encore deux heures, Biggie, dit Phyllis d'un ton à la fois irritant, réprobateur et condescendant. Igor a

des réunions à la chaîne jusqu'à midi. Tu sais combien il est occupé. Et nous pensions que tu viendrais seule. Qui sont tes petits camarades ?

Je n'ai été cataloguée « petite camarade » de personne depuis l'école primaire.

— Voici mon patron, Peter, et sa fiancée, Rachel. Et voici mon amie, Luisa.

A la façon dont les lèvres de Phyllis se serrent – lèvres, soulignées d'un trait de crayon corail une teinte plus sombre que son rouge à lèvres –, on comprend qu'elle n'est pas, même vaguement, heureuse de nous voir. Je trouve cela injuste. Nous sommes propres et bien habillés, et avons tous plaqué sur notre visage l'aimable expression de mise lorsque l'on est présenté à la mère de quelqu'un. Je ne suis peut-être pas à mon top, mais Luisa est belle, même lorsqu'elle est de mauvaise humeur et mastique du chewing-gum, et Peter affiche une séduction sans prétention qui me fait toujours craindre que les gens ne se demandent ce qu'il fait avec moi.

Mais, malgré sa ressemblance avec Salma Hayek, c'est Luisa, debout au côté d'Abigaïl, qui est source du déplaisir de Phyllis. Elle la détaille du regard et renifle avant de se tourner de nouveau vers Abigaïl.

— Le Dr Grout a raison. Tu traverses une simple crise, Biggie. Tu as dû trop regarder cette Ellen DeGeneres et son feuilleton gay. Je sais que c'est à la pointe de la mode en ce moment, mais Igor et toi êtes tellement bien assortis. Tu ne devrais pas laisser un phénomène de mode te dicter le choix de ton conjoint.

— Oui, je me doutais bien que c'était la faute d'Ellen, dit Abigaïl du ton doucereux dont j'ai cru comprendre qu'elle le réservait aux sarcasmes.

Mais Phyllis est imperméable aux sarcasmes.

— Igor a besoin d'une compagne qui le soutienne. Tu tenais parfaitement ton rôle, Biggie. Et c'est tellement plus sain quand, dans un couple, chacun joue le rôle qui lui est réservé. Même le Dr Grout le pense. Il n'existe rien de plus gratifiant que de fonder un foyer heureux. Prendre soin des autres est réellement le plus beau des métiers pour une femme.

Abigaïl ouvre la bouche, certainement pour s'exprimer à propos du rôle qui lui convient et du bonheur de fonder un foyer avec Iggie, puis la referme, comprenant sans doute l'inutilité de toute tentative de discussion.

— Pourrais-tu dire à Igg... enfin, Igor sait-il que je suis arrivée ? demande-t-elle.

— Je te l'ai déjà dit. Igor est en réunion et il est bien trop important pour qu'on le dérange ainsi.

Phyllis ne fait aucun commentaire explicite sur notre importance à nous, mais pas besoin d'une grande imagination pour deviner qu'elle la considère comme négligeable. La mère de SuperIggie a de toute évidence contribué à la démesure de son ego.

Nous semblons être dans une impasse lorsque Iggie en personne apparaît un peu plus loin, traînant à sa suite Camilla Gergen et une petite troupe de courtiers – ses collègues je suppose – en direction de la sortie. Je me planque derrière Peter – j'ai assez vu Camilla la veille pour m'en passer de nouveau pendant huit ans –, mais l'espace est suffisamment vaste pour que leur groupe ne passe pas trop près de nous, et que seules des bribes de leur conversation parviennent à nos oreilles. Nous entendons plusieurs fois le mot « milliard », ce qui explique pourquoi Iggie fait preuve d'assez de courtoisie pour les raccompagner plutôt que les laisser retrouver leur chemin tout seuls.

Une fois Camilla et ses compagnons de l'autre côté des portes vitrées, Phyllis, qui semble avoir accepté l'idée qu'Iggie était forcé de nous voir, décide de prendre le contrôle de la situation et nous gratifie d'une nouvelle tyrolienne.

— Houhou ! crie-t-elle. Igor ! Regarde qui est là, chéri !

Phyllis a joué un rôle important dans le développement de l'ego d'Iggie, mais son influence sur

d'autres régions de sa psyché est plus réduite et elle n'est pas parvenue à éteindre sa flamme pour son ex-femme. Dès que le regard d'Iggie se pose sur Abigaïl, il se précipite vers la réception, l'air tout excité. Il est de nouveau habillé tout en violet, depuis ses chaussures jusqu'à sa chemise, même si aujourd'hui il a opté pour la soie plutôt que le velours. Je me demande si Prince s'est rendu compte que quelqu'un piochait dans ses placards.

— Elle est arrivée en avance et a amené des gens avec elle, ce qui est très ennuyeux, dit Phyllis. Je lui ai expliqué que tu étais très occupé et qu'il lui faudrait patienter. Ton prochain rendez-vous va arriver d'une seconde à l'autre, donc tu n'as pas une minute à lui consacrer pour l'instant. Ton agenda est plein à craquer.

— Ça va m'man. Je peux toujours trouver un moment pour Biggie.

Il est aussi enthousiaste que Phyllis de constater qu'Abigaïl n'est pas venue seule, mais il nous accueille tout de même avec amabilité et propose de nous faire visiter les lieux, ravi de faire étalage de l'envergure de son entreprise.

— Merci Iggie, peut-être plus tard, dis-je. Mais nous voudrions d'abord discuter d'un truc ou deux avec toi.

— En privé, ajoute Abigaïl avec un regard insistant en direction de Phyllis.

Il est possible que les regards insistants fassent partie de ses dons innés, mais celui-ci est si réussi que je soupçonne Luisa de lui avoir donné des cours.

— Comme tu veux, Biggie. Nous n'en aurons que pour quelques minutes, m'man.

Je sens le regard de Phyllis peser sur nous tandis qu'Iggie nous guide à travers le dédale de bureaux à demi cloisonnés, saluant avec entrain les forçats de la programmation qui croise notre chemin, jusqu'à une salle de réunion aux murs de verre.

— Regardez ça, dit-il en tournant un bouton.

Instantanément, les panneaux de verre semblent se remplir de fumée, et de transparents, ils deviennent opaques.

— C'est cool non ?

Nous enchérissons tous que c'est cool, même si de simples stores vénitiens ou d'élégants rideaux se seraient révélés tout aussi efficaces. Mais nous ne voulons pas perdre de précieuses minutes à admirer le décor, surtout avec Phyllis qui risque de nous interrompre à tout moment.

— Iggie, dis-je, n'est-ce pas Camilla Gergen, de chez Ryan Brothers, que nous venons de croiser ?

Avant d'arriver, nous sommes convenus de commencer par le mettre sur la défensive, en supposant que ce soit chose possible chez Iggie.

— Qui ? dit-il, avec la même surprise exagérée et surjouée qu'il avait manifestée la veille au téléphone.

Il n'est pas plus convaincant en personne.

— Ce n'est pas grave Iggie. Je sais que tu es en pourparlers avec d'autres courtiers à propos de l'entrée en bourse d'Igobe. N'importe qui dans tes baskets ferait la même chose.

Ce qui est vrai. Sauf qu'il ne porte pas de baskets mais des Doc Martens violettes dont personne ne voudrait.

— A eux aussi, tu as assuré qu'ils étaient les premiers à être reçus ?

— Non. Rachel, ta boîte passera en premier. C'est vrai. Les gens de chez Ryan Brothers sont juste venus me conseiller sur... euh, sur...

— Ne t'inquiète pas, Iggie. Je comprends. En fait, c'est même une bonne chose que tu sois en pourparlers avec tant d'entreprises différentes, parce que plus j'entends parler d'Igobe, moins je suis

certaine que ma firme souhaite te représenter. Nous préférons travailler avec des entreprises à l'avenir moins nébuleux, et il semble qu'ici l'avenir puisse se révéler moins rose que tu ne voudrais le faire croire.

— De quoi parles-tu ? demande-t-il sur la défensive, comme nous l'espérons.

— La rumeur court que votre programme peut être piraté, et nous savons qu'Hilary écrit un article qui pourrait nuire à Igobe, dit Abigaïl. Nous savons aussi qu'il y a cinquante pour cent de chances que tu aies menti en prétendant t'être contenté de la déposer à l'hôtel.

— Pourquoi cinquante pour cent de chances ? demande Iggie, plus matheux que de nature.

Je remarque qu'il ne remet pas en question ce qu'elle a dit à propos du piratage ni de l'article d'Hilary.

— Il y avait deux Lamborghini ce soir-là au Four Seasons et nous savons que l'une d'entre elles t'appartient. Nous savons aussi que l'une est repartie sans Hilary, et l'autre avec elle dedans, dit Luisa.

— Ce qui signifie qu'elle se trouvait soit avec vous, soit dans l'autre voiture, conclut Peter.

— Oh ! s'exclame Iggie, soulagé. C'est simple. Elle devait être dans l'autre voiture parce qu'elle n'était pas avec moi. Je l'ai juste déposée, comme je vous l'ai dit.

Il se frotte les mains.

— ... Bon, vous comptez rester déjeuner ? J'espérais passer un moment en tête à tête avec Big... avec Abigaïl.

— Pas si vite, Iggie ! lance Abigaïl. Qui conduisait l'autre Lamborghini ?

— Comment le saurais-je ?

— Les employés de service à l'entrée de l'hôtel vous ont vus sortir de vos voitures tous les deux et discuter comme de bons amis.

— Ouah, Biggie. Tu épies vraiment mes moindres gestes, n'est-ce pas ?

Iggie semble touché, comme s'il interprétait notre enquête comme une marque d'intérêt de la part d'Abigaïl, au lieu d'un signe de méfiance.

— Pas du tout, dis-je. Nous essayons simplement de trouver Hilary. Des témoins oculaires et les caméras de sécurité de l'hôtel nous ont appris que tu l'avais raccompagnée au Four Seasons. Nous savons qu'elle est montée prendre son ordinateur portable et son carnet, puis qu'elle est redescendue avant de s'engouffrer dans l'une des deux Lamborghinis présentes ce soir-là. Si tu t'étais contenté de la déposer, pourquoi es-tu resté à traîner et discuter avec l'autre conducteur ? Et qui était-ce ?

— Je vous l'ai dit, nous avons parlé voitures. On ne croise pas beaucoup de Lamborghini. Parole, peu de gens peuvent claquer un tel pactole dans une bagnole, si vous voyez ce que je veux dire...

Il nous regarde tour à tour, comme pour s'assurer que nous voyons effectivement ce qu'il veut dire, et que nous avons apprécié son talent pour les rimes improvisées.

— Nous avons parlé voitures, puis je me suis tiré. Sans Hilarita.

— Pourquoi êtes-vous parti sans elle ? demande Peter.

— Et pourquoi ne lui as-tu pas accordé l'interview que tu lui avais promise ? ajoute Luisa.

Elle pose la question comme si nous avions la certitude que cette interview était prévue, mais elle bluffe... Et elle le fait à la perfection, même si elle hausse les épaules chaque fois que je lui répète qu'elle devrait se lancer dans une carrière de joueuse de poker.

— ... Quelque chose t'a fait changer d'avis pendant que tu l'attendais ?

Iggie se tait un moment. J'entends presque les rouages de son cerveau se mettre en mouvement tandis qu'il détermine l'excuse qui paraîtrait la plus crédible.

— D'accord, finit-il par déclarer d'un ton résigné. Vous voulez vraiment savoir ce qui s'est passé ? La vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

— C'est pour ça que nous sommes ici, dit Abigaïl. Et aussi pour savourer ta compagnie.

Mais avec Iggie aussi, les sarcasmes sont une perte de temps.

— Je l'ai plantée là exprès. Je lui ai dit que j'allais lui accorder une interview pour son article, puis je me suis tiré pendant qu'elle allait chercher ses affaires dans sa chambre.

— Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? dis-je, indignée.

— Parce que SuperIggie ne se met pas en colère, Raquel. Il égalise le score.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Luisa, tout aussi indignée qu'au moi.

— Je veux dire qu'à la fac j'ai passé des années à courir après Hilary qui me traitait comme si j'étais invisible, sauf lorsqu'elle rencontrait un problème avec son ordinateur ou avait besoin d'aide pour réussir ses examens de sciences. Mais maintenant que j'ai réussi, elle se comporte soudain comme si elle ne pouvait plus se passer de moi.

— Alors tu l'as plantée là ? demande Peter, incrédule. C'est ce que tu appelles « égaliser le score » ?

— J'ai pensé que ça ne pouvait pas lui faire de mal d'être traitée comme elle traite d'habitude les gens, et d'être, pour une fois, celle qu'on rejette.

— C'est une attitude très adulte, dit Abigaïl de son ton doucereux.

— En tout cas, ça m'a fait du bien. Quand nous sommes arrivés devant l'hôtel, j'ai dit à Hilary que j'allais attendre qu'elle redescende avec ses affaires et elle est montée. J'allais redémarrer quand j'ai aperçu l'autre Lamborghini. Je me suis arrêté une minute ou deux pour discuter avec son propriétaire, puis j'ai repris ma route. J'ai foncé. Je l'ai plantée là. *Prends tes cliques et tes claques, Jack. Change tes plans, Jean. Saute dans le bus, Gus...*

— Ça va, l'interrompt Luisa. On a compris...

— ... Tu l'as donc laissé tomber pour te venger de son indifférence à la fac.

— Ce qui date de plus de dix ans, ne puis-je m'empêcher de faire remarquer.

Je suis douée pour remâcher les griefs mais, même selon mes propres critères, ce cas me paraît excessif.

— Je regrette seulement de ne pas avoir vu sa tête quand elle est redescendue et a compris que j'étais parti, reprend Iggie.

Il ne parvient pas à contenir le sourire suffisant qui s'étire sur son visage pendant qu'il nous conte ses exploits.

— Comme tu dois être fier de toi, lance Abigaïl.

Une fois de plus, le sarcasme passe à mille lieues au-dessus de sa tête.

— Le Dr Grout pense qu'il s'agit d'une étape déterminante. D'un pas important sur la voie de la réactualisation de moi-même. Il envisage même d'écrire un article sur le sujet.

— Est-ce que le Dr Grout est un vrai docteur ? je demande. Avec un diplôme, une licence professionnelle et tout ?

— Bien sûr que oui, répond Iggie. Pourquoi cette question ?

Nous consacrons encore quelques minutes à harceler Iggie de questions à propos du conducteur de l'autre Lamborghini, mais il soutient mordicus qu'ils n'ont fait que parler de leur passion commune pour les voitures aux prix exorbitants.

Puis la voix de Phyllis caquette dans un Interphone invisible.

— Igor ? Igor chéri, ton rendez-vous de 10 h 30 est arrivé. Et tu as aussi un appel en attente. Tu ne crois pas qu'il serait temps pour tes petits camarades de partir ?

J'espère pour Iggie que l'Interphone n'est audible que dans la salle de conférences, parce que ce n'est pas le genre de communication apte à inspirer confiance à ses employés.

Après le bizutage digne d'une équipe de rugby que nous venons de lui faire subir, Iggie est tellement content de se débarrasser de nous qu'il proteste à peine lorsque Abigaïl lâche que, finalement, elle ne peut pas rester déjeuner. Et je suis presque sûre qu'il ne la voit pas croiser les doigts derrière son dos quand elle lui jure qu'elle le rappellera pour fixer une autre date. Il nous escorte à travers la multitude de bureaux jusqu'à la sortie, suivant le même itinéraire qu'avec Camilla Gergen et son équipe.

Quand les portes d'entrée s'ouvrent, je me retourne pour jeter un coup d'œil, curieuse de savoir si mon intuition au sujet du prochain rendez-vous d'Iggie est juste.

Comme je le pensais, près du bureau de la réception, Clay Finch et plusieurs de ses collègues s'agitent, mal à l'aise dans les fauteuils-polochons disposés en cercle, et s'efforcent de faire la conversation à Phyllis en attendant Iggie. Clay, enfoncé dans le vinyle violet de son fauteuil mou, parvient tout de même à paraître raide comme un piquet. Ses jambes sont si longues qu'avec ses pieds pointure cinquante plantés sur le sol et ses fesses calées à peine quelques centimètres plus haut, ses genoux rejoignent le niveau de ses oreilles. Je lui adresse un grand sourire et lui fais un signe d'adieu en sortant.

Peter et moi avons plus d'une heure à tuer avant notre rendez-vous avec Caro et Alex. Abigaïl et Luisa n'ayant pas partagé le petit déjeuner olympique de la famille Forrest, nous décidons de nous replier au Café de l'Université à Palo Alto. Un lundi en fin de matinée, le café est peu fréquenté. Nous y croisons des étudiants et des professeurs du campus de Stanford tout proche ainsi que quelques hommes arborant l'uniforme des investisseurs de capital-risque locaux : pantalons de toile, chemises classiques et étui d'ordinateur exhibant les logos de start-up Internet et de congrès sur les nouvelles technologies.

— Sand Hill Road est toute proche, explique Abigaïl quand nous prenons place. Or de nombreuses compagnies de capital-risque ont leurs bureaux dans cette rue.

Luisa et Abigaïl commandent respectivement des crêpes et une omelette tandis que Peter se contente d'un jus d'orange. Je me sens capable d'échanger le bras épargné un peu plus tôt contre un bon soda glacé, riche en caféine. Mais il me reste moins de vingt-quatre heures pour gagner mon pari, je me contente d'une eau minérale. Secrètement, j'espère échapper au match de tennis à midi mais, si je joue, je veux pouvoir prouver à Peter que mon niveau d'hydratation n'a aucun impact sur mes capacités athlétiques – hydratée ou non, je suis nulle.

Tout de même, je n'aurais jamais pensé attendre un jour un match de tennis avec une telle impatience, surtout un match auquel je suis censée participer. Cela dit, je ne suis pas pressée de vivre le moment où, en voyant Caro, Peter se rendra compte qu'il préfère partager sa vie avec elle. Mon impatience est entièrement due à ma hâte de prendre Alex Cutler au piège.

L'aveu d'Iggie d'avoir abandonner sciemment Hilary n'a pas franchement amélioré notre opinion à son égard, mais il a passé avec succès le test du détecteur de mensonge mental d'Abigaïl. Cependant, de retour dans la voiture, elle nous assure qu'elle est tout aussi certaine qu'il ment lorsqu'il prétend ne pas connaître le conducteur de l'autre Lamborghini. Ce qui, ajouté à la plaque personnalisée et le numéro de téléphone enregistré au nom d'ACVLLC, ne fait qu'entériner notre hypothèse selon laquelle ce conducteur, et donc ravisseur d'Hilary, est Alex Cutler. Du moins, c'est ce que tout le monde pense, sauf Peter, peu enthousiaste à l'idée d'orienter ses soupçons en direction d'Alex.

— Pour quelle autre raison Hilary serait-elle montée dans la deuxième Lamborghini alors ? dis-je en tendant ma fourchette pour piquer un morceau de la crêpe de Luisa.

Il y a encore quelques heures, la manœuvre aurait comporté des risques mais, depuis que le chewing-gum à la nicotine a produit son effet magique, elle semble plus apprivoisée que Médor et pousse même son assiette vers moi afin que je me serve plus facilement.

— Hilary n'a sans doute pas remarqué que ce n'était pas Iggie au volant avant d'être déjà dans la voiture. Mais, une fois à l'intérieur, elle ne serait jamais restée à moins d'avoir reconnu le conducteur. Elle est trop raisonnable pour ça. Or tu l'as toi-même présentée à Alex.

— Je sais, je sais, dit Peter. Mais il me semble prématuré de faire de telles conclusions en se basant sur de simples initiales et sur deux descriptions qui parlent d'un type « bien sous tous rapports ». Certes, Alex a investi dans Igobe. Mais nous ne savons toujours pas quel type de voiture il possède.

— Je sais quel type de voiture il possède, dis-je, sûre de moi. Je te parie ce que tu veux qu'il viendra au club de tennis en Lamborghini.

— Je refuse de parier, réplique-t-il.

— Tu es sûr ? C'est rigolo de parier. Surtout quand je gagne.

— Rachel, ce serait assez pénible comme ça de découvrir qu'Alex a nui à Hilary. Ainsi, je te devrais je ne sais quel truc, choisi au hasard, et ce serait encore pire.

— Pourquoi penses-tu que je parierais quelque chose au hasard ?

— Peut-être parce que la dernière fois que j'ai perdu un pari avec toi, je me suis retrouvé à cuisiner un feuilleté à la saucisse afin que tu puisses en tester scientifiquement la dégustation.

— Pour commencer, ce n'était pas cher payé pour participer aux progrès de la grande cuisine, deuxièmement, on peut objecter avec raison que, dans ce cas précis, perdre était plus avantageux que gagner.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que maintenant nous sommes experts dans l'art de cuisiner les meilleurs feuilletés à la saucisse. Nous ne passerons plus jamais de nuits entières éveillés, les yeux ouverts dans le noir, à

redouter de préparer des feuilletés de qualité inférieure.

— Par « nous », tu veux dire « moi », je suppose ? Parce que je ne me souviens pas que tu aies cuisiné quoi que ce soit.

— Simple répartition des tâches. Tu es plus doué pour la cuisine et moi pour la dégustation. Mon palais est plus raffiné. Tout a marché à la perfection.

— Comme tu le dirais toi-même, comment exactement définis-tu le mot « parfaitement » ?

— Bon, intervient Luisa, votre conversation est fascinante, mais il existe peut-être un moyen de résoudre le problème Lamborghini avant que vous ne voyiez Alex.

— Comment ça ? s'enquiert Abigaïl, qui semble elle aussi ravie que la discussion au sujet des feuilletés à la saucisse prenne fin.

— Peut-être Ben a-t-il obtenu la liste des propriétaires de Lamborghini de la région. Sur la côte Est, c'est déjà le début de l'après-midi. Son contact devrait avoir eu le temps de rassembler ces données, dit Luisa.

La proposition faite par Ben la veille m'était complètement sortie de l'esprit. Difficile d'y stocker grand-chose étant donné toute la place squattée par Alex Cutler, Che Guevara, Petite Fleur et le jingle Rice-a-Roni.

— C'est une bonne idée. Rappelons-le.

Je me tourne vers Peter.

— Mais, avant que j'appelle, es-tu absolument certain que tu ne veux pas parier qu'Alex ne figure pas sur cette liste ? il doit exister d'autres amuse-gueules dont nous pourrions perfectionner la recette.

— Je préfère m'abstenir, merci.

Je sors mon BlackBerry de mon sac et compose le numéro de Ben, Mais je suis dirigée sur sa messagerie dès la première sonnerie.

— Il doit avoir éteint son portable, dis-je tandis que sa voix m'enjoint de laisser un message après le signal sonore.

Je suis les instructions, résume rapidement notre entretien avec Iggie et l'interroge à propos des propriétaires de Lamborghini et des reçus de carte de crédit d'Hilary.

Mon message enregistré, je pose mon BlackBerry sur la table, ce qui en général est considéré comme un très grave manquement à l'étiquette du savoir-vivre téléphonique, mais les autres consommateurs qui travaillent dans le capital-risque le font, et je préfère l'avoir sous la main si Ben rappelle tout de suite.

— Et si Alex arrive dans une Lamborghini ? dit Abigaïl. Que ferons-nous ?

Je la corrige.

— *Quand* Alex arrivera en Lamborghini. Je propose que nous parlions d'Hilary et de sa disparition, en surveillant ses réactions. Il ne faut pas trop espérer qu'il passe spontanément aux aveux, mais il peut se trahir d'une façon ou d'une autre. En supposant qu'il n'avoue pas, nous le suivrons quand il quittera le club. Si tout va bien, il nous conduira à Hilary.

Après discussion, nous tombons d'accord pour que Peter et moi déposions Luisa et Abigaïl dans une agence de location de voitures, afin qu'elles disposent d'une voiture indépendante.

— Appelez-nous ou envoyez-nous un SMS avant de quitter le club, dit Luisa. Ainsi nous pourrions nous aussi filer Alex, au cas où vous le perdiez ou qu'il comprenne ce qui se passe et ne parvienne à vous semer.

Le plan semble au point, et c'est sympa de la part de Luisa de proposer de sacrifier sa balade au centre commercial. Le chewing-gum à la nicotine semble faire resurgir le meilleur d'elle-même,

même si je m'inquiète de sa consommation excessive. En mâchonner presque deux paquets en deux heures n'est peut-être pas très bon pour la santé.

Comme il est midi passé, nous réglons l'addition et nous préparons à partir. En ramassant mon BlackBerry, je remarque la petite lumière rouge qui clignote, indiquant un nouveau message. Au même moment, le téléphone de Luisa se met à sonner depuis les profondeurs de son sac démesuré.

Je jette un coup d'œil sur l'écran du BlackBerry. Le nouveau message est un SMS, en provenance d'un numéro dont l'indicatif est 415. je le reconnais tout de suite : il s'agit du même numéro que celui depuis lequel Hilary a envoyé son SOS interrompu tôt dimanche matin.

— Attendez !

J'appelle Peter et Abigaïl qui se dirigent déjà vers la porte pendant que Luisa vide le contenu de son sac sur la table afin de localiser son téléphone.

— Ah, marmonne-t-elle quand elle le récupère enfin au beau milieu d'un fatras composé d'un poudrier d'argent, deux paires de lunettes, les essais de Borges en espagnol en édition de poche, une écharpe de soie, une écharpe de laine, trois rouges à lèvres, un stylo plume et un Filofax relié en croco rutilant.

Ma stupéfaction devant ce que Luisa trimballe dans son sac manque me faire oublier le message qui m'attend sur mon propre téléphone. Je me dépêche de l'ouvrir.

« Fausse alerte.

Suis amoureuse !!! J'espère que vous ne vous êtes pas trop inquiétées. Expliquerai plus tard.
☺H »

Je relis le texte trois fois de suite, incrédule. Fausse alerte ?

Luisa fixe l'écran de son propre téléphone. Ses sourcils, habituellement lisses, sont froncés en une ride de contrariété. Elle murmure quelque chose et, bien que je n'aie pas étudié l'espagnol, je connais assez la langue pour reconnaître un genre de vocabulaire qu'on n'enseigne pas au lycée. Du moins pas le genre de lycée que j'ai fréquenté.

Sans un mot, elle lève les yeux et croise mon regard. Sans un mot, nous échangeons nos appareils.

Le message sur l'écran du téléphone de Luisa est identique à celui de mon BlackBerry.

— C'est une très bonne chose qu'Hilary soit saine et sauve, dit Luisa. Parce que j'ai hâte de l'étrangler de mes propres mains.

— Seulement si tu acceptes mon aide, dis-je.

Je ne crois pas avoir jamais été aussi exaspérée. Entre mes tentatives d'impressionner Peter, mon effarement en découvrant son passé amoureux et ma crainte que le marché faramineux d'Igobe ne soit en fait le meilleur moyen de mettre fin à mes rêves de gloire, j'ai eu ma dose ces derniers jours – sans y ajouter une opération de sauvetage inutile.

A leur crédit, ni Peter ni Abigaïl ne semblent nous en vouloir pour leur avoir fait perdre leur temps.

— Ça a été amusant, dit Peter en haussant les épaules.

— Et j'y ai gagné un jour de vacances, dit Abigaïl. Et peut-être même une augmentation. N'est-ce pas, Peter ?

Peter hésite, mais pas à propos de l'augmentation.

— Je sais que je suis la dernière personne qui devrait aborder le sujet, mais vous deux n'êtes pas inquiètes que les messages proviennent du numéro d'ACVLLC ?

— Nous savons qu'Hilary n'a pas son téléphone sur elle, alors elle doit utiliser celui de quelqu'un d'autre, répond Luisa d'un ton posé. Le numéro d'ACVLLC doit être celui de son nouveau mec – le type de la Lamborghini. Peut-être s'agit-il d'un autre invité de la fête de fiançailles, et les initiales sont juste une coïncidence.

— Mais ce nouveau type pourrait tout de même être Alex Cutler, fais-je remarquer. Nous le soupçonnions simplement parce qu'il a tout à gagner dans le succès d'Igobe. Mais, maintenant que nous savons qu'Hilary va bien, il n'y a plus aucune raison de s'inquiéter de lui. Nous devrions plutôt être inquiet *pour* lui, étant donné le passé d'Hilary.

— Si elle est avec Alex, pourquoi n'a-t-il rien dit lorsque j'ai parlé d'Hilary devant lui ? demande Peter.

— Ils veulent peut-être se montrer discrets pendant un temps, suggère Abigaïl. Vous savez, les premiers émois et tout le tralala.

— Hilary a-t-elle déjà montré ce genre de discrétion auparavant ? demande Peter.

Luisa rit.

— D'habitude, quand il s'agit d'un homme, les tout premiers jours, c'est le silence total. Je suis même surprise que nous ayons de ses nouvelles. Mais elle n'était encore jamais tombée amoureuse non plus. J'imagine qu'il y a une première fois pour tout.

— Tu te souviens de la fois où elle a disparu avec ce type qu'elle avait rencontré sur un télésiège dans le Colorado ? Nous n'avons pas entendu parler d'elle pendant une semaine, dis-je.

— Je n'arrive pas à les imaginer ensemble, Alex et elle, dit Peter. Il ne semble pas son genre.

Il est compréhensible qu'il répugne à accepter l'idée que ses projets pour Alex tombent à l'eau. Il sera bien plus facile pour Peter de reconquérir Caro si elle ne sort avec personne d'autre, mais il refuse de s'avouer que c'est avec elle qu'il a toujours désiré partager sa vie.

— Hilary n'a jamais eu de genre particulier, dis-je. Son genre, c'est masculin. Mais nous ne sommes pas certains qu'il s'agisse d'Alex. Elle pourrait avoir rencontré monsieur Lamborghini dans l'ascenseur du Four Seasons. Ça ne m'étonnerait pas d'elle.

— Elle a rencontré des hommes dans des endroits bien plus improbables, renchérit Luisa. Au moins cet homme-là a bon goût en matière de voitures, même si la Lamborghini est un peu voyante.

Cette dernière plaisanterie tombe à plat, mais à l'instant précis je n'ai rien contre la platitude. Car les malaises que j'ai éprouvés dernièrement ne se sont pas tous dissipés – en fait, un gros malaise persiste. Ainsi, maintenant, je vais pouvoir me concentrer sur ma vie personnelle, et aussi sur ma vie professionnelle. Si dans les vingt-quatre heures à venir, je me concentre suffisamment, je parviendrai peut-être à repêcher ma normalité dans la poubelle, où les récents événements l'ont jetée avec tant de désinvolture.

Hilary aurait été sympa d'envoyer son message quelques heures plus tôt. J'aurais eu tout le temps d'inventer une excuse pour ne pas jouer au tennis. Mais il est décevantement trop tard pour me défilier maintenant. Les courbatures ressenties au réveil ne se sont pas évanouies mais se sont bien trop atténuées pour constituer une excuse valable. Alors je me prépare mentalement à affronter ce qui va à coup sûr se révéler une expérience mortifiante et physiquement déplaisante.

Comme nous n'avons plus besoin de filer Alex Cutler, plus besoin de louer un autre véhicule. Peter et moi déposons Luisa et Abigaïl à la galerie marchande, promettant de passer les reprendre après le match, et nous nous rendons au club de tennis. Le trajet depuis le centre commercial prend moins de cinq minutes, mais cela suffit pour que Peter recommence à fredonner. Pire, je me surprends à fredonner moi aussi. Au moins, quand il s'agissait de la pub Rice-a-Roni, je connaissais les paroles. Alors que maintenant je suis obsédée par un morceau de jazz inconnu sur lequel je ne peux mettre aucun nom. Si cela ne cesse pas bientôt, il faudra envisager un exorcisme quelconque.

Le club est un bâtiment de style hispanique, sans prétention, niché au bout d'une route étroite, non loin du campus de Stanford. Nous nous garons devant le bâtiment et confions la Prius à un employé. Je reste curieuse de découvrir la voiture d'Alex Cutler, mais l'employé nous certifie que ni Alex ni Caro ne sont arrivés et nous décidons de les attendre à l'extérieur. Depuis les cours, situés derrière le bâtiment, les balles émettent des bruits sourds et sifflent dans les airs. Parfois, les coups de raquette sont accompagnés du grognement ou du cri d'un joueur particulièrement zélé. Cela semble inspirer Peter qui simule des swings avec sa raquette. Moi je scrute le ciel sans nuage, guettant les signes d'un déluge torrentiel soudain ou d'un nuage de sauterelles.

Pour les véhicules d'Alex et Caro, j'avais tout faux. Je pensais avoir une chance substantielle qu'Alex fasse son entrée en Lamborghini – même si je me félicite que Peter ait refusé de parier avec moi sur ce point – et je n'aurais pas été surprise que Caro possède sa propre hybride, d'une jolie couleur sportive mais féminine, comme bleu pâle ou peut-être vert d'eau.

Mais j'aurais dû deviner. Quand ils arrivent, à quelques minutes d'intervalle, pas la moindre Lamborghini ni la moindre hybride en vue. Pas de voiture du tout.

Tous deux arrivent à vélo.

Et pas n'importe quels vélos. Il s'agit de vélos de course haut de gamme, possédant plusieurs

vitesse, dotés de leviers compliqués et d'emplacements pour les bouteilles d'eau et les pompes à vélo. Une fois que Caro m'a enlacée comme si j'étais sa sœur siamoise perdue de vue depuis une éternité et qu'Alex a salué tout le monde, je dois endurer une discussion interminable concernant les équipements spécifiques de leurs vélos, le meilleur parcours de cent kilomètres du coin et les mérites comparés du cyclisme sur route et du cyclisme de randonnée. Je manque remercier Alex lorsqu'il signale que nous devrions nous dépêcher si nous ne voulons pas perdre la réservation de notre court.

Tous deux ont déjà revêtu leurs tenues et portent des tennis blanches. Caro est aussi blonde, bronzée et superbe que je le craignais. Je la remercie pour les vêtements qu'elle m'a apportés, emballés avec goût dans un sac de toile de chez L.L. Bean accroché à l'arrière de son vélo, et Peter et moi allons nous changer. Dans les vestiaires pour dames, je déballe le contenu du sac et l'étale sur un banc. J'y trouve un soutien-gorge de sport bonnet C que, à moins de prothèses mammaires implantées d'urgence, je ne remplirai jamais, ainsi qu'une robe de tennis blanche ourlée de rose et une paire de socquettes blanches bordées de pompons roses assortis. Je trouve également quelques mots d'une écriture élégante et nette :

« Ceci est ma tenue de tennis préférée – elle me porte toujours chance ! J'espère qu'elle ne sera pas trop grande pour ton adorable et menue silhouette ! J'attends ce match avec impatience – ça va être tellement amusant ! ☺ C. »

On dirait que, non seulement la famille Forrest, mais tout le monde à San Francisco, se méprend sur le sens du mot *amusant*. Je me déshabille et range mes vêtements personnels dans le casier qu'on m'a assigné avant d'enfiler la robe prêtée par Caro. C'est là que le mot « menue » prend tout son sens pour décrire ma silhouette. La robe est censée tomber à mi-cuisse mais, privée des courbes variées de Caro pour la remplir, elle m'arrive presque aux genoux, encore qu'il soit difficile de le vérifier tant la nuance du tissu se rapproche de celle de ma peau. Je tire mes cheveux en queue-de-cheval aussi vite que possible afin de limiter le temps passé devant le miroir, attrape la raquette que Caro a décrite comme « l'une de ses raquettes » de secours, prends une profonde respiration et pars rejoindre les autres.

Les probabilités que j'aie développé une quelconque aptitude sportive – ou une coordination soudaine de mes mouvements – depuis la dernière fois qu'on m'a forcée à jouer à ce jeu sont minimales. Aussi je pense important de situer au plus bas les attentes de chacun.

— Au cas où Peter ne vous aurait pas prévenus, dis-je à Caro et Alex tandis que nous nous dirigeons vers le court, je suis vraiment nulle au tennis.

Caro rit.

— Je suis certaine que tu es bien meilleure que tu ne le crois. Et il s'agit d'un simple match amical. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Et nous jouons en double, intervient Peter. Je te couvrirai.

Durant quelques minutes, nous échangeons quelques balles, Peter et moi d'un côté, Caro et Alex de l'autre. Je parviens à éviter la plupart des balles qui arrivent vers moi, mais la seule que je renvoie passe le filet, même si elle vacille un peu dessus avant de retomber de l'autre côté.

— Tu vois, m'encourage Peter. Tu es une joueuse née.

Puis le match commence pour de bon.

Si ce match était un film, l'heure qui suit serait condensée en un montage de mouvements vifs – des images de Peter, Caro et Alex renvoyant avec précision la balle de l'autre côté du filet alternant avec des images de moi pour l'effet comique. On pourrait voir la balle survoler ma raquette

en rase-mottes avant d'atterrir sur le court voisin... La balle me passer sous le nez tandis que ma raquette tape dans le vide... La balle me passer de nouveau sous le nez tandis que je bondis hors de sa trajectoire... Et le morceau de bravoure, le moment où je tente de frapper la balle avec tant de force que la raquette m'échappe des mains, prend son essor à six mètres de hauteur et manque décapiter Peter à l'atterrissage.

Tout le monde se montre très sympa devant mes incroyables facéties, ce qui n'arrange rien. Puis les choses empirent encore. Le premier set achevé, nous changeons de partenaire pour le second. Peter et Caro jouent ensemble comme d'anciens partenaires et exécutent un véritable *pas de deux*, renvoyant les balles avec une aisance que seules des années de pratique commune permettent d'acquérir. Et alors que Peter, de façon surprenante, semblait trouver mes gaffes attendrissantes, Alex Cutler se montre beaucoup moins clément, bien qu'il fasse de son mieux pour cacher son agacement. De plus, ma nullité se révèle contagieuse. Au fur et à mesure que le jeu progresse, les capacités d'Alex se détériorent et je remarque qu'il boite légèrement.

— Tu t'es fait mal à la jambe ? dis-je.

C'est à lui de servir et je lui tends les balles que je viens de ramasser au bas du filet. Il me semble normal de ramasser ces balles puisque c'est moi qui les envoie là.

— Ça va. Je me suis cogné l'autre jour et mon genou est un peu douloureux. C'est tout.

— Tu es sûr de vouloir continuer à jouer ? dis-je, tentant de ne pas laisser transparaître mon espoir de voir le match se terminer plus tôt.

— Ce n'est rien, m'assure-t-il.

Décue, je retourne tristement à ma place, au filet.

Derrière moi, je l'entends frapper la balle plusieurs fois puis annoncer le score. Je ne comprends pas vraiment la marque au tennis, mais je sais tout de même que nous sommes loin de gagner. Puis la balle de son service me frôle à une vitesse prodigieuse et Peter bondit pour la renvoyer. Heureusement, il frappe une balle longue, du côté d'Alex. Alex bondit à son tour et renvoie la balle en lobe, très haut dans les airs. Il retombe sur sa jambe douloureuse et laisse échapper un juron.

— Pour moi ! crie Caro, visant la balle qui décrit un arc par-dessus le filet.

Elle positionne sa raquette derrière sa tête, attendant le bon moment pour la ramener en avant d'un coup sec.

Si nous nous trouvions toujours dans ce montage cinématographique, la suite se déroulerait au ralenti. Evidemment, si elle s'était déroulée au ralenti, j'aurais eu le temps de m'écarter. Alors que là, la balle rebondit sur les cordes de la raquette de Caro avec tant de puissance et à une telle vitesse que j'ai à peine le temps de réaliser qu'elle fonce droit sur mon visage.

La seule chose dont je me souviens ensuite, c'est que je suis couchée par terre et que le ciel bleu miroite de mille étoiles argentées qui tourbillonnent. Un liquide chaud et poisseux s'écoule de ma bouche, et j'éprouve la sensation désagréable qu'il s'agit de sang.

— Au moins tu n’as pas perdu de dent, dit Peter.

Une foule de badauds s’est agglutinée autour de nous, tous plus curieux les uns que les autres, à moins qu’ils ne soient pressés d’interrompre leur propre match. Une femme surgit en courant d’un court voisin en annonçant qu’elle est médecin. Elle se baisse pour prendre mon pouls et vérifier que ma mâchoire n’est pas cassée. Elle ne l’est pas, mais la balle a fendu le coin de ma lèvre inférieure, ce qui explique l’abondance du saignement. Je ne savais pas qu’une lèvre pouvait saigner autant. Et j’aurais aimé ne pas l’apprendre.

Le médecin discute un moment avec Peter de la nécessité de points de suture, mais après avoir appliqué sans modération un antiseptique – qui pique tant que je manque me couper la langue à force de la mordre – elle m’assure que tout ira bien.

— La lèvre va enfler un peu, mais tout devrait revenir à la normale dans une semaine ou deux, dit-elle.

— Une semaine ou deux ? je répète faiblement.

Bouger mes lèvres est douloureux et, à en juger par le son étouffé de ma voix, ma lèvre inférieure a déjà commencé d’enfler.

— Trois au maximum, assure-t-elle en remballant la trousse de premier secours que quelqu’un du club lui a apportée. N’oubliez pas de mettre de la glace dessus.

La foule entreprend de se disperser, probablement déçue de la relative bénignité de ma blessure. Peter m’aide à me relever.

— Rachel, je suis vraiment désolée, dit Caro qui accourt de l’autre bout du court, le regard inquiet. Je ne voulais pas te frapper.

— Je sais.

Je suis sincère. Caro est bien trop sympa et bien élevée pour ne serait-ce que penser à faire une chose pareille, même inconsciemment.

— Viens, dit-elle en m’entraînant hors du court, je vais t’aider à te nettoyer.

En entrant dans les vestiaires, nous croisons deux filles qui me dévisagent avec un mélange de sympathie et de répulsion. Quand je vois mon reflet dans le miroir, je comprends pourquoi. Ma lèvre inférieure a triplé de volume, du sang a coulé sur ma robe de tennis dont le blanc n’a plus rien d’immaculé et la majeure partie de ma chevelure s’est échappée de ma queue-de-cheval. Quelques mèches sont plaquées sur mon front en sueur, tandis que d’autres tirebouchonnent sur mon crâne dans des directions diverses, dans un méli-mélo peu séduisant.

— Aaaaah, dis-je d’abord à mon propre reflet, puis à l’intention de Caro en désignant les taches

rouges sur sa robe. J'ai gâché ta tenue porte-bonheur.

— Ne t'inquiète pas pour ça, assure-t-elle. Tu t'es contentée de prouver qu'elle n'était pas vraiment porte-bonheur. Pendant que tu te nettoies, je vais chercher quelque chose de froid à appliquer sur tes lèvres.

Je me déshabille et entre dans la douche avec précaution, puis me savonne de mon mieux. Quand j'en émerge, enveloppée dans une grande serviette-éponge, Caro m'attend.

— Voilà, dit-elle en me tendant quelque chose avec un sourire. C'est aussi froid que de la glace et ça ne coulera pas.

Les dieux ont dû décider qu'aujourd'hui était mon jour de calvaire. Caro me tend une canette de Coca Light.

Si je ne décapsule pas la canette dans la seconde et que je n'avale pas le soda d'une unique et magnifique lampée, c'est que ma capacité à avaler quoi que ce soit sans l'aide d'une paille se trouve sévèrement compromise. Alors je porte la canette scellée à mes lèvres et prie pour qu'il soit possible d'en absorber une partie par osmose.

Caro insiste pour rester avec moi pendant que je m'habille, juste au cas où je me croiserais de nouveau dans la glace et tomberais dans les pommes à cette vue. C'est très gentil de sa part, mais savoir qu'elle m'observe me met mal à l'aise. Certaines personnes

— Hilary par exemple — ont suffisamment confiance en leur physique pour que ce genre de choses ne les dérange pas. Mais moi, je n'ai jamais été du genre à me balader nue dans les vestiaires, surtout devant l'ex — et probablement future — nana de mon fiancé. La plupart du temps, je fais tout ce que je peux pour éviter les vestiaires.

— J'adore tes vêtements, dit Caro.

Comme je suis en train de passer mon haut par-dessus ma tête, elle s'adresse à mes seins nus.

— ... Ils font tellement... *New York*.

Je porte un jean, une tunique de coton et des ballerines de danse. Ce n'est pas une tenue que je qualifierais d'urbaine, mais je devine que tout ce qui ne s'achète pas dans un magasin de sport est qualifié dans ce milieu de « très New York ».

— Peter semble vraiment se plaire là-bas, reprend-elle.

— Où ? A New York ? dis-je, surprise.

Quand Peter est venu vivre sur la côte Est, nous avons connu quelques moments houleux, et il serait prématuré de prétendre qu'il s'est déjà habitué à la vie à Manhattan. Grâce à cette virée à San Francisco, j'ai compris combien les activités de plein air lui manquaient. Central Park est un bel endroit mais ne peut rivaliser avec la multitude d'activités de plein air qu'offre la Californie du Nord.

— Je suis certaine que c'est autant grâce à toi qu'à la côte Est. Je ne l'ai jamais vu si heureux. Vous formez un couple vraiment merveilleux.

Je me place devant le miroir afin d'arranger mes cheveux tout en tentant de ne pas regarder mon visage, en vain. Mais je distingue le reflet de Caro derrière moi, dont l'expression semble dénuée de toute fourberie.

— Tu crois ? dis-je, me demandant où elle veut en venir.

— Vous vous complétez si bien.

— Parfois, on dirait que nous n'avons rien en commun, dis-je, m'émerveillant de lui faire cet aveu, à elle entre toutes.

— Mais c'est ce qui rend les choses intéressantes. Prends Alex par exemple.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je sais qu'un tas de gens pensent que nous formons un couple parfait. Même Peter a essayé de jouer les entremetteurs. Il tente de le faire avec subtilité, mais...

Elle s'interrompt.

— Mais Peter n'est pas doué pour la subtilité, dis-je.

— Non, répond-elle en riant. Peter n'est pas doué du tout pour la subtilité. Il est trop habitué à aller droit au but. Il a tenté de suggérer ce match en double de façon naturelle, mais cela crève les yeux qu'il essaie de jouer les entremetteurs.

Je me fige sur place, une main agrippée au peigne, l'autre à une mèche de mes cheveux. Malgré les événements de la veille, je me souviens très bien que Peter a prétendu que c'étaient Alex et Caro qui avait suggéré cette rencontre. Pourquoi n'a-t-il pas admis que c'était lui qui en était à l'origine ? S'il désirait réellement jeter Alex et Caro dans les bras l'un de l'autre, pourquoi ne pas simplement me dire la vérité ? L'angoisse quitte ma poitrine et me serre le ventre. Peut-être le processus était-il déjà en marche. Les sentiments que Peter s'obstinait à refouler remontaient enfin du fin fond de son subconscient. Il avait cherché un prétexte pour nous voir ensemble, Caro et moi. C'était le meilleur moyen de nous évaluer, nous comparer, et découvrir ses sentiments réels. Cette pensée me déroute. Qui sortirait victorieuse d'une telle bataille ? La réponse est plus qu'évidente. En fait, si la compétition a commencé, elle est probablement déjà terminée.

Comme Caro continue de parler, j'essaie d'oublier ma panique pour me concentrer sur ses paroles.

— Cela ne marchera jamais entre Alex et moi. Je ne peux pas dire exactement pourquoi, mais il n'y a pas de déclic entre nous. Nous partageons les mêmes centres d'intérêts et nous avons de nombreux amis communs. Nous avons fait deux fois de la voile ensemble et nous appartenons aussi au même club cycliste..., mais il manque quelque chose.

— Oh ? dis-je.

Mais je ne suis pas surprise d'apprendre que Caro appartient à un club cycliste. Elle appartient probablement à toutes sortes de clubs dédiés à des activités qu'adorerait Peter, comme le kayak, l'escalade et les compétitions de frisbee. Je n'appartiens à aucun club, à part un groupe de lecture qui se réunit rarement. Quand cela arrive, nous sautons d'ordinaire l'étape lecture pour passer directement à la troisième mi-temps.

— Nous partageons souvent la même voiture pour faire une sortie à vélo ou nous rendre à une fête, mais nous avons toujours du mal à discuter. Lorsqu'il m'a raccompagnée l'autre soir, j'ai cru que le trajet n'en finirait jamais.

Je m'efforce de diriger mes pensées dans n'importe quelle autre direction alors, évidemment, je ne relève pas la partie de son discours sur laquelle je devrais me concentrer – en clair que si Alex l'a raccompagnée après la fête, c'est qu'il ne se trouvait pas avec Hilary. Mais cela ne peut pas faire de mal de s'en assurer. De plus, tenter d'identifier le nouveau béguin d'Hilary est infiniment préférable à s'interroger sur le laps de temps qui va s'écouler avant que je ne me retrouve, moi aussi, en quête d'un nouveau mec.

— Quel genre de voiture conduisait Alex ? L'autre soir ?

— Comment ? demande Caro, surprise de la direction prise par nos petits bavardages de vestiaire. Euh... un break quelconque. Je n'ai pas vraiment fait attention.

— C'est sa seule voiture ?

— La seule que je l'ai vu conduire. Elle est pratique, il peut accrocher son vélo à l'arrière.

Une partie de moi est soulagée. Je ne veux pas que le premier amour d'Hilary soit Alex Cutler. Son comportement sur un court suggère que sous ses dehors plaisants gît un sinistre imbécile.

— A propos de couples, dit Caro, bien que nous ne soyons plus en train de parler, comment ça va entre ton amie Hilary et son petit ami ? Ben, c'est ça ? Le grand brun ?

Caro ne s'attendait peut-être pas à ce que je l'interroge sur la voiture d'Alex, mais je ne m'attendais encore moins à ce qu'elle me pose des questions sur Ben. J'abandonne mes cheveux à leur sort et me tourne vers elle.

— Je pensais justement à eux. Tu sais qu'ils ont rompu l'autre soir pendant la fête ?

— Vraiment ?

— Oui. En fait, Hilary est déjà avec quelqu'un d'autre.

Caro semble hésiter.

— Cela signifie que Ben est libre ?

— J'imagine. Pourquoi ?

J'ai l'impression qu'elle rougit, mais c'est difficile à dire sous son bronzage.

— Oh ! Je me demandais simplement, dit-elle en s'efforçant de garder un ton détaché. Nous avons un peu parlé à la fête, au tout début de la soirée, et j'ai eu l'impression que le courant passait bien. Mais ensuite je me suis fait enlever par Alex. Quand j'ai retrouvé Ben, il était avec Hilary et Peter m'a appris qu'ils sortaient ensemble.

— Plus maintenant, dis-je en m'interrogeant sur ce nouveau rebondissement.

Est-il possible que Caro soit aussi douée que Peter pour se leurrer à ce point sur le genre d'homme qui lui convient ? De mon point de vue, on ne peut faire plus différents que Ben et elle. Elle est raffinée, intelligente et chaleureuse, alors que lui est... eh bien, le contraire, pas raffiné, parfois un peu lent et souvent de mauvaise humeur. Mais Caro s'intéresse à lui. Peut-être que le port d'arme confère une séduction plus universelle que je ne le croyais.

— Sais-tu s'il a fini par trouver où louer un bateau ?

— Louer quoi ?

J'ai commencé à réunir mes affaires et les fourrer dans mon sac. Caro a insisté pour que nous jetions la robe de tennis tachée de sang, mais j'ai le sentiment qu'il serait de bon ton de lui en offrir une neuve. Ce qui ne serait pas un problème si j'avais la moindre idée de l'endroit où s'achète ce genre de trucs.

— Il m'a demandé où il pourrait louer un voilier pour un jour ou deux. Je ne me souviens plus comment c'est arrivé dans la conversation, mais j'avais mentionné que je faisais de la voile.

— Je ne savais pas que Ben était un marin, dis-je.

Mais une fois encore, j'ignorais beaucoup de choses au sujet de Ben.

— Il pensait que ce serait sympa de sortir en mer un après-midi. Je lui ai indiqué deux marinas où on loue des bateaux. Je lui ai même proposé de lui prêter le mien.

— Hin-hin, dis-je d'un air distrait en glissant un regard à la dérobée à mon BlackBerry.

La petite lumière rouge clignote de nouveau.

— Je ne l'utilise pas autant que je le voudrais, reprend Caro, et c'est trop dommage qu'il ne soit utile à personne.

Je suppose qu'elle parle de son bateau.

— Hin-hin, dis-je de nouveau en déroulant la liste des messages accumulés.

Comme s'il avait entendu que nous parlions de lui, Ben m'a envoyé un SMS juste quelques minutes plus tôt. Je l'ouvre.

« Désolé d'avoir manqué ton appel. Attends toujours liste des proprios de Lamborghini. Pas encore fait les reçus. Pars suivre une intuition. Reviens plus tard. ☺ Ben. »

Je réalise un peu tard que nous avons négligé de le prévenir qu'Hilary était saine et sauve, encore que, de son point de vue, peut-être la préfère-t-il victime d'un enlèvement plutôt que débordante d'excitation à propos du nouvel homme de sa vie. Mais le message de Ben ne fait que confirmer, preuve à l'appui, qu'il aurait dû comprendre que ça ne marcherait jamais entre lui et Hilary. Elle n'aurait jamais pu entretenir une relation à long terme avec un homme qui utilise des emoticones.

Je suis de méchante humeur et il s'agit d'une méchante pensée de ma part. Mais ce n'est pas la méchanceté qui me fige sur place. Et je ne suis pas seulement figée sur place... J'ai eu une révélation. Qui m'envahit de son aveuglante clarté, me laissant effarée du temps qu'elle a mis à me parvenir.

Hilary n'aurait jamais écrit ce texte.

Tous les amis d'Hilary connaissent la longue liste des diverses choses qui l'agacent. Or le message que Luisa et moi avons reçu comporte plusieurs articles de cette liste : l'usage immodéré des points d'exclamation, pour commencer. Surtout, elle éprouve une puissante aversion pour les emoticones.

Mais Luisa et moi étions si pressées de retourner à nos propres existences que nous avons pris ce texte pour argent comptant et repoussé sans hésiter les réticences de Peter. Je ne peux retenir un gémissement.

— Ça va ? demande Caro.

— Quoi ? Oh, ça va, merci.

Peut-être l'osmose a-t-elle fonctionné car mon cerveau fonctionne à présent à une vitesse folle et avec une précision redoutable. Chose qui ne m'était pas arrivée depuis mon dernier Coca Light. Cela me donne une toute nouvelle vision des choses. Je sais maintenant avec une certitude absolue ce qui s'est passé : le ravisseur d'Hilary a sans doute trouvé le téléphone qu'elle a utilisé, lu les SMS qu'elle a envoyés dimanche matin et essaie maintenant de contre-attaquer via le même moyen.

Ce qui signifie qu'Hilary est toujours portée disparue.

Et cela nous ramène à Alex Cutler. Sauf qu'on ne peut pas revenir à Alex Cutler parce que je sais aussi qu'il a raccompagné Caro après la fête, et pas dans une Lamborghini mais dans un break.

Nous voilà donc revenus à la case départ, c'est-à-dire à Iggie. Mais Abigaïl est certaine qu'il dit la vérité quand il prétend avoir déposé Hilary au Four Seasons, et quelque chose me dit qu'elle a raison. Avoir été marié à une personne est une bonne formation au détecteur de mensonges chez cette personne. Du moins c'est ce qu'on m'a dit. Au rythme où vont les choses, il est peu probable que j'aie l'opportunité de me forger ma propre opinion.

Ce qui signifie que nous sommes revenus à ce qui précède la case départ.

Et c'est là que j'ai une nouvelle révélation. Celle-ci a vraiment pris son temps pour m'apparaître.

Nous avons négligé le suspect le plus évident.

Et si la disparition d'Hilary n'avait rien à voir avec Igobe et l'article qu'elle écrit pour un magazine ? Si tel est le cas, nous avons ignoré la toute première personne sur qui se portent les soupçons lorsqu'une femme disparaît. En clair, son mari, petit ami ou autre relation amoureuse.

Et, dans ce cas, cette personne est Ben.

Peter et moi prenons congé de Caro et Alex et je fais de mon mieux pour dissimuler mon impatience tandis que j'endure une nouvelle discussion détaillée sur le sport et ses bienfaits. J'aurais volontiers plaqué un sourire de circonstance sur mon visage si ma lèvre n'était pas déjà démesurément enflée. Mais une fois en voiture, je ne perds pas une minute pour exposer ma toute nouvelle théorie.

— Réfléchis, dis-je à Peter, réfléchis à tout ce que nous avons considéré comme des acquis, alors qu'il ne s'agissait que de faits rapportés par Ben. Il pourrait avoir tout inventé : le contenu de la cassette vidéo de la sécurité, l'abonné du téléphone depuis lequel Hilary a envoyé ses SOS... tout. Et il a dit s'être écroulé en rentrant à l'hôtel samedi soir, mais as-tu remarqué que dimanche, le lit était encore fait, alors que la pancarte « Ne pas déranger » était toujours sur la porte de la chambre ? On n'avait vraiment pas l'impression que la femme de ménage était passée. Et puis toutes les fois où il a agi seul. Comme hier soir, pendant qu'Abigaïl et Luisa dînaient ensemble, et de nouveau aujourd'hui. Où est-il ? Quelle piste suit-il ? Et si c'est une bonne piste, pourquoi ne nous en a-t-il pas parlé ?

Ma théorie compte quelques lacunes, mais elle plaît à Peter, peut-être parce qu'elle corrobore ses propres soupçons concernant le dernier message d'Hilary, tout en orientant les miens vers un autre homme que celui qu'il destine à Caro. Mais qui s'avère ne pas être exactement celui dont rêve Caro. Elle-même ne se doute pas que l'homme qu'elle croit *être* son prince charmant vient tout juste de gagner le titre de « personne peu recommandable ». La bonne nouvelle, c'est qu'Hilary ayant renouvelé son statut de portée disparue, je peux de nouveau différer mes inquiétudes liées à mon avenir sentimental.

Nous appelons Luisa et Abigaïl pour les prévenir que nous allons passer les prendre. A en juger par le nombre de sacs qu'elles empilent dans le coffre, leur expédition shopping s'est avérée un succès. Tandis qu'elles se glissent sur la banquette arrière, je me tourne pour leur livrer les dernières nouvelles.

— Devinez quoi ? dis-je.

Abigaïl retient une exclamation et Luisa se recule.

— Seigneur Dieu, Rachel ! Que t'est-il arrivé ?

Je raconte brièvement ma rencontre avec une balle de tennis.

— ... Mais ce n'est pas le plus important.

— Retourne-toi alors. Sommes-nous vraiment obligées t'avoir ton visage boursoufflé sous les yeux pendant que tu nous parles de cette chose importante ? dit Luisa.

Comme si j'avais fait exprès de récolter une lèvre enflée pour choquer sa sensibilité raffinée.

— Tu as besoin de te ravitailler en chewing-gums à la nicotine ? dis-je patiemment.

Etant donné les circonstances, mon inquiétude pour son état me semble extrêmement louable.

— J'ai des chewing-gums en quantité suffisante, merci. Mais il faudrait bien davantage que du chewing-gum pour que tu fasses moins peur.

— Ce n'est pas si affreux que ça, intervient Peter.

— Tu vois, dis-je à Luisa, Peter trouve que ce n'est pas si affreux.

— Soit il ment, soit il est la preuve vivante que l'amour est aveugle.

— Quelle est la chose importante que tu veux nous dire Rachel ? intervient Abigaïl, de plus en plus douée pour détourner la conversation quand Luisa et moi nous jetons dans une rixe verbale.

Peter prend la direction de l'autoroute tandis que nous les mettons au courant de mes révélations successives et de l'alibi d'Alex Cutler.

— Tu as raison, dit Luisa quand je livre ma théorie du faux message.

La vérité s'impose à elle, exactement comme elle s'est imposée à moi – l'autocritique en moins. Ça, c'est ma spécialité.

— Mais crois-tu réellement que Ben est derrière tout ça ?

— Qui d'autre ? dis-je.

— Mais alors pourquoi a-t-il attendu aussi longtemps pour envoyer le second message ? Pourquoi ne pas nous en avoir adressé un hier ? Nous aurions cessé de nous inquiéter et nous ne l'aurions pas cherchée du tout. En fait, pourquoi n'a-t-il pas commencé par utiliser son téléphone ?

— Plusieurs détails nous échappent encore, admet Peter. Peut-être que son téléphone ne fonctionnait pas ou que Ben ne trouvait pas le téléphone qu'elle a utilisé pour nous contacter. Peut-être l'a-t-il laissé tomber à l'endroit où il retient Hilary et, en revenant à cet endroit aujourd'hui, il l'a retrouvé. Il aurait pu le faire hier, mais il craignait peut-être que nous trouvions ça louche.

Peter n'évoque qu'une possibilité, celle qu'Hilary ait été « retenue », et non qu'elle ait disparu au sens littéral. Aucun d'entre nous n'a envie de s'attarder sur cette pensée. Et puis, le simple fait que Ben n'ait pas quitté la ville semble indiquer que, dans un sens, il l'attend toujours. Du moins l'espérons-nous.

— Et la seconde Lamborghini ? demande Abigaïl. Et la blonde qui est sortie de l'hôtel et est montée dedans ? Et cette plaque personnalisée ACV ? Ce n'est pas Ben qui nous en a parlé, c'est le portier.

— C'est l'autre détail qui nous échappe, dis-je. Ce pourrait être une coïncidence, exactement comme l'a dit Iggie. Un conducteur de Lamborghini inconnu et une autre fille blonde. Ben les aurait vus quand il a visionné la cassette de la sécurité. Il aurait ainsi appris l'existence de la plaque personnalisée de l'autre conducteur. Ensuite, il aurait pu improviser et inventer que l'abonnement du téléphone portait les mêmes lettres.

Cette explication est elle aussi tirée par les cheveux, mais, si tout va bien, nous obtiendrons bientôt la réponse de la bouche même de l'intéressé. Nous discutons de la nécessité d'appeler la police, mais il est peu probable que nos raisons de nous inquiéter au sujet d'Hilary interpellent d'autres personnes que nous. Les messages que Luisa et moi avons reçus aujourd'hui rassureraient n'importe qui ignorant la répulsion d'Hilary envers les emoticones. Même nous avons été temporairement rassurées. Raconter notre histoire prendrait des heures. En alertant les autorités, nous risquerions de gaspiller un temps précieux. Nous tombons d'accord sur le fait que notre temps sera mieux employé à retrouver Ben nous-mêmes.

Mais nous ne tenons pas à le rappeler. Il ne répondrait probablement pas et nous ne pourrions nous empêcher de paraître trop curieux à propos de ses faits et gestes, ce qui lui mettrait sans doute la

puce à l'oreille. A la place, nous lui envoyons un message pour lui dire que nous avons des nouvelles d'Hilary, et lui demander de nous rappeler, en espérant que cela aura le double effet de lui faire croire que nous sommes tombés dans le panneau et de l'obliger à nous rappeler pour avoir des détails – comportement qu'on attendrait de la part d'un amoureux inquiet. En attendant, nous allons rentrer à l'hôtel et tenter de retrouver sa piste à partir de là.

Il est encore tôt dans l'après-midi et la circulation est beaucoup plus fluide que ce matin. Nous filons vers le nord à vive allure. La route est dégagée et, de temps à autre, un rayon de soleil illumine les eaux de la baie de San Francisco qui s'étend à l'est. Le trajet se révélerait très agréable si nous n'étions pas de nouveau rongés d'inquiétude au sujet d'Hilary. Et de nouveau tous en train de fredonner la chanson que le père de Peter écoutait la veille. Même Luisa et Abigaïl ont succombé. Nous tentons de chanter nos extraits favoris de la comédie musicale *Annie*, mais rien n'y fait. A peine avons-nous achevé les mesures finales de *You're never fully dressed without a smile* – « On n'est pas vraiment habillé sans un sourire » – l'air inconnu et entêtant reprend le dessus et nous le fredonnons à l'unisson.

— Comment faire que ça s'arrête ? demande Luisa. Je ne crois pas pouvoir en supporter davantage.

Elle en est à la moitié d'un paquet de Nicorette, mais l'effet magique semble s'être estompé. Entre mes propres symptômes de frustration, ma récente défiguration et mes nouvelles inquiétudes à propos de Peter qui persistent malgré l'énergie que je consacre à les repousser, je ne suis pas de la meilleure humeur non plus.

— Il n'existe qu'un seul traitement, dis-je, écouter la chanson en entier.

— Comment pourrions-nous l'écouter en entier alors que nous ignorons de quelle idiotie il s'agit ? dit Abigaïl.

Elle n'est pas en proie au manque mais, apparemment, un fredonnement insistant produit chez elle le même effet.

— A nous de le trouver, dit Peter, qui semble d'une mauvaise humeur inhabituelle. Et je sais exactement à qui m'adresser.

Son portable est toujours fixé au tableau de bord. Il s'en empare, appuie sur deux boutons qui activent le minihaut-parleur, puis active un numéro enregistré.

— Bureau du Dr Forrest, répond la réceptionniste de Charles.

— Bonjour Mitzie, c'est Peter.

— Peter ! s'écrie-t-elle avec chaleur. Comment vas-tu, mon grand ?

« Mon grand » est plus proche des quarante ans que des trente, mais là n'est pas la question.

— Bien, merci. Et vous ?

Nous écoutons tous Mitzie donner les dernières nouvelles concernant son mari, ses enfants, et d'après ce que je peux glaner de la conversation, un couple de perruches au comportement aléatoire nommées Joe et Judy.

— Mon père est là ? demande Peter quand Mitzie en a terminé d'expliquer combien Joe et Judy sont épanouis maintenant qu'elle a changé la marque de leurs graines.

— Bien sûr. Il vient juste d'en terminer avec un patient, et je suis certaine qu'il voudra te parler. Patiente une minute.

Un moment plus tard, la voix de Charles résonne dans le minuscule haut-parleur.

— Peter ? Tout va bien ?

— Oui, sauf que j'ai une chanson qui me trotte dans la tête. Qu'est-ce que tu écoutais hier soir ? Quand Rachel et moi sommes rentrés à la maison ?

— Hier soir ? C'était Sidney Bechet. Tu dois connaître Sidney Bechet – un contemporain de Louis Armstrong. Pas aussi célèbre, mais tout aussi talentueux. Certains disent même plus talentueux. L'un des plus grands musiciens de jazz de tous les temps, et une vraie légende du saxophone soprano.

Charles a presque parlé davantage que durant le week-end entier. En tout cas, je ne l'ai jamais entendu prononcer autant de mots en une seule fois.

— Te souviens-tu quelle chanson tu écoutais au moment où nous sommes entrés ?

Charles ne s'en souvient pas. Peter en est donc réduit à la lui fredonner, mais comme il chante faux, nous venons à son secours.

Curieusement, Charles semble ravi que nous l'écoutions tous sur haut-parleur. Il pouffe.

— Incroyable que tu ne reconnais pas cet air. J'ai passé ce disque des centaines de fois. C'est l'un des morceaux les plus célèbres de Bechet. Certains disent même qu'il l'évoque instantanément.

Et il entreprend de le chanter, avec une voix de ténor étonnamment mélodieuse qu'il a négligé de transmettre à son fils. Les paroles sont en français, c'est-à-dire dans un galimatias incompréhensible, mais une phrase se détache.

— *Au jardin de mon cœur*, chante Charles, *une petite fleur*.

— Comment ? dis-je.

— *Au jardin de mon cœur*, chante-il de nouveau, *une petite fleur*.

— Petite fleur ? répète Peter.

— C'est le titre de la chanson. *Petite fleur*.

En un éclair, un flot de souvenirs décousus de la veille me submerge. A Union Square d'abord, le son d'un saxophone dans le lointain parvenant jusqu'à nous, puis le musicien solitaire au mémorial de Martin Luther King, jouant du saxophone devant la poignée de badauds éparpillés sur la pelouse luxuriante. Je m'exclame :

— C'est ça ! Maintenant, nous sommes certains que le Père Noël marxiste et Petite Fleur ne sont qu'une seule et même personne.

— Que dis-tu Rachel ? demande Charles.

— Oh. Euh... rien.

Je n'ai aucune intention de lui donner une raison de plus de me trouver *particulière*.

— Merci papa. Tu m'as vraiment aidé, dit Peter.

— Oui, merci, entonne en chœur le reste de la troupe.

Dès que Peter coupe l'appel, je m'explique.

— Le Père Noël marxiste, Petite fleur ou je ne sais qui, était tout proche, à nous observer, quand nous avons reçu le porte-clés, puis de nouveau quand nous avons trouvé l'iPod. Mais nous ne l'avons pas remarqué, parce qu'il jouait du saxo. Nous avons pensé qu'il s'agissait d'un simple musicien faisant la manche.

— Donc nous cherchons un saxophoniste fan de jazz, qui soit aussi un hacker, un marxiste et qui tente de saboter Igobe et son entrée en bourse ? résume Peter.

— Exactement.

— Mais ce n'est pas lui que nous cherchons, nous rappelle Luisa d'un ton ferme. Nous cherchons Ben, parce que nous voulons retrouver Hilary, et les deux choses n'ont rien à voir entre elles. Tous les deux, vous devez vous concentrer.

— Exact, dis-je en essayant de me concentrer.

— Je sais que nous cherchons Ben, dit Abigaïl d'un ton d'excuse, mais je continue de penser à Léo. C'est comme si, d'outre-tombe, il était en contact avec Petite Fleur.

Luisa ne rappelle pas à Abigaïl de se concentrer, preuve d'un traitement de faveur évident.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? lui demande-t-elle.

— Léo jouait de plusieurs instruments de musique, y compris du saxophone, et c'était un grand fan de jazz. Il avait même appelé son chien « Scat », dit Abigaïl.

Je fais mine de me retourner mais Luisa émet un grognement menaçant. Je reprends ma position première.

— Qu'est-ce que nommer son chien « Scat » a à voir avec être fan de jazz ? dis-je.

— Le *scat* est une façon de chanter le jazz, non ? dit Peter.

— Oui, répond Abigaïl. Au lieu de chanter les vraies paroles, on chante des syllabes qui n'existent pas.

— Comme *bop* et *bap* ?

— *Bop* est un mot qui existe, me rétorque Luisa.

— Pas quand on chante de cette façon. Et *bap* n'est pas un vrai mot non plus.

— Ce pourrait l'être, dans un autre langage.

— Mais ça ne compte pas, parce que si tu chantes en anglais et que tout d'un coup tu dis *bap*, ce n'est pas censé signifier quelque chose.

— Mais ça compterait si tu chantaient dans cet autre langage, insiste-elle.

— Mais nous parlons de chanter en anglais.

— Evidemment, puisque tu ne parles aucune autre langue que l'anglais. Tu devrais vraiment envisager d'élargir ton horizon culturel.

— Mon horizon culturel est on ne peut plus large.

— Ah oui ? Donne-moi un seul exemple de la largeur de ton horizon culturel.

— Mon verlan est excellent.

— Vous n'allez pas recommencer toutes les deux, hein ? grince Peter entre ses dents. Parce que nous avons encore entre quinze et vingt kilomètres à parcourir et vous ne voudriez pas être obligées de marcher sur l'autoroute en pleine nuit, n'est-ce pas ?

Il nous faut plaider un peu notre cause mais, finalement, Peter ne nous jette pas sur le bord de la route, et une demi-heure plus tard nous sommes de retour dans le hall du Four Seasons. Par chance, c'est Natasha qui se trouve à la réception. Elle se souvient de moi et de mes recherches concernant Hilary. Elle doit aussi avoir été formée à ne jamais exprimer de répulsion à la vue des clients de l'hôtel, et se contente de me demander ce qui est arrivé à ma lèvre. J'explique ma mésaventure avec la balle de tennis tout en pensant que je devrais trouver une explication plus originale. Si je ressemble à un effet spécial échappé d'un film d'horreur, je devrais au moins raconter une anecdote qui supporte mieux la répétition. Une histoire dramatique, voire légèrement dangereuse.

Nous prenons la nouvelle clé magnétique que Natasha me tend et nous rendons dans la chambre de Ben et Hilary. Nous frappons, juste par précaution, mais il n'y a pas de réponse et comme la pancarte « Ne pas déranger » n'est plus accrochée à la poignée, j'utilise ma clé magnétique pour ouvrir la porte. A l'intérieur, je tire la chaîne de sécurité. Ainsi, nous n'avons pas à craindre que Ben nous surprenne, au cas où il reviendrait brusquement de l'une de ses mystérieuses équipées.

Les affaires d'Hilary sont dans le même désordre que la veille et, plus important, la valise de Ben est toujours là. Nous y voyons un signe encourageant. Mais la pile de tickets de carte de crédit sur le bureau semble ne pas avoir été touchée, ce qui ne fait qu'étayer notre hypothèse selon laquelle Ben ne joue pas franc jeu. Il n'a pas besoin de retracer l'itinéraire d'Hilary s'il sait déjà où elle se trouve.

Avec une impression collective de déjà-vu, nous entreprenons de fouiller de nouveau la chambre, mais cette fois nous concentrons nos efforts sur les affaires de Ben plutôt que celles d'Hilary. Il semble avoir un sens de l'ordre compulsif qui contraste sur la propension au bazar d'Hilary, qui vit dans un chaos perpétuel. C'est un miracle que leur relation ait duré si longtemps.

Peter hisse la valise sur le lit fait avec soin, l'ouvre, et nous nous mettons à farfouiller dans son contenu. Cela semble vaguement contraire à l'éthique. Et en plus, probablement illégal mais, si les situations désespérées autorisent les mesures désespérées, nos actes sont justifiés. Mais cela ne nous garantit pas que nous allons trouver autre chose que des vêtements sales fourrés dans un sac à linge en plastique, au côté de vêtements propres bien pliés. Une fouille des poches intérieures et extérieures du sac se révèle tout aussi infructueuse, de même que l'examen de la doublure. Pas de papiers, de cartes avec un lieu marqué d'une croix, pas même un Palm Pilot, si pratique, ni de calendrier.

Luisa s'occupe de tout remettre en place, tandis que Peter et Abigaïl s'attaquent à la commode et à l'armoire. Comme c'est là que j'ai obtenu les meilleurs résultats lors de la première fouille, je me

rends dans la salle de bains, où m'attend la brosse à dents de Ben dans un verre, près de sa trousse de toilette. Le fouiller me semble encore plus indiscret que vider sa valise – le déodorant d'un homme et son fil dentaire me paraissent plus personnels que ses chaussettes de rechange. Mais j'ouvre tout de même la trousse et la vide, un à un, des objets qu'elle contient. A première vue, il s'agit d'un banal assortiment de produits de toilette, mais je continue de fouiller, espérant trouver un indice quelconque plutôt qu'un article embarrassant. Selon le point de vue adopté, le résultat de mes recherches peut être considéré doublement probant.

Quand je plonge la main dans les profondeurs de la pochette de toile, mes doigts rencontrent un objet petit et dur, recouvert de tissu velouté. La forme et la texture éveillent mon appréhension. Le cri que je pousse sous le choc de ma découverte fait accourir tout le monde.

— Tu vas bien ? demande Peter, arrivé le premier.

— S'agit-il de ce que je crois ? demande Luisa, les yeux sur la boîte délicatement posée dans ma main.

Elle est recouverte de velours sombre et son couvercle est étroitement fermé.

— Je n'ai pas encore regardé à l'intérieur.

Je la secoue avec précaution, mais aucun bruit n'en sort. Elle contient peut-être des boutons de manchette, mais, même si j'ai envie d'y croire, Ben ne semble pas du style à porter ce genre de choses.

— Tu envisages de l'ouvrir un jour ? demande Luisa. Ou comptes-tu rester à la regarder ?

L'ouverture de la boîte ne fait que confirmer nos pires craintes. A l'intérieur, nichée sur un coussinet de satin, apparaît ce qui de toute évidence est une bague de fiançailles. La pierre, modeste, est une émeraude, pas un diamant, mais son vert profond est parfaitement assorti à la teinte des yeux d'Hilary.

— Que lui est-il passé par la tête ? demande Luisa, incrédule. Les bagues de fiançailles ne sont pas du tout le genre d'Hilary.

— Ni les fiançailles tout court, dis-je. Ni le mariage d'ailleurs.

— Je n'avais pas idée que ses projets avec Hilary étaient aussi sérieux, dit Peter.

— La rupture n'a dû en être que plus terrible pour lui, dit Abigaïl.

Nous ne savons pas trop quoi faire de la bague, aussi, faute d'une meilleure idée, nous la replaçons là où nous l'avons trouvée et retournons dans la pièce voisine pour continuer l'inspection des tiroirs et étagères.

Luisa est la seconde à faire une découverte intéressante : une feuille du papier à en-tête de l'hôtel est posée sur la table de nuit. On y a inscrit à la main une série de numéros de téléphone.

— Certains vous semblent-ils familiers ? demande-t-elle en faisant passer la feuille afin que nous y jetions tous un œil.

Chaque numéro comporte un indicatif, mais nous n'en reconnaissons aucun de mémoire.

— Bien, dit-elle, il ne devrait pas être trop difficile de découvrir de quels numéros il s'agit.

Elle s'assied sur le lit, parvient à extirper sans incident son téléphone des profondeurs de son sac, et commence à composer les numéros tandis que nous reprenons nos tâches interrompues.

Le bureau est la seule zone que nous n'ayons pas encore étudiée. J'entreprends de trier les objets qui sont posés dessus, et de vider les tiroirs, tout en écoutant Luisa répéter les mêmes questions à ses interlocuteurs téléphoniques. Mais je ne trouve rien que je n'ai déjà vu la veille et, la plupart du temps, il s'agit d'objets fournis par l'hôtel – la carte des plats servis dans les chambres, un bloc de papier, des cartes postales, les instructions concernant la connexion internet... Je prends alors le temps de feuilleter les reçus de carte de crédit. Négligent l'injonction de Luisa de me

concentrer sur Ben, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur le lieu et l'heure où Hilary était censée rencontrer Petite Fleur. Au moins, maintenant, je comprends pourquoi elle lisait un livre sur le jazz.

Je trouve divers reçus de taxi concernant des courses vers et en provenance d'adresses locales. Mais les factures sont griffonnées à la main. Même lorsqu'elles comportent une date, l'heure n'est pas précisée, aussi sont-elles d'un intérêt relatif. J'apprends aussi que, durant son séjour, Hilary s'est révélée une cliente assidue du magasin 7 Heures-23 Heures de Market Street. Je trouve deux reçus de cartes de crédit pour des déjeuners et des dîners plus onéreux, que je mets de côté, me promettant de les examiner de plus près plus tard. Puis je parviens au dernier reçu.

— Voilà qui est mieux, dis-je.

Une pièce de puzzle se met en place. Elle n'appartient pas au puzzle que nous cherchons à résoudre, mais elle me satisfait tout de même.

— Qu'est-ce qui est mieux ? demande Luisa en levant le nez de la liste de numéros.

— A 21 h 16 vendredi soir, Hilary a payé six dollars et quarante-deux cents pour un Glenlivet.

Ceci en soi n'a rien de remarquable. Hilary a toujours apprécié le scotch, pur malt de préférence et servi sec, bien que ce ne soit pas précisé sur le reçu.

Ce qui est remarquable, c'est le nom de l'établissement : « Chez Bechet ». Il y a encore une heure, ce nom ne m'aurait rien évoqué, mais maintenant je suis plus savante. On dirait qu'il s'agit exactement du genre d'endroit que fréquenterait un homme que l'on surnomme Petite Fleur.

Bien sûr, à ce stade de nos recherches, deviner où Hilary avait l'intention de retrouver Petite Fleur est un exercice de pure forme, comme le fait très vite remarquer Luisa.

— Le plus urgent, ajoute-elle, est de répondre à la question : pourquoi Ben a-t-il dressé une liste de numéros de marinas et de clubs de voile ?

— C'est à cela que correspondent ces numéros ? demande Peter, interrompant son inspection des tiroirs de la commode.

— Tous ceux que j'ai pu joindre jusqu'ici, oui, confirme-t-elle. Mais je ne sais pas pourquoi il les a appelés. Que cherchait-il ?

— Je connais la réponse, dis-je. Il voulait faire une sortie en mer. Caro m'a dit que lorsqu'elle lui avait parlé à la fête, il l'avait interrogée sur les endroits où il pourrait louer un bateau.

Une autre pièce du puzzle se met en place. Une pièce assortie au contenu de la petite boîte de velours.

— Incroyable qu'il ait pensé faire une chose pareille.

— Qu'y a-t-il de mal à faire de la voile ? s'enquiert Peter.

— Rien. Mais Peter devait être en train de planifier un rendez-vous romantique avec Hilary, afin de la demander en mariage. Quel nigaud.

— Pourquoi nigaud ?

— Parce qu'il aurait dû connaître assez Hilary pour savoir qu'elle ne trouverait aucun romantisme à une sortie en mer. Hilary est la moins romantique des personnes de la terre, explique Luisa. J'ai presque de la peine pour Ben. Comment a-t-il pu avoir une liaison, même brève avec Hilary, et être resté si totalement ignorant de sa personnalité ?

Une nouvelle pensée me traverse, et celle-ci me donne le frisson. Peut-être Ben n'avait-il pas planifié un rendez-vous romantique, mais une sortie d'un genre tout à fait différent.

— Crois-tu qu'il ait appelé les marinas depuis le téléphone fixe ? je demande à Luisa. Hier, il a dit que dans la chambre la réception sur son portable était nulle.

— Comment le saurais-je et pourquoi m'en soucierais-je ? lance Luisa.

Mais j'ai déjà décroché le téléphone posé sur le bureau et appelé le standard.

— Bonjour, dis-je au standardiste, je me demandais si vous pouviez me rappeler si j'ai passé des appels depuis ma chambre samedi, hier ou aujourd'hui ?

Tout comme Natasha a été formée à n'exprimer aucun effarement quand une cliente fait son apparition avec la tête d'une victime d'injections trop zélées de collagène, le standardiste a été entraîné à ne jamais trouver une question stupide. A sa place, je me serais demandée pourquoi une cliente ne se souvenait pas de ses propres communications. Il se contente de répondre :

— Patientez un instant, je vais sortir le fichier.

Après un bref silence, heureusement vierge de toute musique de fond, il reprend la ligne.

— Aucun appel samedi, ni hier, à part un coup de fil au service de sécurité de l'hôtel. Mais vous avez passé plusieurs appels aujourd'hui. Il y a à peine deux heures, en fait. Tous des appels locaux.

— Il y a à peine deux heures ?

Pas bon ça.

— Oui, madame. Il y a environ deux heures.

— Vous pourriez me donner les numéros et la durée exacte de chaque appel ?

— Bien sûr, acquiesce-t-il, sans se permettre aucun commentaire sur ce qui pourrait être interprété comme de l'amnésie, ou une propension aux hallucinations.

Il énumère les appels et je fais signe à Luisa de me passer la feuille de papier. Chaque numéro se trouve sur la liste, et il me les cite exactement dans le même ordre que Ben les a écrits. Le dernier numéro appelé est en fin de la liste. Il a été composé seulement une heure et trente-six minutes plus tôt. En examinant la liste de plus près, je distingue une légère marque à côté.

— C'est tout, dit le standardiste, alors qu'il reste encore quelques numéros sur la liste.

Je le remercie avec effusion avant de raccrocher, tout en me demandant s'il ne risque pas de se servir de mon cas la prochaine fois que quelqu'un lui demandera des exemples d'exigences étranges de certains clients.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demande Luisa après que j'ai fait mon rapport.

— Ça signifie qu'il ne planifiait pas un rendez-vous romantique pour faire sa demande en mariage, du moins plus maintenant. Il a passé ces appels après qu'Hilary a rompu avec lui et a disparu.

— Alors pourquoi voulait-il louer un bateau ?

— Parce que, maintenant, il a peut-être quelque chose de bien moins romantique en tête, explique Peter. C'est ce qui t'inquiète, n'est-ce pas ?

J'acquiesce.

— Je crois que tu as raison de t'inquiéter, dit Abigaïl.

Pendant que nous parlions, elle a traîné une chaise près du placard pour attraper un objet qu'elle a aperçu sur la plus haute étagère. Quand elle saute avec légèreté de la chaise, elle tient à la main une autre boîte, mais celle-ci est gainée de cuir, pas de velours, et beaucoup plus grande que la première que j'ai trouvée.

— Si c'est ce que je crois, et si c'est aussi vide que son poids le laisse supposer, alors Ben a vraiment quelque chose de moins romantique en tête, dit-elle.

Elle pose la boîte sur le bureau et en soulève le couvercle. Si nous espérions découvrir un autre bijou, comme un collier assorti à la bague, nous sommes déçus. La boîte est vide. Mais les formes moulées dans le revêtement molletonné trahissent sans doute possible ce qu'elle contient habituellement. Et ce vide absolu a de quoi nous inquiéter.

Il semble que Ben ait décidé d'emporter son arme avec lui pour sa petite balade en mer.

Tous les appels passés par Ben étaient destinés à des marinas situées en ville. Tous sauf un. Le dernier numéro de la liste, celui marqué d'une croix. C'était celui du Bayside Yacht Club, une marina près de Coyote Point à San Mateo, à mi-chemin de San Francisco et la Silicon Valley. Que Ben ait choisi un endroit relativement isolé ne peut guère être bon signe. Et on peut penser en toute logique que si Ben a cessé de passer des coups de fil après avoir joint cette marina, c'est parce qu'elle présentait un avantage que ne comportaient pas les autres. Aucun d'entre nous n'a envie de s'appesantir trop précisément sur la nature de l'avantage en question, mais nous décidons d'un commun accord que le mieux est de nous rendre à Coyote Point, aussi rapidement que possible.

L'autoroute que nous avons empruntée pour rentrer de Palo Alto passait juste devant Coyote Point, ce qui est exaspérant. Pire encore, l'étroite fenêtre horaire qui n'est pas considérée comme une heure de pointe dans la baie s'est refermée pendant notre fouille de la chambre de Ben et la reconstitution de ses appels. Nous sautons de nouveau dans la Prius, pour nous retrouver une fois de plus coincés dans une circulation monstre, et rouler vers le sud à une vitesse d'escargot. Et suivant un itinéraire déjà parcouru deux fois aujourd'hui. Cela dit, nous pouvons vérifier combien la consommation au cent de l'hybride est avantageuse.

— Ben ne peut pas avoir pris tant d'avance que ça, dit Peter.

Depuis que nous avons trouvé l'étui de l'arme vide, il tente de nous rassurer.

— D'abord, comme il est intelligent, poursuit-il, il va attendre la nuit, pour ne pas risquer d'être vu. Et même s'il n'attend pas la nuit pour essayer de transporter Hilary, de son repaire secret à la marina, il ne peut pas prendre un taxi ou un transport en commun. Il lui faut louer une voiture, donc trouver une agence, puis s'occuper de la paperasse. Ce qui a dû le retarder d'au moins une demi-heure et probablement même d'une heure. Et ensuite, il doit encore aller chercher Hilary. Qui sait ? Nous pouvons même arriver avant lui.

— Mais s'il a fait le nécessaire pour se procurer une voiture avant de téléphoner aux marinas ? demande Luisa. Il peut très bien louer une voiture depuis plusieurs jours, et s'en être servi pour emmener Hilary dans un lieu secret.

Elle a raison, ce qui est loin de me reconforter.

Selon le GPS, notre destination se trouve à moins de vingt-cinq kilomètres, mais les kilomètres défilent bien moins vite que les minutes, et l'ambiance dans la voiture est de plus en plus tendue. Tout à l'heure, des chansons trottaient dans nos têtes, mais ce dernier revirement les a totalement éclipsées. Je doute que l'une d'entre nous soit en état d'apprécier à sa juste valeur l'absence de musique.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que Ben a en tête ? demande Luisa, brisant le silence pesant qui règne dans la voiture. Est-il vraiment décidé à embarquer Hilary dans un bateau, partir en mer, la tuer, la jeter par-dessus bord, puis se contenter d'espérer que personne ne l'a vu ni ne retrouve son corps ? Tout ça parce qu'elle a rompu avec lui ?

— Je le suppose, dis-je.

Cela semble fou mais, excepté le détail de la rupture, quelqu'un a essayé de faire exactement la même chose avec moi, à peine quelques mois auparavant. L'expérience ne m'a pas emballée. Je me demande maintenant si ce n'est pas ma mésaventure qui a donné cette idée à Ben. Imaginer que je suis peut-être la source d'inspiration du tueur de mon amie est plutôt démoralisant.

— Ne va-t-il pas laisser des traces de toutes sortes partout ? demande Abigaïl. Dans la voiture, puis dans le bateau ? Il pourrait vraiment s'en sortir ?

— Je suppose que Ben sait comment effacer ses traces, dit Peter, oubliant qu'il est censé nous rassurer. Après tout, cet homme est un agent du FBI, c'est un professionnel.

— Et un homme absolument pas raisonnable, grommelle Luisa. Je suis certaine que le bijoutier lui reprendrait la bague.

Nous retombons dans un silence tendu, tandis que la voiture se fraie un chemin, centimètre par centimètre, dans la circulation dense autour de l'aéroport. Le soleil brille sur la baie, mais il ne me semble plus aussi réconfortant que deux heures auparavant. Et son déclin nous rappelle surtout que le temps passe à une vitesse folle. Je tente de me distraire en comptant les hybrides, mais j'abandonne, frustrée, après en avoir dénombrées cinquante alors que nous n'avons parcouru que dix kilomètres. Quand la voix autoritaire du GPS nous annonce enfin notre sortie, j'ai le sentiment d'avoir vieilli de plusieurs années depuis notre départ.

Une fois que nous avons quitté l'autoroute, la circulation se fluidifie. Quelques minutes plus tard, une pancarte indique le Bayside Yacht Club en lettres bleues sur une plaque blanche, et le GPS nous félicite d'avoir atteint notre destination, après nous avoir enjoint de quitter la route pour entrer dans le parking.

Quand nous descendons de voiture, le claquement des portières résonne dans l'air pur. Devant nous se profile une plage étroite et, au-delà, l'océan à perte de vue. Une promenade de planches relie la plage à quatre longues jetées qui s'étirent dans la baie et auxquelles sont amarrés des bateaux. Mais en ce jour de semaine règne une étrange désolation, ponctuée par le cri occasionnel d'une mouette et le bourdonnement sourd de la circulation de la route toute proche. Apparemment, le lundi après-midi n'est pas un si mauvais jour pour transporter un otage en plein jour sans être vu. Nous ne voyons personne à l'horizon, et seules trois autres voitures sont garées : une hybride, un break et une Ford Taurus d'une couleur neutre suspecte. Je prends le temps de glisser un œil à l'intérieur. La Ford est vide mais le contrat de location est visible sur le tableau de bord. Je distingue même le nom de Ben dessus. Avec la sensation de me comporter en vraie détective, je tâte le capot. Il est chaud, mais il faut dire qu'elle est garée en plein soleil.

Une petite cabane est plantée d'un côté du parking. Nous décidons de nous y rendre en premier, espérant y apprendre lequel de ces bateaux Ben a loué afin de pouvoir l'intercepter – si possible avant qu'il ne quitte le quai et ne mette à exécution le plan tortueux qu'il a prévu pour Hilary. Bien sûr, nos espoirs sont une fois encore bien loin de la réalité...

— C'est un club privé, nous lance avec une légère pointe de snobisme l'employé que nous finissons par trouver. Nous ne louons pas de bateaux. Les bateaux que vous voyez ici appartiennent aux membres du club et ne sont pas disponibles pour le public.

Il prononce « public » à la façon dont certains prononcent « déchet » et j'éprouve la sensation

qu'il fait entrer dans cette catégorie toute personne qui ne porte pas de casquette de yachting au quotidien. J'éprouve également la sensation que nous le tirons de sa sieste et qu'il est, a priori, mal disposé à notre égard. Il dit ne se souvenir d'aucun homme venu se renseigner aujourd'hui pour louer un bateau, encore moins d'un homme ressemblant à Ben.

— Tout le monde sait que nous ne louons pas de bateaux.

Nous ne savions pas qu'ils ne louaient pas de bateaux, donc ses paroles ne sont pas totalement vraies. Et puis, quelque chose dans la façon dont les narines de cet homme frémissent, me fait craindre que, malgré ma douche récente, mon odeur ne soit aussi repoussante que l'aspect de mon visage. Quand nous ne parvenons plus à lui soutirer la moindre information, nous battons en retraite dans le parking.

— Ben n'aurait pas abandonné ainsi sa voiture. Il doit se trouver dans le coin, dis-je.

— S'il n'a pas demandé à louer de bateau, c'est parce qu'il devait savoir avant d'arriver que c'était impossible. Avait-il l'intention d'emprunter celui de quelqu'un d'autre ? demande Luisa.

— S'il est parvenu à s'emparer d'Hilary, je le crois capable de s'emparer d'un bateau, dit Peter, qui semble avoir abandonné l'idée de nous rassurer.

Nous décidons rapidement de nous séparer en deux groupes et de visiter les bateaux, à l'affût d'indices de la présence soit de Ben, soit d'Hilary, et de demander à tous ceux que nous croisons s'ils ont rencontré des personnes correspondant à leur signalement. Savoir Ben armé rend notre plan plutôt effrayant, mais il est peu probable qu'il nous tire dessus en plein jour, même s'il est assez désespéré pour transporter Hilary sans la sécurité des ténèbres nocturnes. Après nous être tous mutuellement exhortés à la prudence, Abigaïl et Luisa se dirigent vers la jetée la plus au nord, pendant que Peter et moi prenons la direction opposée, en étant convenus de nous rejoindre au milieu.

Ce n'est finalement pas si mal que si peu de personnes errent dans le secteur, parce que j'imagine que la plupart des membres du club n'apprécieraient pas que des étrangers sautent sur leur bateau, vérifient si quelqu'un se trouve à bord, puis regagnent le quai de façon tout aussi désinvolte. Peter et moi atteignons le bout de la première jetée sans avoir croisé personne ni relevé le moindre signe de la présence des deux personnes que nous recherchons. J'aperçois à distance Abigaïl et Luisa qui conversent avec un homme se prélassant sur le pont de l'un des plus imposants bateaux de la marina. A en juger par ses gestes, il les exhorte à se joindre à lui pour prendre un verre et peut-être même faire une croisière au coucher du soleil, et sa chemise hawaïenne et le verre de daïquiri qu'il tient à la main me donnent à penser que son bateau est équipé de matelas à eau et boule disco.

Nous passons à la jetée suivante, mais elle se révèle déserte, en dehors d'un couple âgé qui manœuvre une modeste embarcation afin de l'amarrer. Nous perdons plusieurs minutes à les convaincre que ma lèvre éclatée est due à un accident, et non aux coups de mon mari violent, en l'occurrence Peter, que je ne parviens pas à quitter. Nous perdons ensuite quelques minutes supplémentaires à les aider à amarrer et ils nous gratifient d'une assommante leçon sur la confection des nœuds, Peter étant trop poli pour leur avouer qu'il sait faire les nœuds marins. Malgré tout, nous parvenons à gagner la dernière jetée avant Abigaïl et Luisa, et commençons notre enquête sur les bateaux à quai. Mon inquiétude à l'idée de faire chou blanc ne cesse de croître, car si tel devait être le cas, je n'ai pas la moindre idée de ce que nous pourrions faire ensuite.

Au milieu de la jetée, Peter s'immobilise et tend le bras pour m'empêcher d'avancer davantage.

— C'est étrange, souffle-t-il.

— Qu'est-ce qui est étrange ? dis-je, murmurant moi aussi.

Il désigne un petit bateau blanc, à quelques anneaux de distance. Tout ce que je connais de la voile, je l'ai appris durant la demi-heure qui vient de s'écouler, mais même moi je peux apprécier sa

ligne gracieuse et ses cuivres rutilants. Une jolie écriture orne la coque : *La Bonne Joueuse, San Mateo, Californie*. Le nom à lui seul devrait me mettre la puce à l'oreille. Pourtant, les paroles de Peter me prennent par surprise.

— Ce bateau. C'est celui de Caro. Elle doit avoir changé de marina.

C'est tout Caro d'avoir baptisé son bateau *La Bonne Joueuse*, mais je creuserai la question quand nous aurons sauvé Hilary. Pour l'instant, je repense à notre conversation dans les vestiaires.

— Caro a dit à Ben qu'elle possédait un bateau, dis-je à voix basse, et qu'elle l'utilisait rarement. Mais elle n'a pas dû lui dire où il était amarré. Voilà pourquoi il appelait un peu partout : pour le localiser.

— Pourquoi préférerait-il utiliser son bateau plutôt qu'en louer un ? demande Peter.

— C'est mieux. En fait, c'est parfait. Ainsi il n'a pas à s'inquiéter de laisser de traces. Expliquer pourquoi tu as loué une voiture est une chose, louer un bateau, c'est différent. Je te parie ce que tu veux qu'Hilary se trouve à bord.

— Pas de pari, dit Peter.

Mais il me prend par le bras et nous remontons la jetée.

Personne ne se trouve sur le pont et aucun son ne nous parvient de la cabine, ce qui toujours mieux que le bruit de coups de feu. D'un mouvement souple, Peter saute à bord. Le bateau tangue légèrement sous son poids, mais le silence règne toujours. Sans un mot, il m'aide à le rejoindre. Je le suis tandis qu'il traverse le pont d'un pas sûr, et j'essaie de ne pas penser au nombre de fois où Caro et lui ont dû naviguer ensemble sur ce même bateau.

La trappe d'entrée, qui surplombe les escaliers raides menant à la cabine, est grande ouverte. Nous nous approchons et marquons une pause, à l'affût du moindre bruit provenant de l'intérieur. Mais ne résonnent que les craquements du bateau qui oscille doucement sur l'eau.

Peter se tourne vers moi et m'ordonne d'un geste de la main de rester sur le pont afin d'appeler de l'aide s'il se passait quelque chose. Je lui fais signe que j'ai compris. Puis j'attends trente secondes, le temps que sa tête blonde ait disparu à l'intérieur, avant de le suivre dans les escaliers.

Je débouche dans un espace réduit, pas plus de deux mètres sur trois, au décor de bois et de teck vernis. Les rideaux sont tirés, plongeant la cabine dans le noir, mais je parviens à distinguer une table compacte encastrée dans une paroi, près d'une kitchenette. Derrière la table, un couloir court et étroit mène à une porte à moitié ouverte que je devine être une chambre, vers laquelle Peter se dirige.

Ensuite, tout va très vite.

Juste au moment où Peter se glisse dans la chambre, une porte coulisse sans bruit dans le mur et s'ouvre derrière lui. Ben apparaît dans le couloir. Il baisse la tête, mais un objet brillant luit dans sa main. Il est si proche de Peter qu'il pourrait aisément le toucher. Beaucoup trop proche à mon goût !

Je n'ai pas le temps de me poser de questions, encore moins de réfléchir. Alors je ne fais ni l'un ni l'autre. J'attrape le premier objet qui me tombe sous la main – une lourde poêle en fonte posée sur le seul feu de la cuisinière –, je la lève bien haut, exactement comme Caro a levé sa raquette sur le court de tennis, et je charge à travers la pièce minuscule.

Ben ne m'a jamais vue arriver. J'abaisse brutalement le bras et la poêle entre en contact avec son crâne en faisant un étrange bruit sourd.

Ben tombe à genoux, puis s'écroule face contre terre sur le plancher.

Peter fait volte-face.

— Qu'est-ce que...? commence-t-il.

Il remarque alors Ben, étalé derrière lui.

Qui aurait cru que je serais plus efficace avec une poêle qu'avec une raquette ? Je ne cuisine pourtant pas tellement mieux que je joue au tennis ! Mais Ben est dans les vapes. Ou presque. Il gémit doucement et lâche l'objet de métal qu'il tient dans sa main.

Je me précipite pour ramasser l'objet tombé des mains de Ben, anxieuse d'écarter l'arme avant qu'il ne puisse la reprendre. Mais il ne s'agit pas d'une arme. Il s'agit d'une paire de ciseaux. Les ciseaux peuvent se révéler dangereux, mais cette paire-là ne paraît pas particulièrement acérée ou mortelle. En fait, il s'agit quasiment d'un coupe-ongle amélioré... Je l'ai confondue avec une arme parce qu'il faisait très sombre – et parce que j'étais prédisposée à penser que Ben devait en avoir une à la main. Avait-il l'intention de manucurer Hilary avant de la tuer ?

Cette pensée étrange a à peine le temps de pénétrer mon cerveau que le son d'un piétinement étouffé me parvient de la chambre. J'enjambe Ben tandis que Peter allume une lampe au-dessus de nos têtes et ouvre la porte.

Hilary est lovée sur l'étroite couchette, anormalement calme et immobile – sans doute à cause du Chatterton plaqué sur sa bouche et enroulé autour de sa tête, ainsi que du harnais élastique de fortune qui rattache ses poignets à ses chevilles et l'empêche de bouger. Mais au-dessus du bâillon, ses yeux verts brillent avec tant de férocité qu'il semble presque plus prudent de la garder ligotée.

— Ne t'inquiète pas, lui dit Peter. Nous allons te sortir de là en un clin d'œil.

Il s'attaque aux nœuds des cordes, tandis que je commence à tirer le bord du papier collant. Mais mes ongles se révèlent impropres à la tâche, aussi dois-je utiliser les ciseaux que je prends à Ben. J'entaille le papier collant, puis m'arrange pour le décoller sans arracher la peau ou les cheveux d'Hilary. Quand elle ouvre la bouche pour parler, seul un son rauque s'échappe de ses lèvres et nous comprenons qu'elle a la gorge trop sèche pour pouvoir parler.

Pendant que Peter s'acharne sur les nœuds, je cours vers la kitchenette – après avoir enjambé le corps de Ben étendu par terre –, où je trouve une bouteille d'eau de source. J'incline le goulot contre les lèvres d'Hilary et elle en avale la moitié tandis que j'attends, impatiente d'entendre ce qu'elle a à nous dire. Ça va être sympa d'être remerciés de l'avoir arrachée aux griffes de la mort, puis d'entendre sa version des événements.

Mais ses premières paroles ne sont ni des remerciements ni un scoop.

— Tu as une sale tête, Rach, croasse-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Je me retiens de recoller le sparadrap sur sa bouche, surtout parce que Peter vient de réussir à libérer ses poignets et qu'elle l'aurait arraché elle-même.

— Ce n'est pas important. Ça va ? Est-ce que Ben t'a fait mal ?

— Evidemment que non, dit-elle en étirant ses bras et ses jambes avec soulagement. Mais vous, que lui avez-vous fait ? D'ici, j'ai cru entendre un coup de gong. S'il ne se réveille pas bientôt, il va falloir appeler un médecin.

Je ne savais pas que deux jours suffisaient à développer le syndrome de Stockholm – ce fameux syndrome qui fait que les otages sympathisent avec leurs geôliers. Il avait fallu plusieurs semaines, et même plusieurs mois, pour transformer Patty Hearst d'héritière en braqueuse. Mais Hilary vient de traverser de pénibles épreuves, et je m'efforce de me montrer patiente. Ou du moins de parler d'une voix posée.

— C'était Peter ou lui. Ou toi. Il s'apprêtait à te tuer.

— Ben n'allait pas me tuer. Il était en train de me secourir.

— Te secourir ? Te secourir de qui ?

— Je crois qu'on dit *sauver* de qui.

Je serre les dents.

— Sauver de qui, alors ?

— D'Iggie, évidemment.

Peter part chercher Luisa et Abigaïl pendant qu'Hilary fouille l'avant du bateau et que je cherche quelque chose à appliquer sur la bosse qui enfle sous les cheveux ras de Ben. La fréquence croissante de ses gémissements me fait penser qu'il va bientôt revenir à lui. J'espère n'avoir provoqué aucun dommage permanent. Pour une fois, la faiblesse musculaire de la partie supérieure de mon corps se présente comme un avantage. Je déniche une poche glacée dans une trousse de premiers secours et, avec l'aide d'Hilary, je fais rouler Ben et coince la poche entre la bosse et un coussin que nous calons par terre. Maintenant que les lumières sont allumées, il est encore plus évident que le bateau appartient à Caro. La décoration est sportive mais féminine, et les rideaux à carreaux bleus sont assortis aux coussins sur le banc près de la table.

— Alors, que s'est-il passé exactement ? je demande à Hilary quand Peter revient, Luisa et Abigaïl à sa remorque.

— Ce salaud m'a *taserisée*, dit-elle.

— Il t'a quoi ? demande Luisa.

— Un Taser est un pistolet qui envoie des décharges électriques, explique Peter.

— Iggie avec un pistolet à décharges électriques ? Tu le crois ? dit Hilary.

Apparemment, Abigaïl n'y croit pas.

— C'est difficile à imaginer, dit-elle. Tu es absolument certaine qu'il s'agissait d'Iggie ?

— Bien sûr qu'il s'agissait d'Iggie, répond Hilary en mordant dans une barre de céréales énergétique.

Nous avons trouvé la kitchenette bien approvisionnée en en-cas sains, appréciés des personnes qui préfèrent que le besoin de se nourrir n'entrave pas leurs activités sportives.

— Il a prétendu qu'il allait m'accorder une interview, mais il a insisté pour que nous allions chez lui. Donc il m'a raccompagnée à l'hôtel et m'a attendu pendant que je montais chercher mon carnet et mon ordinateur dans ma chambre. Mais lorsque je suis remontée dans la voiture, il m'a assommée. Quand j'ai repris mes esprits, j'étais bouclée dans son affreuse Lamborghini dans un garage désert, toute seule.

Elle prend une nouvelle bouchée et nous attendons avec impatience qu'elle l'ait mastiquée et

avalée.

— Et ensuite ?

— Les portes étaient bloquées. Je ne parvenais pas à les ouvrir. Mon sac avait disparu, donc mon portable aussi, mais j'ai aperçu un autre téléphone sur le sol, devant le siège du conducteur. Je suppose qu'il avait glissé de sa poche sans qu'il ne le remarque. Je m'en suis servi pour appeler la police, mais comme nous étions en sous-sol, je n'avais pas de réception. Alors j'ai essayé d'envoyer des SMS. J'espérais que quand la voiture se trouverait dans un endroit jouissant d'un meilleur réseau, les messages atteindraient leurs destinataires.

— On les a reçus. Mais pourquoi ne pas avoir expliqué dans les SMS ce qui t'arrivait ? demande Luisa.

— J'avais à peine commencé le premier message que j'ai entendu des bruits de pas. Je n'avais pas beaucoup de temps, et comme je voulais envoyer plusieurs SOS, je devais faire vite. Je savais que vous devineriez qu'Iggie était en cause parce qu'on nous avait vus quitter la soirée ensemble. Alors j'ai envoyé les textos, aussi vite que j'ai pu, et j'ai laissé tomber le téléphone sur le sol. Puis j'ai fait semblant d'être encore évanouie. Ce qui n'a fait aucune différence puisque cet abruti m'a taserisée dès qu'il est revenu à la voiture. Je me suis réveillée ici, où je suis restée depuis. Je suis surtout épatée qu'il ait réussi à me porter. Vous croyez qu'il a fait du body-building ?

— Ma question peut te sembler étrange, mais es-tu absolument certaine que c'est Iggie qui t'a rejointe dans la voiture ? dis-je.

Nous lui livrons une version abrégée de notre enquête depuis sa disparition, lui rapportant ce que nous avons appris au sujet de la seconde Lamborghini, et la certitude d'Abigaïl qu'Iggie disait la vérité, du moins en affirmant ignorer où elle se trouvait.

Hilary lève les yeux de la barre de céréales qu'elle est en train d'ouvrir et réfléchit à ma question.

— Eh bien, j'avais la tête baissée quand je suis entrée dans la voiture devant l'hôtel. Ensuite, quand il est revenu à la voiture dans le garage souterrain, j'avais les yeux fermés. Mais ce ne pouvait être qu'Iggie. Il savait que j'avais eu vent de rumeurs qui disaient qu'il avait assassiné son associé, Léo, et il a dû penser que j'allais écrire un article sur le sujet, ainsi que sur les autres problèmes d'Igobe. Lors de la fête, je l'ai interrogé au sujet de Léo. Il a dû décider qu'il devait me faire disparaître. Jusqu'à ce qu'il ne m'attaque avec son Taser, je n'avais pas imaginé que les rumeurs étaient plus que des rumeurs, ni qu'il était capable de violence. Zut, il s'agit d'Iggie tout de même. Je croyais qu'il était trop plongé dans ses programmes informatiques pour être dangereux. Comme quoi j'avais tort.

— Comment as-tu appris l'histoire de Léo ? demande Abigaïl.

— En faisant des recherches au sujet d'Igobe, j'ai rencontré un hacker qui se faisait appeler Petite Fleur, rien que ça. Nous avons échangé quelques e-mails, puis nous nous sommes rencontrés. C'est lui qui m'a expliqué qu'on pouvait pénétrer le programme, et il m'a parlé de Léo et des circonstances de sa mort.

— C'est lui que tu as retrouvé Chez Bechet vendredi ? dis-je.

— Vous avez découvert ça, mais il vous a fallu deux jours entiers pour me trouver ? Qu'est-ce que vous avez fichu pendant tout ce temps ?

— Est-ce qu'Iggie est revenu ? demande Peter. Après t'avoir amenée ici ?

— Hin-hin, dit-elle la bouche pleine de céréales. Aux environs de minuit hier soir. Il m'a détachée pour que je puisse aller aux toilettes et boire un verre d'eau, mais il m'a menacée de me taseriser de nouveau si je faisais le moindre bruit. J'avais toujours les yeux bandés et je ne

distinguais qu'un rai très mince en louchant vers le bas, mais j'ai entrevu sa montre, c'est ainsi que j'ai su l'heure qu'il était.

— Et c'était vraiment Iggie ? insiste Abigaïl. Tu as reconnu sa voix ?

— Il murmurait, alors c'est difficile d'en être sûre, mais je ne vois pas qui d'autre cela aurait pu être ?

— Tu as pu voir comment il était habillé ? continue-t-elle.

— Un bout par-ci par-là. Un pantalon de toile beige et des baskets. Et peut-être une fourrure polaire ? Je n'ai pas bien vu. Mais j'ai réussi à lui décocher un bon coup de pied, direct dans la rotule. Evidemment, ensuite il m'a taserisée de nouveau, mais ça en valait la peine.

J'échange un regard avec Abigaïl.

— En fait, que ce soit dans la voiture en sortant de l'hôtel ou dans le parking, tu ne l'as jamais vraiment vu ?

— Et quand il est revenu ici, il était plus de minuit et il portait un pantalon de toile, des baskets et une fourrure polaire, dit Abigaïl.

— Exact, dit Hilary.

— Alors ce ne pouvait pas être Iggie. Pas après l'heure de son coucher un dimanche soir. Et pas dans ces vêtements. Il ne possède pas de pantalon de toile. Il ne possède rien qui ne soit pas violet.

Ben, toujours au sol, émet un nouveau gémissement, plus sonore cette fois-ci.

— Ce n'était pas Iggie, dit-il. Mon dieu, comme j'ai mal à la tête.

Nous nous retournons, surpris. Personne n'a même remarqué qu'il bougeait.

— C'est ma faute, dis-je d'un ton pitoyable. Pardon.

— Mais si ce n'était pas Iggie, qui était-ce ? interroge Hilary.

Personnellement, je pense de nouveau à une certaine personne dont le placard regorge probablement de pantalons de toile, sans parler de son genou douloureux. Et bien que cette personne ait un alibi, une nouvelle révélation s'impose à moi tandis que je détaille la cabine.

— Ce doit être Alex Cutler, dit Ben. Ce matin, j'ai reçu les noms des propriétaires de Lamborghini enregistrés en Californie. Il n'est pas sur la liste, mais les mêmes lettres que celle de la plaque personnalisée y sont : ACVLLC.

Il s'assied avec peine, grimaçant de douleur.

— Alors j'ai de nouveau vérifié avec la sécurité de l'hôtel, et cette fois, ils m'ont laissé regarder aussi les vidéo filmées à l'extérieur des deux entrées. En fait, ils vous laissent regarder à peu près ce que vous voulez, si vous leur donnez assez de cash. Le conducteur de la seconde Lamborghini qui discute avec Iggie devant l'entrée principale est le même type que celui que j'ai vu sortir à notre étage. C'est dans sa voiture qu'Hilary est montée. J'ai regardé la vidéo filmée à l'autre entrée. On l'y voit entrer, puis ressortir un quart d'heure plus tard, ce qui correspond au moment où il est venu dans notre chambre. Il a dû vouloir s'assurer qu'Hilary n'avait laissé aucune note derrière elle. Enfin, pour confirmer mes doutes, j'ai cherché une photo de Cutler sur le site Internet de sa boîte. C'est le même homme, j'en suis certain.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de chercher Hilary ici ?

— Je parlais voile avec Caro, quand Alex s'est joint à nous et il a mentionné avoir déjà navigué sur le bateau de Caro. Je me suis dit qu'à sa place, si je cherchais un endroit tranquille où cacher quelqu'un quelques heures plus tard, je penserais au bateau. Caro ne m'avait pas dit où elle l'avait amarré, mais j'ai relevé une liste de marinas dans les pages jaunes, et j'ai commencé à passer des coups de fil, en prétendant que j'avais un foc neuf à livrer et que je devais vérifier l'adresse. C'est comme ça que j'ai trouvé.

— Mais il ne peut pas s'agir d'Alex ! s'exclame Peter. Alex a un alibi. Il était avec Caro.

Je sais que je m'aventure en terrain miné et je ne suis pas certaine de la façon de procéder.

— J'ai bien réfléchi. Il est possible, si on considère les choses sous un certain angle, d'un point de vue purement théorique, car on ne sait jamais vraiment...

— Crache le morceau, Rachel ! lance Hilary.

— Peut-être qu'Alex n'a pas d'alibi mais un complice.

Peter me regarde.

— Qu'essaies-tu de dire ?

— Iggie savait probablement qu'Alex manigançait quelque chose. Il a dû lui parler des soupçons d'Hilary et c'est Alex qui a décidé de le suivre jusqu'au Four Seasons. Mais je crois que c'est quelqu'un d'autre qu'Iggie qui l'a aidé.

— Qui ? demande Luisa.

— Caro, dis-je. Si elle était de mèche ?

— Caro n'est pas de mèche, dit Peter d'une voix égale.

Sa voix contient un début d'avertissement que je n'y ai encore jamais entendu. Mais qui me pousse à en dire davantage.

— Alors pourquoi a-t-elle menti en prétendant qu'Alex l'avait raccompagnée après la fête ? Elle est de mèche.

— Rachel, je connais trop bien Caro. Elle ne tremperait jamais dans quelque chose de ce genre. Et pourrais-tu cesser de dire *de mèche* ?

— Ben, est-ce que la trappe menant à la cabine était verrouillée quand tu es arrivé ?

— Oui, mais forcer des serrures fait partie de nos aptitudes de base. Cela ne m'a pas posé beaucoup de problèmes.

— Mais la personne qui a amené Hilary devait avoir une clé, je poursuis.

— Probablement. Je n'ai pas remarqué autour de la serrure les éraflures qu'on trouve d'habitude après une tentative d'effraction.

— Qui pourrait avoir une clé à part Caro ? dis-je à Peter.

— Je ne peux pas donner d'explications, mais il ne peut s'agir que d'une erreur. Peut-être cache-t-elle un double quelque part sur le pont et Alex connaît la cachette.

— Crois-tu qu'elle aussi possède des parts dans Igobe ? Elle s'occupe des relations publiques de la boîte, non ? Et si Iggie la payait avec des parts et non en cash ? Si c'est le cas, elle aussi aurait intérêt à ce que l'article d'Hilary ne paraisse pas.

— Rachel, répète Peter, Caro n'a rien à voir dans tout ça. Peut-être, après tout, qu'Alex est impliqué dans cette histoire. Etant donné les images que Ben a visionnées sur les cassettes, c'est plausible. Mais pas Caro. C'est impossible.

Un silence bizarre s'installe tandis que Peter et moi nous fixons mutuellement. Ce silence persiste même après que je détourne le regard. Tous les autres regardent consciencieusement ailleurs, à la manière des gens qui ne veulent pas interférer dans une scène de ménage. Du coup, je ne trouve nulle autre endroit où poser les yeux qu'au sol, où je remarque le coussin en tapisserie que nous avons utilisé pour soutenir la tête de Ben. Le tissu porte un monogramme, ce qui ne me surprend pas. Caro est le genre de personne qui possède quantité d'effets monogrammés. Ce qui me surprend, c'est le monogramme lui-même.

— Peter, comment s'appelle Caro déjà ?

— Caroline. Caroline Vail. Mais qu'est-ce que son nom vient faire là-dedans ?

— A-t-elle un second prénom ?

— Caroline est son second prénom. Elle n'utilise jamais le premier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle le déteste.

— Pourquoi le déteste-elle ? dis-je.

— Aimerais-tu t'appeler Agnès ?

— Agnès ? Vraiment ?

— Oui. Mais pourquoi est-ce si important ?

— Son regard suit le mien en direction du coussin.

— ... Oh, dit-il.

Les initiales de laine rouge brodées sur fond bleu se détachent : A.C.V. Agnès Caroline Vail.

— Oh, répète-il, avant de reprendre la parole après un silence, d'une voix plus sourde. Ce n'est qu'une coïncidence. C'est tout. Ce ne peut être qu'une coïncidence.

Un silence pesant tombe sur la pièce.

Hilary n'a pas beaucoup de patience pour les silences, pesants ou pas.

— Quelle heure est-il ? demande-t-elle.

Ben consulte sa montre.

— Un peu plus de 19 heures.

— Nous discuterons la question des complices plus tard. Pour l'instant, je dois partir. J'ai rendez-vous.

— Où dois-tu aller ? Nous devons réfléchir à la manière de coincer cet Alex et le traîner en justice, proteste Luisa.

— Pouvons-nous y réfléchir en chemin ? J'ai promis à Petite Fleur de le retrouver au club à 20 heures. C'est un type insaisissable et je ne voudrais pas le manquer.

— J'aimerais bien rencontrer Petite Fleur, dis-je, ravie de la diversion. Peut-être pourra-t-il même nous aider.

— Moi aussi j'aimerais rencontrer Petite Fleur, dit Abigaïl.

— Ça veut dire que nous allons tous remonter dans la même voiture ? demande Peter.

Sa voix est presque redevenue normale, maintenant que nous avons ajourné la question du complice.

— J'imagine, dis-je.

— Très bien. Mais nous allons d'abord établir quelques règles, annonce Peter.

Etant donné la récente blessure de Ben à la tête, il ne semble pas prudent de le laisser prendre le volant. Aussi laisse-t-il sa voiture de location au parking, et nous nous entassons tous les six dans la Prius. Nous sommes un peu serrés, mais Luisa aurait dû se douter qu'il valait mieux ne pas jouer avec moi à pierre-ciseaux-papier pour déterminer laquelle de nous deux allait devoir se glisser dans le coffre.

Le trajet de retour est presque aussi long que le trajet vers le yacht-club, mais beaucoup moins stressant, maintenant que nous ne craignons plus qu'un crime soit commis dans un avenir proche. Et comme la première des règles instituées par Peter stipule que, dans la voiture, Luisa et moi ne sommes pas autorisées à nous parler sans intermédiaire, il n'y a pas de chamailleries. A la place, nous nous creusons la tête ensemble pour trouver le moyen d'étayer notre théorie, puisque nous manquons des preuves tangibles et des témoignages oculaires nécessaires pour une accusation officielle. C'est bon d'avoir Hilary de retour parmi nous ! Il n'est pas question de laisser son ravisseur, ni aucun de ses acolytes s'en tirer.

— Hilary, demande Abigaïl alors que nous sommes presque arrivés. Par simple curiosité... A

quoi ressemble Petite Fleur ?

— Maigre et chauve, répond Hilary.

— Quel âge lui donnerais-tu ?

— Je ne sais pas trop. Son visage semble assez jeune, mais peu de gens de moins de quarante ans ont si peu de cheveux. Et il ne se rase pas le crâne. Il est vraiment chauve.

Abigaïl pense de nouveau à Léo. Mais, même s'il était vivant, il ne serait sans doute pas maigre et chauve, du moins pas d'après la photo que j'ai vue. Je l'aurais plutôt décrit comme « hirsute ». En revanche, il est logique qu'une ado fan de skateboard trouve « vieux » quiconque ressemblant à la description de Petite Fleur donnée par Hilary.

Une fois sortis de l'autoroute, nous ne sommes plus qu'à quelques minutes du restaurant Chez Bechet, qui occupe un petit pas-de-porte sur Valencia Street. Des affiches en vitrine annoncent de prochains concerts de jazz, ce qui en temps normal suffirait à me tenir à bonne distance. Ce soir cependant, un détail en devanture m'attire irrésistiblement à l'intérieur : une pancarte manuscrite annonce une offre spéciale. Deux boissons pour le prix d'une durant tout le mois de juin.

Deux verres pour le prix d'un, c'est sans conteste une offre séduisante. Mais ce n'est pas la bonne affaire proposée qui m'attire à l'intérieur, ni le fait que l'écriture des larges lettres d'imprimerie est en passe de me devenir aussi familière que la mienne. C'est la raison de cette offre spéciale qui m'interpelle : ce mois-ci, Che Guevara aurait eu quatre-vingt ans, s'il n'avait été exécuté.

Nous passons la porte et pénétrons dans une salle sombre qui serait enfumée, si fumer était autorisé dans les établissements publics de Californie. Un bar occupe le devant du club, puis s'ouvre sur une zone encombrée de petites tables et de chaises tournées face à une étroite scène de spectacle. Il est encore tôt et nous sommes lundi soir, aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver la scène vide, et seulement une poignée de consommateurs disséminés pour profiter de l'offre spéciale fêtant l'anniversaire du Che.

— La dernière fois, il était assis dans le fond, dit Hilary en ouvrant la voie vers le bar. J'ai l'impression que c'est un habitué. Tout le monde semble le connaître. Il a même dit en passant qu'il se produisait parfois ici. Je le soupçonne d'être l'un des propriétaires.

Nous n'avons pas parcouru trois mètres qu'un chien aboie. Ses aboiements me semblent vaguement familiers. Une minute plus tard, un grand chien danois bondit du fond du club, et lui aussi semble vaguement familier. On ne rencontre pas si souvent des chiens de la taille d'un petit poney, et son poil blanc taché de noir le trahit. Je me rends compte que je l'ai déjà croisé, au bout d'une laisse tenue par un homme chauve, sur le trottoir devant chez les Forrest.

Plus important, le chien a de toute évidence déjà croisé Abigaïl et semble bien la connaître. Il fonce droit sur elle, se dresse sur ses pattes arrière, lui lèche le visage, puis retombe sur ses pattes et se met à tourner autour d'elle en aboyant, tout excité.

Abigaïl est devenue pâle comme un fantôme. En fait, on dirait qu'elle a vu un fantôme. De son point de vue, c'est le cas.

— *Scat ?* dit-elle d'une voix faible.

Elle est récompensée par une nouvelle série de baisers baveux et d'aboiements sonores.

Puis elle lève les yeux et découvre l'homme maigre qui se tient devant nous.

— Léo ?

Il s'avère que pour simuler sa propre mort, le fait d'être un hacker est utile.

— Mais comment as-tu fait pour les fichiers dentaires ? demande Abigaïl. Et les fragments d'os ?

Nous sommes assis avec Léo à sa table habituelle, dans un coin au fond du club. Le premier concert n'étant pas prévu avant encore deux heures, l'endroit ne semble pas un mauvais choix. A la question d'Abigaïl, Léo se contente de hausser les épaules.

— Le fichier dentaire était celui de mon père. Je me suis introduit dans le système de mon dentiste et j'ai remplacé les fichiers de mes propres radios dentaires par les siennes. Pendant sa maladie, il avait perdu des dents. Cela arrive dans certains types de cancers. Après sa mort, j'ai gardé les dents, et j'avais aussi les cendres de son incinération, ainsi que celles de la mère de Scat. Voilà ce que les enquêteurs ont trouvé après l'incendie du chalet.

Scabreux, mais apparemment efficace.

— Mais pourquoi ? demande Abigaïl. Si tu voulais partir, changer de vie ou je ne sais quoi, pourquoi ne pas te contenter de le faire ? Pourquoi te donner tant de mal pour simuler ta propre mort ?

— Parce que quelqu'un désirait ma mort. Iggie m'avait menacé, et même s'il est difficile de prendre les menaces d'Iggie au sérieux, deux alertes m'ont fait penser qu'il serait préférable de me faire discret.

— Quel genre d'alertes ? dis-je.

— Eh bien, entrer chez soi et sentir une puissante odeur de gaz. Quelqu'un avait allumé l'un des brûleurs et éteint la flamme. Je ne cuisine pas et n'avais pas utilisé la cuisinière depuis des mois. Mais si j'avais craqué une allumette – Seigneur ! – l'immeuble entier aurait sauté. Une autre nuit, je me trouvais au chalet quand Scat a commencé à devenir fou et à aboyer comme un dingue. J'ai couru à l'extérieur, juste à temps pour voir quelqu'un s'enfuir. Mais la personne était à bicyclette et je n'ai pas pu la rattraper, de plus il faisait trop sombre pour distinguer ses traits. Le lendemain matin, j'ai trouvé un bidon d'essence et un tas de vieux chiffons au bord de l'allée.

— A bicyclette ? Vous voulez dire motocyclette ? dis-je, juste pour être sûre.

— Non, une bicyclette. Le chalet est situé au bout d'une longue route, au sommet d'une côte raide. Ce qui est sûr, c'est que ce type possédait une sacrée endurance pour pédaler jusque-là-haut muni d'un gros bidon d'essence. Il a dû l'attacher derrière son vélo d'une manière ou d'une autre, à moins qu'il ne l'ait transporté dans un sac à dos.

— Alors il ne s'agissait pas d'Iggie, c'est certain, dit Abigaïl. Je le crois incapable de monter sur un vélo – à moins que ce soit un vélo à roulettes – ou de grimper une colline en pleine nuit chargé d'un tel poids.

— Alors qu'Alex Cutler est membre d'un club cycliste, dis-je. Le défi lui aurait probablement plu.

— Le type du capital-risque ? demande Léo. Vous croyez que c'était lui ?

En quelques minutes, nous lui racontons les aventures d'Hilary et lui confions nos soupçons à propos d'Alex.

— Tout concorde, je reprends. Et ça explique pourquoi il aurait flippé en apprenant qu'Hilary déterrerait de vieux ragots à propos de votre mort. Il craignait bien plus que le sabotage de l'entrée en bourse... Il ne pouvait pas la laisser découvrir qu'il avait essayé de vous tuer.

— Mais il ne m'a pas tué. C'est moi qui ai brûlé le chalet. Et je ne suis pas mort.

— Ça, il ne le sait pas. Et même si aucune de ses tentatives n'a réussi, il n'a sûrement pas envie que quelqu'un replonge son nez dans cette vieille histoire.

— Ce type ne m'a jamais plu, dit Léo. Toujours en train de parler taux de retour et stratégies. Il se fiche pas mal des conséquences des technologies développées tant que son investissement lui rapporte.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police ? demande Ben. Quand vous pensiez que quelqu'un voulait vous tuer ?

Léo hausse de nouveau les épaules.

— La fonction du programme que j'ai créée est d'empêcher Big Brother de surveiller les gens, pas de l'inviter à entrer chez eux. Je n'ai jamais eu confiance en la police, ni maintenant ni à l'époque. Je ne voulais pas devenir milliardaire, mais je ne voulais pas non plus qu'on tente de me tuer. Juste vivre ma vie. Travailler, jouer de la musique et me balader avec mon chien. C'est tout.

— Alors vous avez mis en scène votre propre mort ? dit Hilary.

— Il valait mieux que les gens croient que j'étais mort plutôt qu'ils se lancent à mes trousses. Ce n'était pas un si gros sacrifice. Ce milieu me rendait malade. Puis il s'est avéré que j'étais vraiment malade. Moi aussi, j'avais un cancer, la maladie d'Hodgkins.

— C'est pourquoi tu es... ? commence Abigaïl.

Elle s'interrompt, craignant de le vexer. A moins qu'elle se souvienne que sa propre apparence a elle aussi subi des transformations majeures.

Léo éclate de rire.

— Chauve, tu veux dire ? Ne t'inquiète pas, ça ne me vexe pas. Mes cheveux n'ont jamais repoussé après la chimio, et je n'ai pas repris le poids que j'avais perdu.

— Comment as-tu pu obtenir un traitement médical si on te pensait déjà mort ? demande Peter.

— C'est facile de se fabriquer une identité quand on a accès aux données nécessaires. Et tout aussi facile de s'attribuer une assurance maladie. Vivre en marge de la société n'est pas un problème quand on sait comment elle fonctionne.

— Ce que je ne comprends pas, dis-je, est que, si vous désiriez tant abandonner votre ancienne vie, pourquoi alors êtes-vous réapparu aujourd'hui ? Pourquoi tentez-vous de faire échouer l'entrée en bourse d'Igobe ?

Léo gratte Scat derrière l'oreille.

— Eh bien, c'est l'ironie de la chose. Je croyais ne pas m'en soucier, mais rien de tel que croire que vous allez mourir pour de bon pour vous faire prendre conscience de ce qui est important pour vous. Le programme que j'ai développé peut faire beaucoup de bien, et l'argent qu'on peut en tirer peut être utilisé pour faire encore plus de bien.

— C'est pourquoi vous nous avez laissé des indices, aux autres courtiers et à moi-même ? Vous vouliez que nous vous aidions à empêcher Iggy et ses investisseurs de profiter de cet argent pour faire le bien avec ?

— Exactement. J'ai pénétré le système d'Iggy à Igobe et obtenu toutes les informations à propos des courtiers avec qui il avait rendez-vous. Je leur ai tous laissé des indices. Mais vous êtes la seule à être allée si loin. Assembler les pièces du puzzle nécessite un minimum de conscience de la justice sociale. Le pouvoir au peuple, non ?

Léo fait tinter son verre de jus d'orange contre mon citron pressé, que j'aurais mieux fait de ne pas commander tant l'agrume pique la coupure de ma lèvre.

— Avez-vous envisagé de nous passer plutôt un simple coup de fil à la place ? dis-je en tentant de cacher mon impatience.

Je sais qu'il a traversé des épreuves difficiles, mais il a aussi compliqué mon week-end bien davantage que je ne l'aurais souhaité.

— Où aurait été le plaisir ? Et puis ce petit jeu tenait aussi lieu de test, vous voyez ? Vous avez été la plus difficile à pister, puisque vous n'êtes pas descendue à l'hôtel. J'ai dû également pirater le système de votre bureau afin d'apprendre où vous trouver ce week-end, mais cela ne m'a demandé

que deux minutes supplémentaires. Alors, vous pouvez m'aider ?

Je me demande si mes collègues chez Winslow & Brown seraient enchantés d'apprendre combien il est facile de percer les protections de notre système informatique. Mais pour l'instant, je dois répondre à la question de Léo.

— J'aimerais le faire, mais ce n'est pas la fonction des spécialistes en investissement. Nous ne sommes pas forcément des gens sans morale, mais on ne devient pas associé de sa firme en jouant les Robin des Bois. Légalement, la compagnie Igobe, et tout bénéfice engendré par elle, appartient à ses actionnaires.

— J'étais actionnaire de la première compagnie avant qu'Iggie ne la restructure en Igobe. Mais faire valoir mes droits maintenant que tout le monde me croit mort présenterait pas mal de difficultés. Le temps de prouver que je suis vivant et de tout mettre en ordre, il sera trop tard, n'est-ce pas ?

— Probablement. Il vous faudrait une armée d'avocats, et la bataille juridique s'annoncerait plutôt longue. Surtout que nous n'avons aucune façon de prouver qu'Alex a tenté de vous tuer, ou qu'Iggie est impliqué. Nous ne pouvons les accuser d'aucune action criminelle qui ouvrirait une brèche dans le processus d'entrée en bourse.

— Alors j'imagine que je vais devoir me rabattre sur le plan B.

— Quel est le plan B ? Qu'allez-vous faire ? demande Luisa.

— Allez-vous pirater le programme d'Igobe ? demande Peter.

— Si vous faites ça, aucun bénéfice ne sera généré, au profit d'aucune cause, si louable soit-elle, je fais remarquer. Un programme de protection ne sert à rien si on peut le pénétrer.

— Pas de souci, dit Léo. J'ai pensé à tout.

— Vous allez tout me dire ? demande Hilary. Afin que je puisse en parler dans mon article ?

— Bien sûr. Mais vous devriez envisager de publier votre article sur le net, et très vite. Parce que d'ici vingt-quatre heures, la nouvelle n'aura plus rien d'un scoop.

Mardi matin, le ciel est d'un gris nuageux, qui contraste avec la teinte rougeâtre de ma peau. Le bilan des blessures du match de tennis ne se limite pas à ma lèvre. Mon visage et mes bras, brûlés par le soleil traître, offrent maintenant une étonnante nuance magenta, de même que mes jambes, du bas de ma robe aux haut de mes socquettes. Je suis tentée d'enfiler ma nouvelle tenue rose, qui s'harmoniserait parfaitement avec mon bronzage du moment.

Nous avons passé une partie de la nuit précédente à observer Léo tandis qu'il préparait la mise en œuvre du plan B, et l'avons aidé de notre mieux. Heureusement, les parents de Peter ne nous avaient pas attendus pour dîner, et ils ne nous attendaient pas non plus quand nous sommes rentrés un peu après 3 heures du matin, trop fatigués pour autre chose que nous écrouler dans notre lit. Ce qui est tant mieux parce que, même si nous n'avons pas reparlé des soupçons pesant sur Caro, et que Peter a dormi enroulé autour de moi comme d'habitude, la tension entre nous est presque palpable.

Notre vol de retour est prévu tôt cet après-midi et, dès notre réveil, nous nous attaquons aux bagages. Puis je passe un moment devant le miroir de la salle de bains, à tenter diverses expériences avec de la poudre et de l'anticernes, tandis que Peter descend nos valises. Les cosmétiques ne faisant qu'empirer les choses, je me rince le visage et le rejoins dans la cuisine.

Il doit avoir prévenu ses parents de mon apparence car ils paraissent plus inquiets qu'effarés, et Susan se précipite sur moi pour me tartiner de crème à l'aloë vera.

— Il faudra s'assurer que vous faites plus attention la prochaine fois, dit-elle, apparemment inconsciente du fait que les chances qu'il y ait « une prochaine fois » soient minces.

Tous deux ont des rendez-vous qui les attendent à leurs bureaux respectifs, aussi les adieux sont-ils hâtifs.

— Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas que je vous conduise à l'aéroport tout à l'heure ? demande Charles.

— Ça ira, lui répond Peter. Quelqu'un nous accompagne.

Susan nous étreint tous les deux. Charles serre la main de son fils et me tapote l'épaule d'un air gêné.

Une vague de tristesse m'envahit à leur départ. Ils auraient fait des beaux-parents sympas mais, apparemment, je n'en aurai jamais la confirmation.

Abigaïl passe nous prendre dans sa voiture, puis nous allons à l'hôtel pour chercher les autres. Hilary et Ben déposent leurs sacs dans le coffre, maintenant plein à craquer, mais Luisa n'est munie que d'un sac à main. L'expression de son visage défie quiconque de risquer un commentaire, mais nous sommes trop préoccupés par l'emploi du temps de la matinée pour la bombarder des moqueries

obligatoires en d'autres circonstances.

J'ai l'impression de connaître chaque virage du trajet vers le sud et la Silicon Valley mieux que je ne connais les deux pâtés de maisons entre mon appartement de Manhattan et la station de métro la plus proche. Mais la sensation de familiarité n'accélère pas le défilé des kilomètres. Nous atteignons le siège d'Igobe pile dans les temps, juste avant 10 heures, et Abigaïl se gare sur le même emplacement que nous avons utilisé la veille.

Des jets d'eau arrosent le logo d'Igobe devant l'entrée. Avant de franchir les portes vitrées coulissantes, nous prenons cinq minutes pour passer notre plan en revue. Phyllis ne semble pas plus ravie de nous voir que la veille et sursaute quand elle me voit de plus près. Au moins aujourd'hui ai-je officiellement rendez-vous avec Iggie, et je suis parfaitement à l'heure.

— Pourquoi avez-vous de nouveau amené Biggie et ces autres personnes ? demande-t-elle de dessous sa visière Igobe. Où se trouvent vos collègues de chez Winslow & Brown ?

Mes collègues de chez Winslow & Brown vaquent tranquillement à leurs affaires à New York, puisque j'ai pris la décision d'annuler leur venue, juste avant leur vol pour San Francisco hier soir. Il n'y a aucune raison d'accumuler les dépenses concernant un contrat qui ne sera jamais signé. J'espère simplement que les grands chefs se rappelleront que j'ai sauvé la firme d'un désastre, et oublieront que c'est moi qui l'y ai entraînée au début. J'explique à Phyllis que, ce matin, je suis seule à représenter Winslow & Brown, mais que mes compagnons assisteront à la réunion.

— Ce n'est pas orthodoxe du tout, renifle-t-elle.

Je ne peux pas dire le contraire, alors je me contente de hocher la tête et de tenter un sourire, pleinement consciente qu'entre l'état de ma lèvre et ma peau cramoisie, je ne suis guère convaincante.

D'ailleurs elle sursaute de nouveau.

— Igor est légèrement en retard. Il a eu un rendez-vous à l'improviste. Pourquoi ne pas l'attendre dans la salle de conférences ? suggère-t-elle, sans faire aucun effort pour dissimuler combien elle a hâte que je disparaisse de sa vue. Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ?

Nous lui assurons que oui, et nous dirigeons vers la pièce aux murs de verre où nous avons parlé avec Iggie la veille, enchantés d'avoir l'opportunité de tout préparer. Peter manipule le matériel que nous avons apporté avec nous. En quelques minutes, il a installé une webcam face à la table de conférence où nous avons pris place. Ensuite, il projette l'image de l'écran de son ordinateur sur le grand écran blanc suspendu au mur derrière la webcam. Il assortit le tout d'une connexion Internet.

— Nous sommes prêts.

— Il ne nous reste plus qu'à les attendre, déclare Hilary.

— Je me demande qui est le rendez-vous improvisé d'Iggie, s'interroge Luisa.

— Je crois que nous avons tous une idée et avons peu de chances de nous tromper, dis-je.

Quelques minutes plus tard, nous en avons la certitude. A travers la paroi de verre, nous voyons Iggie apparaître à l'autre bout du local en compagnie d'Alex Cutler. Têtes rapprochées, ils discutent en marchant. Même à distance, il est évident qu'aucun des deux ne saute de joie. Si tout se passe comme prévu, ils seront bientôt encore plus moroses.

— Vous croyez qu'Alex a tout raconté à Iggie ? demande Abigaïl.

— Ce n'est pas parce que son petit complot consistant à me kidnapper s'est retourné contre lui qu'il va laisser l'histoire éclater au grand jour, dit Hilary. Il a peut-être tenté de limiter le rôle d'Iggie dans le passé, mais, maintenant, il a besoin de toute l'aide possible. Or, Iggie aussi a beaucoup à perdre.

A ce moment, les deux hommes s'arrêtent et se retournent, comme s'ils avaient entendu leur

nom, et Iggie fait signe à quelqu'un. Caro, vêtue d'un élégant tailleur-pantalon bleu marine, se fraie un chemin à travers le dédale de bureaux cloisonnés. Avec son attaché-case et ses cheveux blonds tirés en chignon, elle personnifie tout autant l'expert en relations publiques qu'hier elle personnifiait la star du tennis. Qu'elle soit complice ou non, je me doutais qu'Iggie ou Alex ferait appel à elle. Il leur faut réfléchir à la manière de colmater les fuites. Evidemment, ils ignorent qu'ils vont devoir affronter non pas une fuite, mais un déluge.

Tous trois se rejoignent et entament une discussion qui paraît animée.

— Il faut commencer, dis-je en jetant un œil à ma montre.

Notre fenêtre horaire a une flexibilité limitée.

— Laissez-moi faire, dit Hilary.

Elle ouvre la porte de la salle de conférences et pousse un cri, attirant l'attention de tout le monde dans un rayon de quinze kilomètres. Elle pointe un doigt vers le trio qui nous intéresse.

— Venez ! crie-t-elle, un large sourire aux lèvres. Nous voulons vous montrer quelque chose qui va vous intéresser.

Alex blêmit sous son hâle et Iggie semble au bord de la nausée. Ils avaient peut-être déjà découvert qu'Hilary s'était échappée du bateau de Caro, mais ne s'attendaient pas à la voir apparaître ici. En revanche, Caro répond par un large sourire à celui d'Hilary.

— Bonjour, lance-t-elle, radieuse.

Elle se dirige vers nous, avec Iggie et Alex, réticents, dans son sillage.

— Quelle bonne surprise, dit Caro en pénétrant dans la salle de conférences, toujours souriante. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Iggie et moi avons rendez-vous pour discuter de l'offre publique d'Igobe, dis-je.

C'est la vérité, même si ce n'est pas toute la vérité.

— Super ! dit-elle. Tu sais, je possède moi-même quelques parts. J'ai hâte de les mettre sur le marché. Il y a une ou deux bonnes œuvres locales qui ont vraiment besoin d'une aide financière et à qui j'aimerais pouvoir faire des dons.

Elle élève la capacité de se comporter comme si de rien n'était au rang d'un art, me dis-je, incrédule.

Pendant ce temps, Hilary fait entrer Iggie, puis Alex dans la pièce.

— Oups, fait-elle tandis qu'Alex laisse échapper un cri de douleur. Comme je suis maladroite. Je n'ai pas fait exprès de vous marcher sur le pied. Au fait, avez-vous rencontré mon ami, Ben ? Ben est un agent du FBI. Et il porte une arme. Tu leur montre, Ben ?

Ben ouvre obligeamment sa veste et exhibe son arme, glissée dans le holster suspendu à son épaule, tandis qu'Hilary ferme la porte et appuie sur l'interrupteur qui opacifie les murs.

— Rachel, lance Iggie, apparemment trop stressé pour m'appeler autrement que par mon vrai nom. Pourrions-nous reporter notre rendez-vous ? Il s'est passé – euh – pas mal de choses, et j'ai réellement besoin de parler un moment avec Alex et Caro.

— Je n'en ai que pour une minute, dis-je. Et Alex et Caro sont les bienvenus pour se joindre à nous. En fait, nous aimerions profiter de leur présence.

Comme Hilary et Ben leur barrent la sortie, ils n'ont pas d'autre choix que de s'asseoir.

— Prête ? demande Peter, campé devant son ordinateur.

— Absolument.

— C'est parti, lance-t-il en pressant quelques touches.

Sur l'écran apparaît une nouvelle page, téléchargée par le navigateur Internet, sur laquelle s'affiche des images vidéo. On distingue un siège vide dans une pièce remplie d'équipements

techniques : ordinateurs, scanners, câbles... Dans un coin, un énorme chien est assoupi dans un panier molletonné de flanelle écossaise.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Iggie. Rachel, es-tu certaine que c'est le moment ?

— Chut, dis-je.

Un homme entre dans le champ et s'assied sur la chaise. Il se penche, tape quelque chose sur un clavier sur la table près de lui, puis se recule et regarde droit dans l'objectif de la webcam.

— Salut, dit-il.

Iggie reste bouche bée.

— Léo ?

— C'est cela même, dit Léo.

— Mais... comment ?

— Il s'avère que je ne suis pas mort. Je sais, mon pote, ça fait un choc. Mais nous parlerons du bon vieux temps plus tard. Pour l'instant, je voudrais te montrer quelque chose.

Ses mains s'affairent du côté de la caméra, puis les images se brouillent le temps qu'il la fasse pivoter face à son propre écran d'ordinateur.

— Au fait, c'est du direct. Juste au cas où vous vous poseriez la question, dit Léo, couvrant le bruit de ses doigts tapant sur un clavier. Je me connecte à un site que j'ai créé. Il s'appelle www.leovousaime.org. Ça sonne bien, vous ne trouvez pas ?

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demande Alex, dont la surprise fait place à l'impatience.

— Tu vas voir, dit Léo.

L'image sur l'écran devant nous se brouille de nouveau pendant qu'il règle sa caméra, puis redevient nette, révélant une photo de Scat assortie d'un court message :

« Bienvenue sur LeoVousAime.

Le programme de protection disponible sur ce site est gratuit pour tous, mais les contributions sont bienvenues et seront utilisées pour aider plusieurs causes importantes, depuis la lutte contre la misère jusqu'à l'éradication de maladies.

Ce programme est supérieur à tous ceux actuellement disponibles sur le marché, y compris celui d'Igobe. En fait il a été créé par le même développeur que celui qui a développé leur programme. Mais il est plus performant. Et au contraire de celui d'Igobe, entièrement gratuit.

Alors téléchargez-le et versez ce que vous pouvez. Et passez le mot.

Paix universelle et le pouvoir au peuple. »

— Qu’as-tu fait ? s’écrie Alex en bondissant de son siège.

Il se précipite devant l’écran et relit le texte, incrédule.

— Ce n’est pas possible, gémit Iggie. Je ne peux pas croire ce qui arrive.

Léo les ignore.

— J’ai installé un compteur, juste ici..., dit-il.

Son doigt tournoie au-dessus de l’écran et désigne un cadre dans le coin.

— ... Afin de garder le compte des personnes qui téléchargent le logiciel. On doit commencer à se passer le mot. J’ai annoncé le lancement sur mon blog il y a quelques minutes. Regardons, vous voulez ?

11, affiche l’encadré. Qui se transforme en 12, puis 13. Puis, de nouveau juste sous nos yeux, le compteur saute à 35. Un moment plus tard, le chiffre passe les 200, et l’instant d’après atteint 1 000. Puis les chiffres commencent à changer si vite qu’ils deviennent à peine lisibles.

— Arrête ça, supplie Iggie.

Il s’est recroquevillé sur sa chaise, les genoux contre la poitrine, et se balance d’avant en arrière.

— ... Que quelqu’un arrête ça...

— Ai-je précisé que nous sommes en direct ? pouffe Léo. Je parie qu’avant la fin de la journée, nous en serons à un million, et dix millions avant la fin de la semaine.

— Tu es fou ? crie Alex Cutler, s’adressant à Léo je suppose.

Léo réfléchit.

— Non, je ne crois pas.

— Tu as tout gâché !

Le montant du futur compte en banque d’Alex décroît proportionnellement à l’augmentation du compteur de Léo, et son rythme cardiaque, lui, fait une dangereuse envolée.

— Tu as besoin que je réexplique ? demande Léo avec calme.

Il bouge son doigt, désignant un autre cadre sur l’écran.

— Regarde. On dirait que les gens commencent aussi à faire des dons.

« 25 412 \$ » affiche le cadre, seulement l’espace d’une seconde. En un éclair, il atteint « 40 000 \$ », et ce n’est que le début.

Alex laisse échapper un cri de rage.

— C’est mon argent ! hurle-t-il. Tu as volé mon argent !

— Je n’appellerais pas ça voler, et tout l’argent va à de bonnes causes, dit Léo d’une voix

posée.

— Arrêtez-le ! crie Alex en parcourant l'assemblée du regard. Que quelqu'un l'arrête. Nous ferons tout ce qu'il voudra. Mais arrêtez-le.

— Trop tard, dis-je en haussant les épaules.

— Et trop dommage que vous ne puissiez pas l'attaquer au Taser d'ici, n'est-ce pas ? ajoute Hilary.

— Vous..., commence Alex.

Il s'avance vers elle, les poings serrés.

Elle lui lance une chaise vide qui l'atteint droit dans le genou. A en juger par son cri d'agonie, c'est le même genou que celui qu'elle avait frappé auparavant.

— Ça a dû faire mal, dit Hilary avec un sourire ravi.

— Vous..., répète Alex en se penchant en avant, le visage tordu de douleur.

— Que vas-tu faire maintenant ? lui demande Léo depuis l'écran. La tuer ?

Je ne sais pas si c'est la fortune perdue, le deuxième coup dans son genou ou le défi qui fait craquer Alex, mais il craque.

— J'attendais d'avoir le temps d'emmener le bateau assez loin pour balancer le corps, enrage-t-il. Je ne pouvais pas la tuer avant. Le corps aurait commencé à sentir mauvais. Mais je n'aurais pas dû attendre. J'aurais dû la tuer. Et te tuer toi quand j'en ai eu l'opportunité, Léo. Tu serais vraiment mort. J'aurais dû savoir que tu gâcherais tout si tu en avais l'occasion.

— Ce sont des aveux ? s'enquiert Luisa.

— Pour moi, ça y ressemble, dit Hilary.

— De toute évidence, ce sont des aveux, je répète. Ça tombe bien, on est en train d'enregistrer. Tu as tout eu Léo ?

— Impec, confirme-t-il, basculant la caméra pour montrer l'écran d'un autre appareil électronique.

Des lettres rouges affichent *Enregistrement*, puis Léo retourne sa caméra vers l'écran de son ordinateur.

Iggie, lui, continue de se balancer et de gémir tandis que les chiffres sur l'écran augmentent.

Alex parcourt la pièce d'un regard fou, momentanément muet, réalisant ce qu'il vient de faire. Avec un rugissement, il soulève une chaise et la lance sur l'écran. La chaise rebondit et roule sur le sol, entamant l'écran là où elle l'a touché, mais les chiffres dans les cadres défilent inéluctablement.

— Alex, Alex, dit Léo. Tu n'as pas encore appris que la violence ne résout rien ?

Apparemment non, parce que c'est là qu'il pète carrément un plomb.

Alex se saisit d'une seconde chaise et, cette fois, il la projette dans la webcam qui se brise au sol avant de soulever une nouvelle chaise. Celle-ci, il la lance en tête de la table.

— Couchez-vous ! hurle Peter.

Tout le monde se jette à terre. La chaise s'écrase dans une des parois de verre qui vole en éclats. Alex la fait suivre d'une autre, puis une autre, et encore une autre. Des éclats de verre volent partout dans la pièce tandis qu'il continue son tir de barrage.

Puis j'entends Ben crier. Un bruit sourd retentit, et la pièce plonge soudain dans le silence.

Une seconde plus tard, des mains brutales m'attrapent par le cou et me tirent de là où Peter m'a poussée, sous la table. Alex me traîne en position debout, je sens quelque chose de froid et dur contre ma tempe et j'entends le son, entre tous reconnaissable, d'un revolver qu'on arme.

— Tout le monde se tait et recule, crie Alex, j'ai besoin de réfléchir.

Je peux comprendre qu'il ait besoin de réfléchir, mais je ne vois pas pourquoi il est obligé de le

faire avec un revolver pointé sur ma tempe. Ben est inconscient, une fois de plus, et Alex a réussi à s'emparer de son arme. Après s'être fait plaquer, puis assommer deux fois en deux jours, Ben pourrait bien remporter le prix du pire séjour à San Francisco de tous les temps.

— Euh, Alex, dis-je, aussi poliment que je le peux, étant données les circonstances, veux-tu vraiment ajouter un meurtre aux différents crimes que tu as déjà accumulés ?

Ce n'était probablement pas la bonne chose à dire parce qu'il se contente de resserrer son étreinte autour de mon cou, enfonce le revolver plus profondément contre ma tempe et se rapproche de la porte.

— Rachel et moi allons penser ailleurs, dit Alex en me traînant à reculons. Tant que personne ne nous embêtera, il ne lui arrivera rien.

Personnellement, je ne trouve pas la promesse crédible. Peter non plus, puisqu'il se relève lentement de la position accroupie qu'il avait choisie.

— Alex, écoute, il n'est pas trop tard pour tout arranger, dit-il, esquissant un léger mouvement dans notre direction.

Alex écarte l'arme de ma tête et la pointe vers Peter.

— Ne fais pas un pas de plus. Pas même d'un centimètre. Et c'est valable pour le reste d'entre vous, ajoute-il en tournant l'arme vers le groupe.

Peter lève les mains, paumes ouvertes.

— Pourquoi ne pas plutôt m'emmener moi ? On se connaît après tout. Je pourrais t'aider à arranger tout ça.

— Peter, dis-je, tu ne peux pas changer de place avec moi, tu pourrais être blessé.

— Je préfère que ce soit moi plutôt que toi.

— Mon pote, ce n'est pas toi qui décides, lance Alex. C'est moi qui tiens le flingue, tu te souviens ?

Comme pour nous le rappeler, il l'enfonce de nouveau contre ma tempe.

— Quelle importance qui est ton otage, tant que tu as un otage ? interroge Peter.

— Pour commencer, tu es beaucoup plus costaud qu'elle. Ne le prends pas mal, Rachel, mais question otage, je préfère une mauviette. Sans vouloir te vexer.

Je ne me vexe pas.

— Mais puisque je suis plus costaud, je ferais un meilleur bouclier. Si quelqu'un tente de t'atteindre, il faudra qu'ils me passent dessus. Et je suis plus difficile à traverser que Rachel.

— Je ne vais pas rester là à discuter de qui prendre en otage, éclate Alex.

Mais la discussion l'a distrait. Je perçois un mouvement en coin, puis j'entends un grognement – une sorte de cri de guerre – que je n'ai entendu auparavant que dans les films de Jackie Chan.

Si Alex ne me tenait immobilisée par une clé au bras, je me serais baissée. Une jambe en tailleur-pantalon marine siffle dans l'air, le revolver vole dans une direction et Alex dans une autre, avant de s'écraser sur la table de conférence. Par miracle, je n'ai pas été touchée !

— Ouille ! crie Alex, juste avant que la jambe de Caro ne fendent de nouveau l'air pour le frapper à l'abdomen.

Puis son autre jambe le cueille à son genou douloureux et il laisse échapper un gémissement torturé.

Caro émet de nouveau son cri à la Jackie Chan et, d'un dernier coup de bras aérien, l'achève.

Bien entendu, me dis-je en suivant des yeux Alex qui tombe au sol, il fallait que Caro soit ceinture noire de karaté, par-dessus le marché.

Le plus grand des miracles, c'est peut-être que nous soyons arrivés à l'aéroport en avance. Le chaos n'a pas pris fin quand Caro a maîtrisé Alex, mais les choses se sont calmées quand la police les a emmenés, Iggie et lui, en garde à vue et a pris nos dépositions à tous. Lorsqu'ils en ont eu terminé avec moi, je me suis rendue aux toilettes pour vérifier que je n'avais pas de verre brisé dans les cheveux.

A la lumière crue des néons, mon coup de soleil avait pris une nuance violette, mais c'était peut-être parce que tout dans la pièce était violet, depuis les toilettes jusqu'aux lavabos, en passant par les murs carrelés. Je ne sais pas de quoi Iggie va être inculpé, mais j'ai le sentiment qu'il va se retrouver en prison avec Alex, et je doute qu'il soit ravi d'échanger sa garde-robe violette pour l'uniforme de rigueur chez les prisonniers.

La porte s'est ouverte à la volée et Caro a fait son entrée.

— Bonjour. Tu tiens le choc ?

Ni la lumière ni le décor violet n'ont semblé produire un effet quelconque sur son teint sans défaut. Même après sa démonstration époustouflante d'art martial, ses cheveux étaient lisses et son tailleur impeccable.

— Ça va, ai-je répondu. Mais je ne sais comment te remercier.

— Me remercier ? De quoi ?

— De m'avoir secourue. C'était vraiment impressionnant.

Et inattendu, mais je ne le dis pas tout haut.

— Ce n'est rien, a-t-elle répondu en se passant les mains sous l'eau. N'importe qui en aurait fait autant.

— Peu de gens auraient *pu* en faire autant, ai-je insisté. Moi je n'aurais pas pu.

— Ce n'était pas grand-chose.

Elle m'a souri de nouveau et a éteint l'eau, et je lui ai tendu une serviette en papier du distributeur.

J'hésitais, ne sachant trop comment lui poser la question ni s'il était judicieux de le faire sans témoins. Mais les lieux étaient envahis de policiers, aussi me sentais-je en sécurité. De plus, il était important pour moi d'obtenir une réponse à ma question, pas seulement parce que j'étais curieuse, mais aussi parce qu'elle jouerait un rôle déterminant dans mon futur proche amoureux. Je décidai d'envoyer valdinguer la prudence et choisis l'approche directe.

— Tu sais, j'ai cru que tu étais de mèche avec eux dans cette histoire.

Caro, qui retouchait son rouge à lèvres parfait, a délaissé le miroir pour se tourner vers moi.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire ça ?

— Hier, tu m'as dit qu'Alex t'avait raccompagnée l'autre soir.

— Je suppose que je vais devoir partager une voiture avec quelqu'un d'autre lors de la prochaine sortie du club cycliste. Qui aurait pu penser mercredi que nous partagions une voiture pour la dernière fois ?

— Mercredi ?

— L'été, nous nous retrouvons tous les mercredis. C'est super de faire une balade après le boulot quand il fait jour assez tard.

— Oh, dis-je, submergée par une vague d'embarras qui risque d'être la première d'une nombreuse série.

— Tu as cru que...

— Tu as parlé de « l'autre soir ». Alors j'ai supposé...

Elle a éclaté de rire.

— Tu as cru que je parlais de la fête !

J'ai bafouillé un peu mais elle ne m'a même pas laissé le temps de m'excuser.

— Crois-moi, je suis flattée. Personne ne me soupçonne jamais de rien. J'en viens à m'inquiéter d'être insipide.

— Tu n'es pas insipide. Personne ayant infligé ce que tu as infligé à Alex Cutler ne peut être insipide.

D'un côté, j'étais ravie d'apprendre qu'elle n'était pas complice d'Alex, mais une partie plus égoïste de moi le regrettait presque, parce que maintenant je n'avais plus d'autre choix que de prononcer les paroles qui allaient suivre. Il n'y aurait jamais de meilleur moment, même si cela me demandait de puiser jusqu'à la dernière goutte de volonté courant dans mes veines. J'ai respiré profondément, adressé un adieu muet au bonheur et fini par parler.

— Caro. Tu devrais renouer avec Peter.

— Comment ?

— Tu devrais renouer avec Peter, ai-je répété.

— C'est bien ce que je pensais avoir entendu. Tu es sérieuse ?

— Il est évident que vous êtes faits l'un pour l'autre. Je ne sais pas pourquoi tu as rompu avec lui à l'origine, mais il doit s'agir d'une erreur.

Son expression errait entre le choc et l'amusement.

— Pour commencer, ce n'est pas moi qui ait rompu avec lui. Pas vraiment. Et deuxièmement, nous n'allions pas du tout ensemble. Tout simplement pas du tout.

— Il m'a dit que tu avais rompu avec lui.

— J'imagine que c'est moi qui ai fini par prononcer les mots fatidiques. Si je n'avais rien dit, les choses auraient pu traîner encore quinze ans. Peter ne supporte pas d'avoir le mauvais rôle. Et maintenant, il ne cesse de tenter de me caser avec d'autres hommes parce qu'il se sent coupable.

Elle a ri de nouveau.

— Il va vraiment devoir me payer pour avoir essayé de me jeter dans les bras d'Alex.

— Mais Peter et toi..., ai-je haleté. Je ne comprends pas. Vous vous ressemblez tant. Vous formez le couple parfait.

— Mais tu ne vois pas où est le problème ? C'est exactement ça : nous nous ressemblons. C'est une chose quand on a dix-huit ans et qu'on ne connaît rien de la vie, mais après un temps, eh bien...

Elle s'est interrompue et a réfléchi à la meilleure façon de formuler sa pensée.

— C'était trop *lisse*.

— Et en quoi est-ce un problème ?

— Etre lisse est toujours un problème. C'est trop facile, trop harmonieux. Tout le monde a besoin d'un peu de friction. C'est ce qui fait que les choses restent intéressantes.

Elle s'est de nouveau interrompue.

— A propos, qu'en est-il de Léo ? Tu sais s'il sort avec quelqu'un ?

Abigaïl nous conduit à l'aéroport. Comme Ben et Hilary ont un vol sur une compagnie différente de la nôtre, elle les dépose à un terminal, et Peter et moi à un autre. Les tentatives de Ben pour convaincre Hilary de lui donner une seconde chance n'ont pas rencontré beaucoup de succès. Quant à Luisa, elle ne mentionne aucun projet de retour et nous fait ses adieux sur le trottoir avant de remonter en voiture avec Abigaïl. Je me demande combien de temps elle va prolonger son séjour à San Francisco.

Peter propose d'aller retirer nos cartes d'embarquement au guichet électronique pendant que je me rends au kiosque à journaux pour nous ravitailler en lecture. J'aperçois un réfrigérateur près du présentoir à journaux et livres de poche, et réalise que je ne me souviens même plus de la dernière fois où j'ai consommé de la caféine. La journée a été très riche en événements et distractions de toutes sortes, mais tout de même, c'est un fait sans précédent et mon pari a pris fin. Pratiquement de son propre chef, mon bras se tend vers un Coca Light. Mais quelque chose dans mon cerveau le stoppe dans son élan avant qu'il n'entre en contact avec la canette. Je ne sais pas trop comment les choses vont se dérouler quand nous serons de retour à New York. Les paroles de Caro m'ont fait réfléchir, mais je crois toujours que ce voyage m'a fait perdre mon fiancé. Alors, autant me dire qu'il m'a aussi fait perdre une mauvaise habitude.

Au contrôle de sécurité, une longue file s'étire, mais je passe le temps en consultant les e-mails et messages accumulés sur mon BlackBerry tandis que Peter appelle son bureau. Je le suis en salle d'embarquement tout en continuant de taper mes réponses aux requêtes les plus facilement gérables de mes collègues. Quand il me guide jusqu'à mon siège dans l'avion, je suis toujours occupée à répondre à mes messages.

Les portes de l'appareil se ferment et une hôtesse de l'air descend l'allée en demandant aux passagers d'éteindre leurs appareils électroniques. J'éteins mon BlackBerry et le fourre dans mon sac.

— Alors, dit Peter. C'était un sacré voyage.

— Tu peux le dire, dis-je tandis que l'avion roule vers la piste.

— Quel moment as-tu trouvé le meilleur ?

Je repasse ces trois derniers jours dans ma tête, incertaine de ce que je décrirais comme *meilleur*. J'ai surtout souvenir de beaucoup de stress, de déplacements urgents alternant avec des tortures physiques et psychologiques.

La voix du pilote nous parvient d'un haut-parleur avant que je n'aie pu concocter une réponse diplomatique.

— Mesdames et messieurs, nous sommes les prochains en ligne pour le décollage. Le ciel est dégagé, notre vol vers Las Vegas devrait être paisible. Personnel de cabine, veuillez vous asseoir s'il vous plaît.

— Attends...

J'attrape Peter par le bras.

— ... Arrête-les. Nous nous sommes trompés d'avion.

— Non, pas du tout.

— Mais cet avion va à Las Vegas !

— Nous aussi.

— Mais nous sommes censés nous rendre à New York.

— J'ai pensé qu'avant nous avions quelque chose à faire à Las Vegas.

— Que veux-tu faire à Las Vegas ?

Est-ce que Peter aurait développé une soudaine frénésie pour le jeu sans que je ne le remarque ?

Ou un besoin étrange de voir Céline Dion en concert ?

Il tend la main pour prendre la mienne avant de se racler la gorge.

— J'ai pensé que nous pourrions nous marier.

— Tu veux dire comme ça, entre deux témoins ?

— Hin-hin. Ça va être amusant.

Je le regarde, estomaquée, et durant quelques secondes, muette de stupeur.

— J'ai appris une chose essentielle ce week-end : c'est d'être très, très méfiante à propos de tout de que tu trouves *amusant*.

— Ce projet n'implique aucune activité physique, je te le promets. Du moins pas le genre d'activité physique qui t'inquiète. Et tu pourras porter ta nouvelle robe.

— Tu n'as donc rien compris ce week-end ? Peter, tu ne veux pas m'épouser. Seulement tu ne l'as pas encore compris.

— Bien sûr que si je veux t'épouser. Je suis amoureux de toi. Je croyais que c'était une chose entendue. Tu as changé d'avis ? Tu ne veux pas m'épouser ?

— Si, je le veux. Mais je ne suis pas du tout celle qu'il te faut. Tu as besoin de quelqu'un de normal.

Il me fixe, médusé.

— Pourquoi crois-tu que je t'aime ?

J'avoue.

— Je n'en ai aucune idée.

— Sais-tu combien ma vie était normale avant que je te rencontre ? Entre ma famille normale, mes amis normaux et mon job normal ? Je vivais en noir et blanc. Jusqu'à ce que je te rencontre. Soudain, j'ai vécu en couleur, et je veux que ça ne s'arrête jamais.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Et il se penche pour m'embrasser tandis que l'avion s'élance dans un grondement sur la piste, gagnant de la vitesse avant de s'élancer dans les airs.

TITRE ORIGINAL : THE HUNT

Traduction française : NADINE GINAPE-MERCIER

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

© 2007, Jennifer Sturman. © 2008, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6991-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Mystères à San Francisco



Moi qui adore jouer les détectives, je suis servie ! Alors que je fêtais mes fiançailles avec Peter – j’ai enfin dit *oui* à l’homme de ma vie –, ma meilleure amie, Hilary, a mystérieusement disparu... La dernière fois qu’elle a été aperçue, c’était en compagnie d’Iggie, un génie de l’informatique du genre excentrique. Pour corser l’affaire, j’ai commencé à recevoir une série de messages cryptés prouvant qu’Hilary avait bel et bien été kidnappée. La question est : par qui... et pourquoi ? Voilà ! C’en est terminé de mon petit week-end tranquille en amoureux... Car tout en essayant de garder un visage de respectabilité face à ma belle-famille, je me suis lancée dans une course folle dans tout San Francisco – dont le premier prix est... la vie d’Hilary !



Dans le quatrième volet des aventures de Rachel Benjamin – qui reprend sa casquette de détective drôle et branchée –, Jennifer Sturman impose son talent dans un genre qui mêle admirablement suspens et humour.